LA VIE SPIRITUELLE
N° 408 Juillet 1955

SOMMAIRE

NOTRE SANCTIFICATION

PIE-RAYMOND RÉGAMEY, O.P. POUR UNE TECHNIQUE DE LA LIBÉRATION SPIRITUELLE... 5

La liberté selon l'Esprit n'est pas affaire de recettes ni de techniques. Elle est un don.

Mais cela n'empêche pas qu'elle soit conditionnée par des techniques — qui méritent d'autant plus l'attention qu'elles posent actuellement de graves difficultés à un nombre croissant de « spirituels ». Tel est le sujet d'une série d'articles dont nous publions ici le premier. Le P. Régamey y démontre, avec sa pénétration habituelle et un sens aigu des voies de Dieu, la nécessité d'un renouvellement de ces techniques exigé par les requêtes majeures du monde contemporain.

APOSTOLUS. PRIÈRE ET ACTION 25

Est-il donc impossible d'unir la prière et l'action? La solution de ce problème est à chercher dans l'animation de toute notre vie par la charité et une attention incessante à l'action de Dieu et son dessein sur nous et sur nos frères.

BERNARD DESROCHES, O.P. LE MIROIR DE LA PIÉTÉ DE L'ÉGLISE 29

L'oraison reçoit sa pleine fécondité quand elle est fidèle aux impulsions de l'Esprit. Celui-ci nous parle et agit par l'Écriture Sainte, et tout spécialement par les psaumes, « miroirs de la piété de l'Église ».

Dom GEORGES LEFEBVRE, O.S.B. LES HUMBLES VOIES DE LA GRACE 38

L'humilité chrétienne est la réponse à l'absolue gratuité des dons de Dieu. Vus à cette lumière, nos échecs, notre misère et notre médiocrité sont pour nous des leçons d'humilité et nous acheminent vers une plus grande pauvreté, pureté, vérité et offrande de nous-mêmes.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

HENRI GARROUTEIGT, P.S.S. LA SPIRITUALITÉ MARIALE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE BOURGEOYS, FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME DE MONTRÉAL... 58

Partie en 1653 de Troyes pour se consacrer à l'éducation des enfants au Canada, la bienheureuse Marguerite Bourgeoys est la fondatrice d'une des toutes premières congrégations dont les membres, à l'imitation de la Sainte Vierge en sa vie « voyagère » et des Apôtres, aient pu être autorisés à sortir du cloître pour vaquer à leurs tâches apostoliques.

CHRONIQUES

P. RÉGINALD-OMEZ, O.P. UNE VOCATION DE MALADE : LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE JÉSUS CRUCIFIÉ. 67

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire d'une congrégation de religieuses dont le recrutement et la spiritualité considèrent la maladie comme un élément positif de la consécration à Dieu.

A TRAVERS LES REVUES

Bible et vie chrétienne. — Église vivante. — Présences, p. 76.

LES LIVRES

Voir page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 84.

POUR UNE TECHNIQUE DE LA LIBÉRATION SPIRITUELLE

I

LIMITES DE TOUTE TECHNIQUE SPIRITUELLE

UNE technique de la liberté ? L'expression est, sans aucun doute, trop forte. Un titre dit ce qu'il peut, au plus court. A proprement parler, nous n'avons le droit d'espérer de nos industries que des *conditions* favorables au jeu de notre liberté. Que cela soit bien entendu dès le départ. Du reste, à plusieurs reprises, nous verrons mieux ce qu'il faut espérer des moyens et ce qu'on ne saurait attendre d'eux.

Le mot de « moyen » ne vaut parfaitement qu'au sujet des choses matérielles. Tu tapes avec un marteau sur un clou : toi qui n'es pas maladroit, tu l'enfonces, et même, ce résultat est exactement proportionné au rapport de ton énergie et de la résistance du mur. Le « moyen » est adéquat à la « fin ». Mais quand tu te demandes comment tu feras pour devenir plus vivement, plus pleinement libre, nul ne t'enseignera le grand moyen de tous les moyens : il n'est que d'être libre ! Il n'y en a pas d'autre et tout ce que tu pourras faire ne vaudra que pour le diversifier selon les cas. Que peux-tu donc trouver en ce monde qui corresponde à la

liberté, si ce n'est la liberté elle-même ? Quoi donc a prise sur elle ? Elle est gratuité ; aussi la grâce seule lui est-elle adéquate.

Nous sommes donc prévenus tout de suite que nous ne devons pas trop attendre de techniques spirituelles. Qu'une technique de cet ordre prétende réussir infailliblement, cela suffit à la rendre suspecte. Infaillible en sa réussite, ce n'est pas à faire de vrais spirituels qu'elle réussit. D'autant plus fallacieuse que plus sûre ! Ce disant, nous ne nous amusons pas à un paradoxe, nous parlons en rigueur de termes.

Et nous devons le dire à l'égard de tous les degrés de la vie spirituelle, des plus extérieurs aux plus secrets et élevés. Prétendre obtenir par la simple application de règles les expressions justes en lesquelles doit se concrétiser cette vie, c'est n'avoir rien de plus qu'un comportement, non une expression vraiment spirituelle, non des œuvres et une action qui soient les fruits de l'esprit, de l'Esprit. *Académisme !* Qu'il s'agisse, plus profondément, du style intérieur de la vie, pas de réussite plus horrible que l'attitude, l'allure (voire la maîtrise de pouvoirs psychiques et spirituels) que certains obtiennent par leurs disciplines.

Il importe plus que jamais en notre temps d'y prendre garde. Ce temps est au régime de l'*expérience*, en toutes choses. Dans le domaine spirituel comme dans les autres. Le Dr Thérèse Brosse écrit[1] : « La soif de réalisation consciente en dehors de nos mécanismes habituels de pensée est la note fondamentale de l'époque contemporaine. » (Il s'agit des mécanismes rationnels.) A vrai dire, notre temps offre d'autres « notes fondamentales », mais celle-ci est fort importante, surtout pour qui tente de vivre par l'esprit. Nous devons être attentifs à cet avertissement désagréable de Jung[2] : « L'homme moderne veut expérimenter avec l'esprit comme le bolchevik avec l'économie. En face de cette tendance de l'esprit moderne, tout système d'Église, qu'il soit catholique ou protestant, bouddhique ou confucianique, se

1. Dans *Yoga*, volume édité par les *Cahiers du Sud*, 1953, p. 126.
2. *La guérison psychologique*, p. 285.

trouve en mauvaise posture... (Les gens normaux d'aujourd'hui) éprouvent en gros que nos vérités religieuses sont en quelque sorte creuses et vidées de leur substance. » Empiriques et expérimentateurs seront toujours enclins à juger *vidées de substance* les réalités de la foi. Celle-ci est la *substance* de ce qui *n'apparaît* aucunement[3]. Les nouveaux ésotéristes promettent « la pratique de l'état second, dans le maniement conscient d'une nouvelle spontanéité... Nous voulons pouvoir, disent-ils, remplacer le donné par un fondé, un fondé par nous. Nous ne voulons pas recevoir, mais faire[4] ». Ils ne fabriqueront que du toc, d'autant plus faux que plus prestigieux. Quant au libre don de l'âme à Dieu, en son intimité ineffable, quelle pire imposture que de l'affecter ? Si tu comptes vraiment sur quelque moyen que ce soit, prends garde ! Il t'enchaînera d'autant plus que son effet te paraîtra plus certain et plus désirable.

Deux gratuités sont en présence : la grâce de Dieu et notre liberté. L'une est un mystère hors de nos prises, — et s'y perdre est tonique car c'est le mystère de la Miséricorde infinie, de l'Amour qui jamais ne nous manque, de la Fidélité indéfectible[5]. L'autre est l'énigme de ce que nous sommes, indéchiffrable tant que notre « nom » éternel ne nous est pas révélé[6].

Ce mystère de notre liberté, qui est celui de l'ouverture à l'infini de notre esprit, suffirait à rendre quelque moyen, quelque technique que ce soit, inadéquat aux seules fins dignes de nous, les spirituelles. Les moyens dont nous userons n'auront valeur qu'autant que la fin y sera déjà présente, active, par l'intention. Le résultat est du même ordre que la technique : c'est pour cela qu'une technique infaillible est insuffisante.

3. Héb., 11, 1.

4. Abellio, dans l'hebdomadaire *Arts*, 23 mars 1955.

5. On reconnaît ici le thème fondamental de tous les thèmes de l'Écriture Sainte, que l'hébreu exprime par le mot *Berith* (trop partiellement traduit par *Alliance* ou par *Testament*).

6. Ap., 2, 17.

Si ce n'est qu'un *métier* que de faire un livre « comme de faire une pendule », selon le mot fameux de La Bruyère — lequel savait bien que c'était beaucoup plus —, le livre ne sera pas plus vivant que la pendule. Lorsqu'il s'agit de faire les œuvres de la liberté spirituelle, quelle aventure !

Les anciens disaient que l'art procède par des moyens déterminés[7]. C'est qu'ils envisageaient strictement l'art sous l'aspect technique : on disait « l'art du tissage », on parle encore des « arts et métiers ». Ils n'en étaient pas dupes. En quelque *art* que ce fût, ils supposaient toujours quelque présence vive du « génie ». Boileau lui-même commençait son art poétique en exigeant « du ciel l'influence secrète ». Néanmoins, la création poétique la plus ouverte aux jeux imprévisibles de l'inspiration et la plus profondément vécue par son auteur n'est pas encore en elle-même dans l'ordre *de la vie* pure et simple, de la liberté et de son choix où la personne fait sa destinée. Dès le départ et durant toute l'existence d'ici-bas, un aiguillage est nécessaire, dans l'alternative qu'a si profondément perçue Kierkegaard[8], entre une vie qui n'est somme toute qu'*esthétique*, et même *ironique*[9], et la vie tout court. L'une est celle de la pure connaissance, des techniques et *des œuvres* auxquelles on vise. L'autre est la vie de l'amour. L'amour a besoin de lumière, et de disciplines, et d'une certaine expérience de ce qu'il aime, et de quelque expérience de soi-même, et il exige de porter du fruit[10]. Mais sans lui l'existence n'est que

7. *Per certas vias.* — « Toute véritable technique est de soi infaillible et produit nécessairement le résultat qu'elle vise, toutes les conditions étant supposées remplies » (O. Lacombe, *Revue thomiste*, 1951, p. 136).

8. *Ou bien..., ou bien...*, particulièrement la dernière étude de ce recueil : « L'équilibre entre l'esthétique et l'éthique dans l'élaboration de la personnalité. »

9. On m'excusera de rappeler l'attention sur mon vieil article « Ironie et sens chrétien », *La Vie Spirituelle*, décembre 1937. Je devrais y apporter aujourd'hui approfondissements et ramifications, mais enfin il existe.

10. Un des thèmes majeurs de l'Évangile. Ainsi : Mt., 3, 8, 10; 7, 19; 13, 8, 23, 26; 41; Lc, 8, 15; 13, 7; Jn, 12, 25. Le dernier miracle du Seigneur avant sa Passion ne doit-il pas être aussi significatif en son intention que son premier miracle, comme une conclusion en acte de son enseignement ? Or,

vanité, qu'elle demeure plate, ou qu'elle gagne en intensité[11]. L'amour n'a pas besoin d'être éclairé par la foi chrétienne pour expérimenter qu'aucune expérience ne peut le satisfaire, qu'aucune technique donc ne peut lui suffire. Il tend toujours au delà de ce qu'il touche, au delà de ce qu'il fait, et cela suffit à disqualifier, quant à la valeur de vie, parce qu'attestant le défaut de l'amour, une vie qui se propose un but de simple réalisation de soi en beauté. Mais il y a plus grave, car l'amour véritable est *oblatif* : il ne peut se contenter des résultats spirituels qu'il expérimente, car s'y satisfaire est se fermer sur leur jouissance, quelque spirituelle qu'elle soit, alors qu'il tend à s'ouvrir toujours dans le pur *don*. A plus forte raison la charité proteste-t-elle de toute sa vitalité surnaturelle contre des techniques qui viseraient à procurer une réalisation sentie de soi-même. L'accomplissement du chrétien ne peut être que dans la foi et l'espérance. Il est celui d'une personne encore inconnue à elle-même, en Dieu, infiniment mystérieux. Il a lieu au régime du périssable, dans l'instabilité, le précaire de l'existence d'ici-bas. Tout espoir mis dans les techniques spirituelles est illégitime si, radicalement, il ne s'accompagne de *l'abnégation,* entrée de jeu de l'existence chrétienne[12], et s'il ne se résout dans l'espérance suprême d'être « connu de Dieu »[13] — au delà de la joie de toute connaissance savourée.

c'est le desséchement du figuier où il ne trouve pas de fruits, — miracle volontairement bizarre, à la façon des prophètes, pour frapper davantage les imaginations : ce n'était pas la saison des figues : Mc, 11, 12-14 et 20-24 (où l'on voit aussi que cette fécondité s'obtient par la prière en vertu de la foi). — Cf. Spicq, « Le chrétien doit porter du fruit », *La Vie Spirituelle,* juin 1951.

11. Par exemple, pour Gurdjieff il y a trois hommes en nous, mais aucun n'est spirituellement aimant. « L'homme n° 1 » est *psychique*; « l'homme n° 2 », *émotionnel*; « l'homme n° 3 », *intellectuel*. Les états supérieurs s'obtiennent par le « travail » à partir de l'un de ces trois. Pas d'amour sinon *émotionnel* (ou sensuel) (Ouspensky, *Fragment d'un enseignement inconnu,* p. 113).

12. Lc, 9, 23-24 (et parall.).

13. Autre grand thème du Nouveau Testament : 1 Cor., 8, 2-3; Gal., 4, 9; 2 Tim., 2, 19.

Sous-jacent à ce problème des techniques spirituelles on aperçoit celui de l'expérience spirituelle. C'est qu'en effet qui dit technique dit expérimentation. Les discernements décisifs au sujet de l'expérience chrétienne ont été faits récemment par M. Jean Mouroux, en un grand livre[14]. On y voit que l'expérience chrétienne, et même quelque expérience spirituelle que ce soit, ne peut se réduire à la constatation de ce qu'on éprouve, — à *l'empirique* —, ni à ce que l'on obtient volontairement, — à *l'expérimental*. Elle est « l'expérience de la personne en son contact avec le Dieu personnel »[15]. Elle comporte donc de deux façons un dépassement d'elle-même. M. Mouroux est amené ainsi à forger un mot nouveau pour un cas aussi déconcertant en fait d'expérience : le mot d'*expérientiel*. Ce terme s'applique à l'expérience « prise en sa totalité personnelle, avec tous ses éléments structuraux et tous ses principes de mouvement ; une expérience bâtie et saisie dans la lucidité d'une conscience qui se possède et dans la générosité d'un amour qui se donne »[16]. Essentiel à l'expérience chrétienne est l'au-delà de *l'expérimental*.

Il y a donc quelque chose d'injuste dans la déception de tant de spirituels qui se plaignent de l'insuffisance des techniques de libération, en notre Occident équipé de tant de techniques matérielles. Nous allons dire ce qu'il y a de fondé dans ce regret, dans ce grief. Mais, foncièrement, il est injuste, parce que radicalement illégitime est le désir frustré. On se plaint : la religion n'offre plus « aucune méthode, aucune discipline concrète pour atteindre cet état de plénitude dont parlent ses mystiques et ses saints »[17]. Mais les mystiques et les saints n'ont jamais pris pour but

14. *L'Expérience chrétienne*, Aubier, 1952 (voir particulièrement les ch. I, II, IX, X et XI).

15. *Ibid.*, p. 21.

16. *Ibid.*, p. 14.

17. Les mots sont de Paul SÉRANT, dans PAUWELS, *Monsieur Gurdjieff* (ouvrage recensé, *La Vie Spirituelle*, mai 1955), pp. 295-296. — Combien significatif le titre du livre de KEYSERLING : « De la souffrance *à la plénitude* ».

cette plénitude elle-même. Ils sont unanimes à préférer le moindre acte d'amour dans la nuit à toutes les illuminations et tous les sentirs, la communion à la ferveur qu'on en peut éprouver, unanimes à répéter que les « heureuses rencontres », comme dit saint Jean de la Croix, sont grâces imprévisibles de l'Aimé, jamais le succès de nos industries.

II

NÉCESSITÉ DU RENOUVELLEMENT DES TECHNIQUES

Néanmoins, il nous faut prendre garde à ce qu'il y a, disons-nous, de légitime dans la déception de nos contemporains. Écoutons leurs plaintes.

Des appels comme celui de Catherine Mansfield à son mari éveillent en nous un émoi qui exige d'être pris au sérieux : « Aimez-vous mener l'ancienne vie mécanique à la merci de tout ? Ne vivre qu'avec une minuscule portion de vous-même[18] ? » Incomplétude, quasi inexistence personnelle, division[19] ! Que le monde moderne favorise les personnages, excite les pulsions, qu'il donne trop de consistance à trop de *moi,* trop opposés les uns aux autres et qui tous offusquent notre Moi profond, que ce foisonnement de surgeons anarchiques épuisent notre sève, nous n'avons pas tort d'espérer de la pratique religieuse quelque remède à ce mal, ni de nous étonner et de nous inquiéter si au contraire le mal la gagne.

Les comportements religieux se sont trop mis au régime du monde moderne. Aux spirituels, la religion se manifeste, en fait, comme un système composé de formules dogmatiques et de notions abstraites auxquelles donner une adhésion intellectuelle, de consignes auxquelles obéir, de sentiment qu'on ne saurait toujours éprouver sincèrement et de

18. Cité par Louis PAUWELS, p. 250.

19. Expression saisissante de cette misère et de l'aspiration à l'accomplissement de soi, *ibid.*, pp. 10, 14-16, 22, 69-73, 78-79, 231-233.

pratiques trop extérieures[20]. Les uns mettent l'accent sur certains de ces éléments, d'autres sur d'autres, et en chacune de ces quatre composantes les « tendances » se combattent. Et l'on s'agite beaucoup pour trouver les meilleures « adaptations ». Mais à supposer l'intégralité et l'équilibre théorique de toutes ces données, alors même manquerait, *dans les comportements les plus habituels*, ce qui importe le plus à l'épanouissement normal. Quoi donc ? Quelle est donc la nostalgie spirituelle qui grandit chez beaucoup des meilleurs, à mesure qu'ils vivent dans les milieux chrétiens ? C'est celle du « cœur » et de la psyché ! Le plus souvent, les comportements, les exposés d'idées, les expressions des sentiments ne favorisent ni l'éveil de psyché, ni l'ouverture du « cœur » au sens de Pascal, qui est celui de toute la tradition humaine, antérieurement même au christianisme et parallèlement à lui, comme en son plus intime[21] : entendons par ce mot l'esprit, indissolublement regard et amour, plus profond que les idées et les sentiments et que la distinction de ceux-ci d'avec celles-là. La foi, l'espérance et la charité sont vertus du « cœur ». Hélas ! elles ne se manifestent le plus souvent qu'à l'état d'idées et de sentiments qui mortifient, au lieu de les éveiller, les *sens* mystérieux du « cœur »[22]. Si un grand nombre de chrétiens sont séduits par des charlatans, c'est parce que ces derniers leur offrent les méthodes ou les entraînements d'une réalisation psychique et leur promettent d'ouvrir « l'œil de leur cœur », alors que l'expérience faite dans l'Église se solde à cet égard par une trop douloureuse déception[23].

20. J'ai un peu développé cela dans l'*Art Sacré* de septembre 1953 : « De quel esprit serez-vous ? » Là quelques images le font *sauter aux yeux*. C'est le vrai secret de la décadence de l'art sacré. Des affectations de modernité n'y changeront rien. *Au contraire.*

21. Rappelons le beau volume des *Etudes carmélitaines* consacré à ce sujet.

22. Je fais allusion à la doctrine traditionnelle (surtout grecque) des « sens spirituels », sur laquelle on trouve l'essentiel dans le livre cité de Mouroux.

23. Quelques causes de cette déception, dans les citations faites par *La Vie Spirituelle* d'avril 1954, p. 436; de juin 1954, p. 650.

Pour sûr, il faut que les spirituels, puisqu'ils doivent *vivre de foi*, soient capables de surmonter de telles déceptions. L'Église donnera toujours la nourriture essentielle à leur foi. Leur regret est dans l'ordre de l'expérience et nous avons assez rappelé que la foi est au delà. Mais la vie à contre-courant n'est pas normale, et dans la vie normale, l'expérience a son rôle à jouer[24]. Les spirituels ont raison de regretter que l'Église, *telle que nous la faisons*, ne se manifeste pas assez comme un milieu favorable à la vie des « sens spirituels ». L'une des tâches les plus urgentes auxquelles on doit se dévouer est d'améliorer ce *climat*. L'expérience que le fidèle fait de l'Église doit devenir celle de l'amour divin rendu à tous égards humain. Personnellement, ce sont surtout les malfaçons de la vie religieuse régulière, les tares de l'art dit « sacré » et la médiocrité générale de la prédication qui m'ont fait percevoir ce défaut du « cœur » et de la psyché, elles en sont les signes, flagrants aux yeux de qui sait *voir ce qu'il voit*.

En tout cela, il ne s'agit jamais que des *conditions d'exercice* de la liberté, dont nous avons marqué dès le début de cet article que sur elles seules les moyens, les techniques avaient pouvoir, — non sur la liberté elle-même, non plus, évidemment, que sur la grâce. Mais le rôle de ces conditions est très important.

La grâce de Dieu *nous libère*[25]. Or si elle nous libère effectivement, cela comporte que cette liberté sera vraiment *nôtre* autrement dit qu'elle sera vraiment *obtenue par nous*, autant qu'elle viendra de la grâce. Il n'est pas concevable que la grâce entre d'aucune façon en concurrence avec la liberté. *Elle nous donne à notre liberté!* Or cette dernière est au régime de la condition humaine, laquelle n'est ni celle de Dieu — si l'on peut parler de condition divine! —

24. Rôle mis en valeur par Mouroux, particulièrement dans le chapitre sur « le sentir spirituel ». Il aurait été intéressant d'exploiter dans ce chapitre les résultats des études de la psychologie moderne, qui a montré combien l'affectivité est nécessaire à la réussite de la vie en tous ses actes.

25. Jn, 7, 31-36; Rom., 8, 2; Gal., 5, 1, etc.

ni celle des anges. « Liberté sous condition », telle est bien la formule de la liberté humaine[26]. Cette condition n'est pas seulement spirituelle. Elle est aussi *psychique, corporelle, sociale et cosmique*. Notre tâche est de tout *disposer* au mieux de lois aussi complexes.

Donc deux qualités nécessaires d'une technique spirituelle : l'une *d'ouverture*, par la présence de la fin spirituelle libre, sans mesure, dans l'acte même de recourir à un moyen ; l'autre de *rigueur* dans le juste choix des moyens, et dans leur application.

D'une part, les moyens n'auront d'efficacité spirituelle qu'animés du sens de Dieu, des exigences de l'esprit, que si la charité en fait beaucoup plus que des *moyens* — et j'insiste sur le fait qu'il doit en être ainsi *dans les actes mêmes* où elle en use. Que la charité y soit *en acte*, et ils sont déjà, en devenir effectif, *la réalisation spirituelle, concrétisée, monnayée, en nos conditions d'ici-bas*. Mais d'autre part, ces moyens doivent bien correspondre à ce que sont réellement ces conditions. Or, dans les quatre ordres que nous avons dit : ceux de notre psyché, de notre comportement corporel, de notre participation à la vie de la société et du monde, nous avons acquis beaucoup de connaissances que n'avaient pas les maîtres des époques classiques de la spiritualité (il en est aussi que nous avons perdues et qu'il nous faut retrouver). Davantage : ces conditions ont beaucoup changé. Notre conduite corporelle et psychique, le régime de nos échanges avec l'univers et avec nos frères, combien de façons de penser, exigent assurément d'être réajustés.

Considérons, très rapidement, les facteurs nouveaux qui obligent à ce réajustement des moyens de la vie spirituelle.

D'abord un immense enrichissement de la connaissance. On pense surtout, et l'on a raison, à tout ce que nous apporte d'indubitable la psychologie des profondeurs, mais

26. Beau titre d'un beau livre d'Emmanuel Mounier.

aussi aux données des autres sciences de l'homme, à tout ce dont Alexis Carrel avait tenté une synthèse il y a juste vingt ans et qui a beaucoup progressé depuis. De telles données recoupent celles qui arrivent d'autres milieux spirituels que notre Occident moderne : des états anciens de notre propre tradition, mieux connus : antiquité, moyen âge latin ; des traditions apparentées, surtout celles de l'Orient chrétien ; des hautes traditions humaines, — surtout de l'Égypte antique, de l'Inde, celle-ci toujours vivante aujourd'hui [27] ; — des « primitifs »... Nous n'avons plus le droit de vivre comme si nous ne savions pas tout ce qui nous vient de tant d'horizons et de tant de profondeurs.

Mais il s'agit de beaucoup plus que de connaissances. Les régimes de la vie ont changé, avec eux les conceptions, les mentalités. Le bouleversement qui s'est opéré depuis un siècle dans ce que les géographes, à la suite de Vidal de la Blache, et les sociologues appellent les « genres de vie » est sans doute plus étendu, plus radical, que les transformations qui s'y étaient accomplies de l'âge de pierre au XIX[e] siècle [28]. Les conditions faites à l'esprit dans le monde moderne importent essentiellement à notre conduite spirituelle. L'ère des masses comporte pour nous un double risque, dont nous ne pouvons nous abstraire : d'aliénation dans le social ou de fuite dans l'intériorité, — en général de dissolution ou de réactionnaire durcissement...

Encore n'avons-nous pas évoqué le plus important. Ce qui, de la façon la plus immédiate, commande les conduites, c'est le changement qui s'est opéré dans la structure personnelle de l'homme. Notons-en seulement quelques aspects particulièrement décisifs.

La conscience est devenue plus réflexive. C'est un grand progrès. Mais il pose de très graves problèmes. Tout ce qu'un primitif, un homme de l'antiquité ou du moyen âge, et tous les simples des époques récentes, faisaient naïvement, doit être *réfléchi*. L'homme du XX[e] siècle doit *s'en*

27. Notre prochain article posera la *question* d'un « yoga chrétien ».
28. André Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, 1948.

rendre raison[29]. Laissées à leur simple fonctionnement, les pratiques traditionnelles, maintenant qu'il faut en renouveler la *conscience*, n'ont plus l'effet spontané d'autrefois.

Par malheur, la raison tranche d'une façon terriblement indiscrète. L'homme moderne est celui qui « fait le malin », comme disait Péguy. Il veut tout « s'expliquer », « expliquer », et il rejette ce qu'il ne « comprend » pas, qui généralement est le plus précieux. Il lui faut retrouver, selon son mode à lui, un certain *art de l'attention avertie*, qui est *bien plus que rationnel* et auquel nous nous efforcerons d'introduire. Il s'appliquera à *reconnaître* le fonctionnement des mécanismes le plus favorable à la liberté spirituelle. Il devra en prendre *une conscience réelle*, et j'entends par *réelle* que nous expérimenterons en nous, tels que nous sommes maintenant, individus et communautés, les comportements les plus normaux. Toute conduite, dans l'Église, doit devenir pleine et sincère « expérience de vérité ». Pas une pratique qui ne doive être retrouvée, vécue, d'une façon neuve, en fonction de ce que nous sommes devenus : — en fonction de notre disgrâce actuelle (pour en sortir), la disgrâce d'êtres dépassés par l'énormité du monde nouveau, déchirés par lui, — et en fonction de nos possibilités admirables qu'il faut servir, en reprenant *consistance*.

A l'homme *survitalisé* d'autrefois ont fait place des êtres souvent *dévitalisés*, souvent trop sensibles, nerveusement instables, surmenés. Leur régime sera tout différent, quant à la pénitence notamment, et dans la recherche de leur équilibre. A tous égards, le plus grave est sûrement l'émousse-

29. Dans tous les domaines, la vraie fidélité à l'esprit traditionnel oblige à de tels discernements. Ainsi au sujet des mortifications : D. Dubarle, dans l'*Ascèse chrétienne*, Cahier de la Vie Spirituelle, pp. 244-259. Ainsi au sujet du culte, mon article : « La prière unanime », *L'Art Sacré*, novembre 1953. — Si l'on crie au « subjectivisme », au « psychologisme », si l'on se figure que la vocation des religieux des Ordres anciens et des fidèles qui se rattachent spirituellement à eux comporte essentiellement la spontanéité des vieux âges, si l'on refuse (cela se voit) la conscience réflexive comme une contamination des « spiritualités modernes », c'est tout le contraire de la naïveté que l'on prône. L'évolution est irréversible. On ne redevient nullement *enfant*, chose impossible lorsque l'âge en est passé : on régresse à un état *infantile*.

ment de *l'attention*. L'exercice effectif de la liberté vaut ce que vaut *l'attention*[30]. Comment notre vie spirituelle cessera-t-elle de se réduire, comme chez la plupart d'entre nous, à des idées trop abstraites, à des sentiments, les uns et les autres d'une étonnante mobilité, à des intentions trop velléitaires et à beaucoup d'agitation extérieure ? Comment redeviendrons-nous capables de cet élan orienté qui fait, cohérent, constant, les grandes vies ?

Tant de facteurs jouant, les « spiritualités » subissent une crise. Les plus atteintes sont les « modernes », c'est-à-dire celles qui furent élaborées depuis la fin du moyen âge. Elles souffrent irrémédiablement des faux présupposés intellectualistes et volontaristes qui les commandaient. Elles furent bienfaisantes, naguère encore, correspondant à une mentalité qui était celle de leur temps, mais qui ne les soutient plus. Quant aux moyens traditionnels, qui demeurent officiellement en usage dans les ordres anciens, ils ne tiennent guère mieux. Ils correspondent bien à la réalité de ce « composé humain » qu'est l'homme. Mais en général on ne peut plus les pratiquer comme au temps de leur institution, dans l'antiquité et au moyen âge : conditions de vie, mentalités, constitutions physiques et surtout psychiques ont trop changé. On *adapte* ces moyens tant bien que mal, et cela ne vaut rien. C'est leur *transposition* totale qu'il faudrait, selon les nouvelles structures. Elle est parfaitement possible, mais l'esprit n'y est pas, puisqu'on voit partout les religieux en prendre à leur aise avec le plus essentiel des moyens et qui, lui, est de tous les temps, de toutes les conditions, plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne fut jamais : le silence. Ces religieux semblent donc excessivement inconscients de ce qui est en cause, peu disposés à comprendre

30. On est stupéfait, lorsqu'on s'avise de ce contraste : la valeur pratique incalculable de ce principe, et le rôle faible (ou inexistant) qu'il tient dans les doctrines et la formation spirituelle. Les doctes le gardent pour eux, à l'état de thèse. Il a été manifesté d'une façon magistrale par Jean Laporte, « Le libre arbitre et l'attention d'après saint Thomas d'Aquin », *Revue de Métaph. et de Morale*, 1931-1934 (un article chaque année).

combien il est urgent de restaurer, *renouvelés*, ces moyens. La plupart se dissolvent dans une activité désordonnée et vaine, dans le tumulte de tant d' « idées », hors de la connaissance *réelle* des choses, dans l'inconscience des *dimensions intérieures*, peu sensibles à la *qualité* de la vie.

Partout, dans l'Église, on a trop glissé à un régime de conventions qu'on observe pour être en règle. L'exemple caractéristique de ce comportement a disparu naguère : c'était le prétendu jeûne. Qu'en restait-il ?... Que maintenant il n'existe pour ainsi dire plus est franc, mais fait un étrange contraste avec la liturgie qui le suppose réel et qui en prône l'efficacité avec tant d'insistance. Prenons-y bien garde : lorsqu'une pratique est devenue conventionnelle, elle est assez lourde pour que l'activité sérieuse en souffre dommage, mais trop légère pour être prise au sérieux. La vraie vertu est alors de s'en dispenser. C'est grave. La pratique religieuse tombe par énormes pans, à moins que l'obéissance seule maintienne l'observance. Mais que cette obéissance paraisse au sens intime en opposition avec la vérité, prescrivant une chose qui semble irréelle, cela n'est pas moins fâcheux : ou la vérité la ruine, ou la vérité en souffre violence. Et quant au bienfait que la pratique devait procurer, et qui n'était pas simplement celui de l'obéissance, qu'est-ce qui l'assurera désormais ?

On voit donc à quelle profondeur et selon quelle extension il importe que les techniques de la vie spirituelle soient remises au point parmi les chrétiens.

Un tableau d'ensemble des directions dans lesquelles les conduites doivent s'orienter apparaît donc comme désirable et même nécessaire. Il présentera forcément un caractère provisoire, parce que les grands facteurs de changements sont toujours à l'œuvre. Mais une *initiation* à ce qui est le plus sûr et le plus indispensable en toute technique spirituelle qui tente d'être aujourd'hui normale et bienfaisante a chance de garder valeur assez longtemps.

Ce travail est évidemment de ceux au sujet desquels le réflexe moderne est tout de suite : « Il y faut une équipe

de spécialistes. » Réflexe scolaire (universitaire, si vous voulez). Certes, pour un travail académique, appelant les recensions élogieuses d'académiques, il faut une « équipe de spécialistes ». Et nous savons trop le genre de recueils que composent ces sortes d'équipes. Elles élaborent de ces vérités, dont Nietzsche disait qu'elles « n'aboutissent à rien ». Oui, ou non, sommes-nous quelques-uns qui essayons de *vivre* en tenant compte des principales et, j'y insiste, des plus élémentaires données acquises ? Alors pourquoi l'un de nous ne s'essaierait-il pas à une prise de conscience synthétique de ce que *la vie même* lui fait apparaître comme l'essentiel et valable pour tous ? Des « équipes de spécialistes » ? C'est à chacun de nous de faire que tous ces spécialistes auprès desquels nous nous instruisons forment une véritable *équipe*, une équipe enfin efficace, alors qu'elle est jusqu'ici tellement académique. L'un de nous peut y arriver en changeant ce qu'il apprend d'eux en ce que Gandhi appelait des « expériences de vérité ».

III

TROIS REQUÊTES MAJEURES DU MONDE NOUVEAU

Trois données du temps actuel s'imposent à nous plus impérieusement que les autres.

D'abord ce besoin d'expérience que nous avons évoqué vers le début de cet article. Nous avons dit qu'il faut le maintenir dans ses limites légitimes. Alors chacun prendra garde de ne pas se contenter de notions sans valeur spirituelle, non plus que de pratiques dont on s'acquitte parce qu'elles sont prescrites ou recommandées, mais qui sont alors des charges : elles doivent devenir des moyens de libération. Il faut que la conduite des ministres de l'Église et des fidèles, le fonctionnement des institutions procurent l'expérience d'un progrès dans la *lucidité*, la *cohésion*, la *maîtrise* et la *paix*. Tout spirituel sait, avec une certitude immédiate de son sens intime, que ce sont là nor-

malement les critères d'une expérience spirituelle authentique. Mettons qu'en d'autres temps on put laisser en pénitence les « sens spirituels », au point d'opposer *effectif* et *affectif* et d'imaginer une charité qui ne fût pas *affective* ; aujourd'hui il ne saurait plus être question de vivre chrétiennement sans un certain sens de la réussite de cette vie. Réussite en son ordre qui est, redisons-le, celui de la foi et de l'espérance, mais qui n'en doit pas moins être normalement « sensible au cœur ». En quoi nous n'allons sans doute pas aussi loin que les anciens, si simples en leur goût de l'expérience : tels les Pères grecs, saint Grégoire le Grand, tout le moyen âge occidental.

La seconde des grandes données qui importent à notre propos est que nous sommes à tous égards dans un temps *d'inflation*. Nos notions acquises d'une façon théorique, hâtive, mal critiquée, sont formidablement gonflées, par rapport à nos connaissances *réelles* ; elles sont pleines de contradictions, nous posent une foule d'énigmes troublantes. Les appâts se multiplient de tous côtés pour exciter nos désirs, eux aussi contradictoires. Nos situations comportent des responsabilités auxquelles nous ne pouvons suffire, dont nous ne pouvons pas même mesurer les devoirs, quoique nous nous en doutions d'une façon plus ou moins inquiétante. Le surmenage et l'afflux d'impressions précipitées nous usent. L'activité de notre raison, toujours plus abstraite, se dissocie d'une sensibilité toujours plus desséchée (plus passionnelle aussi et plus sensuelle). Il est indispensable de remonter d'une façon correcte nos fonctionnements élémentaires, et c'est dire surtout de nous réaccorder aux rythmes du cosmos. Les métiers d'autrefois s'y conformaient si bien qu'ils avaient pour le plus grand nombre des hommes une efficacité *initiatique* spontanée. Le caractère artificiel de la vie moderne oblige à donner une importance plus grande à des exercices que l'on fasse dans ses marges. Le sport est une réaction en ce sens. Elle ne suffit pas. Il en faut encore une autre d'une orientation plus contemplative. Elle doit nous rouvrir à certaines évidences vécues, à

certaines façons d'être, tout ensemble très humbles et d'une incalculable portée. Grâce à quoi nous mènerons *bellement*, comme disait saint François de Sales, *la vie elle-même*, qui sera toujours l'exercice de tous les exercices. Trois mots, quelque tâtonnants et approximatifs qu'ils soient, touchent peut-être le moins mal la réalité dont nous devons retrouver l'expérience : ceux de *densité* intérieure, de *dimension* intérieure et de *rythme*. Cherchons quelles conduites nous reconstitueront, de telle sorte que nous nous gardions le mieux de la dévaluation inflationniste, dans nos jugement, nos désirs, nos actes, pour que nous déguisions moins, sous l'abondance des signes *compensateurs*, le manque de *substance*.

Car il s'agit d'être parfaitement authentiques pour la tâche qui s'impose à nous, et qui est d'affronter la troisième des requêtes majeures que le monde d'aujourd'hui présente — brutalement — au spirituel : l'obligation d'acquérir le fameux « supplément d'âme » dont parlait Bergson[31], de contribuer à le donner au monde. Beaucoup de nos contemporains le cherchent par leurs spéculations, et c'est sans aucun doute essentiel, primordial : ils se demandent quels devoirs le monde qui naît impose à l'homme, en quelles conduites de tous ordres (scientifiques, économiques, sociales, politiques...) doit se traduire l'affrontement de son destin. Encore le *sérieux* manque-t-il tragiquement en cela. Que les idéologies, les passions collectives et les routines soient généralement plus fortes que les évidences donne lieu de craindre que les hommes aillent au suicide, à la folie et à d'autres déchéances plutôt qu'à un mode de vie supérieur. Ils ne veulent pas *voir ce qu'ils voient*. Que, par exemple, ils envisagent l'éventualité d'une guerre totale, ou que les Français ne réforment pas le système scolaire, administratif, politique, social qui évidemment les mène au désastre, c'est à désespérer des hommes et de leur avenir. Raison de plus pour que chacun refasse autant de mailles

31. *Les deux sources...*, p. 235.

parfaites du tissu. C'est dans tous les ordres à la fois et selon la portée du pouvoir de chaque personne et de chaque communauté, selon la compétence de chacun et de chacune, que le travail doit s'accomplir, stimulé par la nécessité de « supervivre pour survivre »[32], par l'espoir d'obtenir, en *supervivant* nous-mêmes, que nos frères *supervivent* à leur tour.

Dans l'inflation des études théoriques, de l'information sans réaction vitale et des discussions qui se soldent par le triomphe des intérêts, le progrès auquel on pense le moins, c'est la libération de la personnalité véritable, c'est l'ouverture du « cœur ». L'homme d'aujourd'hui n'a que très exceptionnellement d'autre voie que celle de l'action pratique et celle de la science ou de la spéculation intellectuelle. Il lui faut le « supplément d'âme » dans l'une et dans l'autre, aussi bien que dans l'usage des formidables puissances dont il s'équipe. Mais il faut d'abord que le spirituel progresse *en sa vie propre, qui est celle du « cœur »*, y donnant consistance aux Béatitudes évangéliques. Elles sont *le supplément d'âme*. Comment se disposer le mieux à leurs succès dans le monde intérieur et dans les rapports humains ? Non pas à l'état de considérations verbales et velléitaires, mais dans la réalité de l'homme vivant : corps, et psyché, et « cœur », — « cœur » s'accomplissant certes en idées claires et distinctes et en affections, mais d'abord et toujours en vie profonde, simple, indivisiblement regard et amour. Les techniques de libération psychique et spirituelle qui sont dans le patrimoine traditionnel des hommes, et la psychologie des profondeurs ont certainement beaucoup à nous apprendre en ce sens. S'il est un cas où il faille « aller à la vérité de toute son âme », et même avec son corps, c'est bien celui-là. Il y faut un sérieux total, et ce que nous faisons d'habitude, gens adonnés à la vie spirituelle, manque vraiment de sérieux. Hors de l'action généreuse à objectifs déterminés,

32. Mot du P. Teilhard de Chardin : « Pour survivre, il faut que l'homme supervive. » Dans la revue *Psyché*, décembre 1948, p. 1326.

nous flottons dans l'à-peu-près et l'inconsistance. Comment nous *composer* au mieux pour nous *construire* ?

« Supervivre » ? Beaucoup rêvent pour l'humanité de plus hautes possibilités de conscience. Et après tout pourquoi certaines disciplines ne libéreraient-elles pas en nous des énergies spirituelles plus ou moins inhibées qui pourraient faire face, *saintement*, aux exigences formidables du monde qui vient ? Que cela soit ou non une vaine utopie, de toute façon il faut que les chrétiens rouvrent leur « cœur », réveillent leur psyché, qu'ils conforment aux Béatitudes même les comportements de leurs corps. Si l'humanité accédait en quelques privilégiés à une plus haute conscience, il y faudrait un climat général plus réellement évangélique. Si elle ne doit pas connaître ce progrès, il faut que les vertus, mises comme elles le sont à des épreuves plus redoutables qu'en des temps plus faciles, se développent à un régime cordial, psychique et corporel plus sûr. Humblement, en nous contentant d'abord du plus élémentaire, en tâtonnant, sans rien forcer. On ne tire pas sur les épis pour les faire pousser plus vite. Mais il faut cultiver les champs. En général, ils sont, pour lors, en friche.

Et n'oublions pas que tout effort doit tendre vers l'unité spirituelle des hommes. Non certes en un syncrétisme et par contamination, mais par un progrès vers la plénitude, qui est dans le Christ. « Tout instaurer dans le Christ[33] » implique que les chrétiens, « entrant par leur plénitude dans toute la plénitude de Dieu[34] », s'efforcent à l'avènement prophétique en leur cœur de tous ceux dont ils veulent l'accomplissement selon le Christ. Comment ceux qui ne savent pas que le Christ est venu pour leur salut accéderont-ils à la connaissance *réelle* de ce mystère, s'ils ne trouvent pas en nous, chrétiens, des partenaires en qui leurs pures aspirations et leurs légitimes certitudes sont déjà accomplies dans le dépassement chrétien ? Le dialogue s'ouvre à peine avec l'Extrême-Orient ; il faut, pour sûr, que nous y demeurions

33. Eph., 1, 10.
34. Eph., 3, 19.

les hommes de la pensée claire et d'une foi intègre ; mais aucune compréhension véritable ne sera possible, si nous ne retrouvons, les restaurant à mesure dans nos propres vies, les valeurs d'intuition qui se sont stérilisées en Occident durant les derniers siècles, le sens de certaines réalités spirituelles attestées jusque dans le sensible, sans lesquelles l'homme fait à l'Extrême-Oriental figure d'arriéré. Du coup, nous pourrons aussi redevenir des partenaires pour l'Orient chrétien, où elles sont restées plus vivantes que chez nous.

Immense travail de l'Homme nouveau selon l'Évangile, qui se dilate à la taille du monde de demain ! Ce ne sera pas tout de *comprendre* infiniment plus de choses, infiniment plus grandes, d'aimer beaucoup plus largement, de mettre en œuvre de plus redoutables puissances, d'affronter peut-être un monde forcené : il va falloir qu'en nous l'énergie spirituelle se libère, se discipline, devienne efficace.

fr. Pie-Raymonl Régamey, O. P.

Prière et action

« Sans vouloir en tirer argument de perfection, m'écrit un prêtre qui est en même temps professeur, je dois bien avouer que les exercices de prière ne m'effraient pas. J'appelle peut-être habitude de prière *ce qui n'est que routine, je confonds peut-être ferveur et sentimentalité. Mais enfin je crois passer en toute sérénité et piété les trois premières heures de ma journée. Mais les choses se gâtent quand il faut passer à l'action : j'ai des cours à préparer, des devoirs à corriger, des moments de détente à meubler, je dois aimer les garçons qui me sont confiés, c'est-à-dire utiliser des modes d'expression humains (services, sourires, intonations de voix, que sais-je). Bref, le moment est venu de faire entrer ma prière dans le réel. J'y vois une difficulté énorme. Pourquoi mes motifs de joie, le dévouement, tout en étant bons, ne tirent-ils pas leur origine de ma prière? Je n'ai nullement supprimé cette cassure en priant avec plus de ferveur ou en travaillant avec plus d'enthousiasme. Il doit y avoir une erreur de fond et du côté prière et du côté action. »*

— Ne craignez pas, cher Monsieur l'Abbé, que votre question « n'intéresse personne, sinon vous ». Je crois, au contraire, qu'elle est le signe d'une exigence fondamentale de cette génération. On se préoccupait peu naguère de mettre sa vie en harmonie avec sa prière. On donnait d'un côté tous ses soins aux « exercices de piété » et l'on pouvait... vivre très différemment de l'autre. Combien d'exemples, encore tout proches, même actuels, ne pourrait-on donner de cette désharmonie.

Mais plutôt que d'en montrer l'actualité, venons-en à la question elle-même. Comment, dites-vous, « faire entrer ma prière dans le réel? » Cette question vous intéresse comme elle m'intéresse, comme elle intéresse chaque chrétien et tout le temps. Gardons-nous de lui donner cette sorte de réponse apparemment claire et définitive mais en partie irréelle, et si « achevée » que la question en paraît supprimée. C'est ainsi que le chasseur achève aussi sa proie... Sans renoncer à être clairs, cherchons plutôt cette réponse qui fait sentir davantage encore la question tout en orientant l'esprit vers le terme, jamais atteint, de la solution. Réfléchissons donc à ce qu'est la prière, puis à ce qu'est l'action, enfin à la possibilité d'unir l'une et l'autre.

On peut définir la prière comme un effort pour se mettre en face de Dieu, pour le saisir en quelque sorte tout en étant d'abord saisis par lui. Non pas comme ces « spirituels qui se flattaient d'atteindre Dieu par une intuition directe[1] *» et contre lesquels saint Jean écrit : « Dieu, personne ne l'a jamais contemplé » (1 Jn, 4, 12), mais en contemplant son Fils, « le Sauveur du Monde que le Père a envoyé » (1 Jn, 4, 14) et, dans le Fils, l'amour du Père et son dessein de salut. Saint Jean nous révèle, en effet, que Dieu est Amour (1 Jn, 4, 8), que l'Amour est de Dieu, que quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu (1 Jn, 4, 7) et que de la manière dont Dieu nous a aimés « nous devrons nous aussi nous aimer les uns les autres » (1 Jn, 4, 11). L'amour est comme un immense fleuve dont Dieu est la source, qui se manifeste par l'envoi du Fils, qui est répandu dans le cœur des chrétiens par l'Esprit-Saint qui leur a été donné, et que ceux-ci doivent répandre sur le monde. Arrêter l'amour à soi, vouloir être aimé sans aimer les autres à son tour, c'est ne rien comprendre à l'amour, c'est ne rien vouloir connaître de Dieu car « celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu » (1 Jn, 4, 8) tandis que « celui qui aime est né de Dieu ». Se mettre en face de Dieu et de son dessein de salut, c'est donc entrer dans cette voie de l'amour, dans sa diffusion : « Seigneur vous m'avez aimé le premier. Jusqu'à livrer votre fils pour moi. Vous m'avez révélé votre amour dans votre Fils. Comment l'amour dont*

1. F.-M. Braun, *Les épîtres de saint Jean*, Paris, Éd. du Cerf, 1953, p. 227.

vous m'aimez va-t-il passer après votre Fils, et en lui, par moi? Comment vais-je aimer? Comment ma vie va-t-elle à son tour révéler votre amour? Comment vais-je servir votre dessein de salut, toute ma vie, et aujourd'hui même? Quel est votre plan sur moi, sur la communauté à laquelle j'appartiens? Quel est votre dessein aujourd'hui? C'est cela que je veux comprendre et réaliser en entrant à mon tour dans ce mouvement d'amour que vous avez inauguré avec l'Incarnation de votre Fils. »

Quant à l'action dont nous parlons, elle est, cela va sans dire, une action humaine. A ce titre, elle n'est pas mouvement vide, privé d'intelligence. Elle est animée par l'esprit. C'est lui qui inspire nos actes et qui les guide jusqu'à leur terme. C'est pourquoi la vertu, qui donne pouvoir de bien agir, est toujours qualité spirituelle. Et même, puisque l'amour donne vie à notre esprit et valeur à nos actes (Cf. 1 Cor., 13) et que sans lui rien ne sert de rien, la vraie vertu est celle qui est au service de l'amour. L'amour l'inspire, l'amour s'en sert, l'amour par elle cherche sa fin qui est d'aimer parfaitement. Agir en chrétien, ce n'est pas autre chose que de mettre sa foi, son intelligence, ses actes au service de son amour afin que Dieu soit connu et aimé par tous.

Ne sommes-nous pas sur la voie de l'harmonie cherchée? Prier c'est, d'un côté, connaître Dieu, se mettre en face de Lui; entrer dans son dessein de salut — son dessein sur le monde, sur moi, sur toute ma vie et aujourd'hui même. Et donc, d'un autre côté, prier en chrétien ce n'est pas ignorer ses frères, ce n'est pas s'évader de l'action d'aujourd'hui par laquelle chacun réalise le dessein de Dieu qui est de continuer à répandre et à communiquer son amour tel qu'Il l'a révélé en Jésus. Sans doute l'œuvre extérieure d'amour comporte-t-elle bien des détails « matériels », même peut-être « techniques » : « services, sourires, intonations de voix », et aussi bonne méthode pédagogique, connaissance exacte du métier ou de la profession, sans laquelle celle-ci n'est plus le vrai et aimable service qu'elle doit être dans la société et pour celle-ci. Mais l'invention de ces détails est, elle aussi, œuvre d'amour. L'amour, s'il veut être efficace, ne doit pas craindre de s'immiscer, devant Dieu, dans la recherche passionnée de ces meilleures conditions de sa réalisation. A con-

dition toutefois qu'il n'oublie pas que la considération de la fin est plus essentielle et plus nécessaire que celle des moyens.

Ainsi la prière, oraison au temps fort, est face à face avec Dieu, accueil de son dessein de salut sur le monde, et sur moi. Et l'action peut être considérée comme une oraison au temps faible. Il n'y a pas de « cassure » si l'esprit demeure attentif dans l'action elle-même à la fin qu'il poursuit, aux êtres qu'il atteint et auxquels il veut communiquer l'amour de Dieu, à l'adaptation à la fin des moyens qu'il utilise. « Montre-la moi, dit saint Jacques, ta foi sans les œuvres. Moi c'est par mes œuvres que je te montrerai ma foi » (2, 18). La foi que nous révèle l'Évangile est adhésion vivante et amoureuse à Dieu et à son dessein de salut; et elle « opère » selon saint Paul « par la dilection du prochain » (Gal., 5, 6).

L'harmonie entre « ma prière et le réel » (j'aurais préféré que vous disiez « la prière et l'action » car la prière est aussi « le réel ») doit être recherchée dans cette attention *incessante, bien que différemment dans le silence de la prière et dans le zèle de l'action, à Dieu, à son dessein de salut, à la réalisation effective, dans le Christ et l'Église, de ce dessein.*

Apostolus.

LE MIROIR DE LA PIÉTÉ DE L'ÉGLISE

Une personne me disait un jour qu'il avait une grande joie et confiance en sortant de confession. L'autre me disait qu'il restait en crainte. Je pensai, sur cela, que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre. Cela arrive de même souvent en d'autres choses.

PASCAL, *Pensées*, 530; éd. Brunschvicg).

L'AUTEUR des *Pensées* a vu juste dans la conscience de beaucoup de chrétiens. Et cela arrive souvent, pourrait-on dire, chez ceux qui font oraison. Les uns concentrent toute leur attention sur les *temps* d'oraison, pendant lesquels ils éprouvent une grande joie et s'ennuient le reste de la journée, n'attendant que ces moments de quiétude pour se recueillir; les autres, qui s'ennuient pendant la méditation et redoutent ces moments d'inaction, se sentent plus à leur aise dans la vie active pour entrer en conversation avec Dieu. Des deux on en pourrait faire un bon, dirait Pascal, si chacun voulait consentir à échanger ses défauts pour les qualités de l'autre.

La vie d'oraison.

De la plénitude du Christ, nous avons tous reçu... et la faveur de Dieu et la vérité (Jn, 1, 16-17). La grâce de la régénération baptismale nous a donné une nouvelle orientation. Dieu nous a gratifiés non pas seulement de moyens nouveaux pour nous unir à Lui, par l'intelligence et le cœur, mais il a changé vraiment l'intérieur de nos âmes par sa présence spirituelle en nous : *Nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure* (Jn, 14, 23).

L'idéal de perfection chrétienne est cette présence consciente de la Trinité à l'âme et la conversation que nous tenons avec notre Père. Cette conversation peut se faire à tous les instants de la journée ; plus nous y reviendrons, plus nous recevrons de la plénitude du Christ, et plus aussi l'Esprit alimentera nos colloques avec Dieu.

Les structures sociales et professionnelles à tous les niveaux peuvent donner divers types de perfection chrétienne, mais, en définitive, ces types sont tous plus ou moins parfaits selon la fidélité à l'Esprit. Une religieuse contemplative, en effet, ne reçoit pas la même orientation spirituelle qu'une religieuse active. Cependant, c'est toujours la fidélité aux impulsions de l'Esprit-Saint qui définit la sainteté. C'est dans sa vocation, par son ministère que la vie d'oraison s'épanouira selon l'Esprit. Et pour rendre cette vie d'oraison à sa plus haute perfection, il faut en arriver à l'identifier à la vocation ou profession qui, de par la volonté de Dieu, nous échoit, en sorte que l'Esprit qui dirige nos destinées spirituelles nourrisse en même temps notre âme.

L'éducation spirituelle.

L'éducation spirituelle de notre âme appartient en propre à l'Esprit-Saint que le Père envoie au nom du Fils : *Il vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit* (Jn, 14, 26). Il fut un temps, cependant, où ce rôle éducatif de l'Esprit-Saint s'est accompli dans des conditions privilégiées. Ce temps,

dont la limite supérieure tout au moins ne saurait être précisée, a coïncidé avec la formation du recueil de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est donc surtout dans l'Écriture que nous retrouverons encore aujourd'hui le mode d'éducation spirituelle de l'Esprit-Saint.

Certains semblent avoir du mal à imaginer qu'il puisse se glisser dans notre piété et surtout dans notre vie d'oraison des déviations qu'il conviendrait de laisser à l'Esprit-Saint le soin de corriger *suaviter*. Une attention trop grande aux activités apostoliques peut nuire à la vie d'oraison, dépourvue de temps forts ; les temps d'oraison, d'autre part, causeront plus de souci que de bien si on les passe à chercher une méthode appropriée à la spiritualité de sa profession ou de sa communauté. La tâche de l'Esprit-Saint sera, au contraire, facilitée, si par nature ou par grâce, on est docile à son influence.

Ainsi, on comprendra qu'il s'agit moins de trouver une méthode d'oraison disponible aux temps d'oraison, que de s'éduquer à la vie d'oraison ou à la conversation habituelle avec Dieu. La tension exercée entre la méditation et l'action diminuera à mesure que la fidélité à l'Esprit-Saint s'épanouira elle-même dans un contact de plus en plus fréquent avec Dieu : ce qui est, à proprement parler, la vie d'oraison. Le saint curé d'Ars ne s'est pas épuisé en vains efforts pour concilier deux extrêmes apparemment irréductibles, il s'est tout simplement laissé guider par l'Esprit. Au reste, l'éducation spirituelle n'est jamais terminée. C'est le travail de toute la vie.

La piété de l'Église.

La plus grande part de l'oraison de l'Église est tirée de la Sainte Écriture. Les textes de la messe et de l'Office du bréviaire sont puisés à la Source. Ce sont, en somme, les mots même de Dieu que nous utilisons pour louer, demander et rendre grâce. La piété de l'Église, c'est le reflet, dans toute son ampleur, de la fidélité à l'Esprit-Saint. Ceux qui cherchent une méthode d'oraison ne pourront jamais trouver plus heureuse éducation spirituelle que celle-là.

Là surtout où l'on peut s'éduquer à la piété, c'est dans les prières composées sous l'action de l'Esprit. Partout dans la Bible, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, on trouve de ces prières, dont le *Pater* est la plus parfaite.

Pour nous limiter, nous voudrions considérer ici les Psaumes comme le miroir de la piété chrétienne. Ils furent autrefois pour le peuple de Dieu non pas simplement un aliment spirituel, mais surtout une éducation de sa piété. Les psaumes ont gardé cette valeur d'éducation pour l'Église, qui a pu en accepter le recueil tout entier sans en changer ni les mots ni le sens fondamental.

Les psaumes.

Le recueil des prières utilisées dans la liturgie juive est ainsi passé dans la nôtre. Mais en recevant ce legs spirituel, l'Église lui a donné, ainsi qu'à tout l'Ancien Testament, son sens définitif dans le Christ. Les prières que Jésus a tant de fois redites avec ses disciples, elle a voulu les redire avec le même Esprit, et ainsi pourvoir à l'éducation spirituelle de ses enfants.

Aujourd'hui, cependant, il n'en reste pas moins que pour la plus grande partie des chrétiens, les psaumes sont difficiles d'accès. Leur genre littéraire est loin de nos habitudes d'expression et de nos modes de pensée. Mais il n'entre pas dans le cadre de notre propos de traiter de la structure des psaumes, de leur poésie et de leur qualités littéraires. Nous tâcherons seulement de montrer par quelques exemples comment ils peuvent aider à la formation de notre piété.

Prière du matin.

Les psaumes ont été composés pour des situations de fait. Ce sont des prières circonstantielles. A l'occasion d'une épreuve, d'un deuil, d'une victoire, d'une fête liturgique ou même du couronnement d'un roi, un psalmiste récitait, ou plus souvent chantait, un hymne pour exprimer les sentiments de tout le peuple. Quand la psalmodie se fut introduite dans les assemblées litur-

giques, c'est le peuple lui-même qui a chanté. Ainsi, peu à peu, s'est constitué tout un recueil de prières que nous a légué Israël.

Un lévite ou un prêtre, attaché au Temple par fonction, chantait, par exemple, en faisant son offrande, à l'aurore, devant l'autel :

> Yahvé, prête l'oreille à mes paroles,
> discerne ma plainte,
> sois attentif à la voix de mon cri,
> ô mon Roi et mon Dieu!
> Car c'est toi qu'au matin j'invoque,
> tu écoutes ma voix;
> au matin je te prépare mon offrande
> et c'est toi que je guette (Ps., 5)[1].

Dans cette invocation, ce qui frappe d'abord, c'est le ton respectueux avec lequel l'orant s'adresse à Yahvé, son Roi et son Dieu. A cet égard, il faut regretter que la conscience chrétienne se soit graduellement éloignée de ce respect avec lequel les anciens considéraient Yahvé comme Roi et Maître absolu de la création. Israël respectait jusqu'au nom de Dieu parce qu'il avait sans doute plus que nous le sens de la révérence et de la religion.

Le respect dû au Roi de l'univers, bien loin d'éloigner le serviteur, le rend plus confiant en la puissance infinie de Dieu. Il en appelle à la justice et à la miséricorde de Yahvé pour le défendre contre ses ennemis et le réconforter :

> Mais moi, par ton immense amour
> j'ai accès à ta demeure;
> je me prosterne vers ton palais sacré,
> pénétré de ta crainte.
>
> Yahvé, guide-moi selon ta justice
> à cause de ceux qui me guettent,
> aplanis devant moi ton chemin

1. Traduction de la *Bible de Jérusalem.*

. . . . . .

Tous ceux que tu abrites se réjouiront,
ils jubileront à jamais ;
tu les protèges, en toi ils exulteront,
les fervents de ton nom.

Car tu bénis le juste, Yahvé,
comme d'un bouclier tu l'entoures de faveur (Ps., 5).

C'est un langage imagé que celui des psaumes. Et pour en mieux saisir le sens, un minimum de culture biblique[2] est évidemment requis. L'éducation de notre piété se fera ainsi graduellement, au fur et à mesure que la prière biblique, de préférence dans un cadre liturgique, nous deviendra plus familière. Nous ne dirons peut-être pas les mêmes choses, dans notre oraison personnelle, mais il s'agit moins, en réalité, d'imiter le style des psaumes que d'en assimiler les sentiments et d'adopter la même attitude profondément religieuse.

La louange.

La prière en Israël était considérée avant tout comme une louange. Prier, psalmodier, chanter un cantique étaient synonymes de louer Dieu.

En fait, on pourrait dire que le recueil tout entier des psaumes est une louange à Dieu, car tous les psaumes, d'une manière ou de l'autre, célèbrent la grandeur, la majesté et l'infinie bonté de Yahvé.

Je t'exalterai, ô Roi mon Dieu,
je bénirai ton nom à jamais ;
je te bénirai chaque jour,
je louerai ton nom toujours et à jamais.
Grand est Yahvé, louable infiniment,
et sa grandeur est insondable.

2. Non pas nécessairement technique, car il existe d'excellentes introductions générales, des traductions françaises accompagnées de notes explicatives très accessibles au grand public, comme celle que nous citons, la *Bible de Jérusalem.*

Un âge à l'autre vantera tes œuvres,
publiera tes prouesses ;
qu'on dise l'éclat de ta splendeur,
tes prodiges, qu'on les médite!
Qu'on parle de tes exploits redoutables,
qu'on raconte ta grandeur ;
qu'on annonce et rappelle ta bonté,
qu'on acclame ta justice!
. . . . . .
Que ma bouche dise la louange de Yahvé,
que toute chair bénisse son saint nom,
toujours et à jamais (Ps., 145).

La conscience chrétienne, surtout individuelle, s'est peut-être concentrée trop exclusivement sur la prière de demande et n'a pas toujours laissé assez de place à la louange dans l'expression de sa piété. La messe elle-même, louange par excellence, n'a pas échappé à cette déviation. La liturgie, cependant, en reprenant vie au milieu du peuple, sans doute pourra redonner à la louange sa place de premier plan.

L'action de grâce.

Nous nous représentons très naturellement l'action de grâce en fonction de l'eucharistie, ce qui est juste. Mais elle doit s'étendre au delà. Car la considération des bienfaits de la création et de la providence de Dieu devrait spontanément faire naître dans l'âme des croyants des sentiments de reconnaissance. Les scribes inspirés n'ont pas manqué de chanter la bienveillance de Dieu et de l'en remercier par de nombreuses prières d'action de grâce. En dehors des psaumes d'action de grâce proprement dits, il s'en trouve d'autres où, après une supplique, un élan de confiance, surgit, en dernier lieu, une action de grâce anticipée.

Vers toi, Yahvé, je crie,
mon rocher, ne sois pas sourd,
ton silence me rendrait semblable
à qui descend à la fosse!

Écoute la voix de ma supplique
quand je crie vers toi,
quand j'élève les mains, Yahvé,
vers ton saint des saints!
. . . . . .
Béni Yahvé, car il a écouté
la voix de ma supplique!
Yahvé est ma force et mon bouclier,
mon cœur a foi en lui;
j'ai reçu aide et ma chair rajeunit,
de tout cœur je rendrai grâces (Ps., 28).

La prière dite dans ces dispositions représente l'attitude religieuse par excellence. Elle est tellement vraie et selon l'Esprit de Dieu que Jésus nous en a donné l'exemple et le parfait modèle. Avant le miracle de la résurrection de Lazare, Jésus pria en ces termes :

Père, je te rends grâces
de m'avoir exaucé.
Je sais bien que tu m'exauces toujours;
mais c'est pour tous ces hommes qui m'entourent
que je parle,
afin qu'ils croient que tu m'as envoyé (Jn, 11, 41-42).

Prière du soir.

Nous avons tenu à citer une prière du matin et une prière du soir parce qu'elles encadrent bien la journée. A l'Office du bréviaire, ce psaume 4e est l'un de ceux qu'on chante à Complies, les dimanches et jours de fête. Il est fait de confiance et de gratitude envers la Providence. Le vrai bonheur, un psalmiste le rappelle aux jouisseurs et aux impies, ne se trouve qu'en Dieu. C'est lui seul qui comble l'âme de paix et de joie (Ps. 4).

★

La vie d'oraison, dans les conditions concrètes de la vie apostolique, dépend donc de notre fidélité à l'Esprit-Saint. Les temps d'oraison aussi sont importants, et efficaces, pourvu qu'on n'en fasse pas de simples *exercices*, dont l'accomplissement constitue un *devoir*. Les temps d'oraison ne sont là que pour favoriser la vie d'oraison, ou la conversation la plus habituelle possible avec Dieu.

Ainsi, pour maintenir cette vie d'oraison, au milieu des travaux ou du ministère, il faut en arriver de plus en plus à laisser l'Esprit-Saint éduquer sa piété. Vouloir délaisser les temps d'oraison au détriment de la vie d'oraison serait aussi funeste que d'élever ceux-là au rang de fin alors qu'ils ne sont et ne seront toujours que des moyens.

Nôtre part, dans cette éducation personnelle, sera d'autant plus efficace que nous entrerons davantage dans les sentiments de ceux qui ont été autrefois sous l'influence de l'Esprit-Saint quand ils priaient et faisaient prier le peuple de Dieu. Le miroir de la piété du peuple de Dieu est devenu le miroir de la piété de l'Église. Les psaumes sont plus qu'un simple recueil de prières, c'est un livre sacré dont l'inspiration vient de Dieu et retourne à Lui. Celui qui accepte de s'insérer dans ce courant d'oraison est assuré d'avance de ne jamais perdre le vrai sens de la piété.

Dans la vie orante de l'Église, la liturgie est ce reflet de la piété antique. En nous remettant sous les yeux les expériences religieuses de nos pères dans la foi, enrichies de la révélation de l'évangile, les psaumes contribuent pour une large part à faire notre éducation spirituelle dans une fidélité de plus en plus profonde à l'Esprit-Saint.

Ottawa.

Fr. Bernard Desroches, O. P.

LES HUMBLES VOIES DE LA GRÂCE

Dieu est amour ; parce qu'il est amour, il veut nous donner part à sa vie, nous faire entrer dans le mystère de sa charité. Il cherche des âmes ouvertes à sa grâce, prêtes à accueillir ses dons. Il les cherche : « La grâce du Saint-Esprit, écrit l'auteur de l'*Imitation,* cherche les humbles de cœur », car c'est l'humilité qui prépare les voies de Dieu et lui permet d'accomplir librement ses desseins.

Ce n'est pas, en effet, en nous élevant jusqu'à lui que nous pourrons nous égaler au don qui nous est offert et en devenir vraiment dignes. La seule façon de l'accueillir, c'est de nous effacer devant lui, dans le sentiment de notre néant et de son entière gratuité.

A quelle perfection infiniment délicate doit tendre cet humble effacement de nous-même pour répondre à la grâce, Dieu seul peut nous le faire comprendre, en nous éclairant sur la sainteté de ce mystère qu'il veut accomplir en nous ; mais à cette lumière il faut s'ouvrir. C'est à quoi tend tout effort de renoncement et c'est ce qui permet de discerner ce qu'il doit être, et en quel esprit le réaliser.

Renoncement et humilité.

Il ne s'agit pas seulement d'acquérir une parfaite maîtrise de soi-même, condition du plein développement de la personnalité,

de l'épanouissement de ce qu'il y a de meilleur en nous. Cet idéal encore tout humain, les philosophes païens l'ont connu, mais il ne saurait suffire à un chrétien. Celui-ci doit, sans doute, travailler à mettre de l'ordre en lui-même, apprendre à dominer ses passions, mais il ne voit là qu'un moyen d'écarter les obstacles que rencontre en lui la grâce de Dieu. Et cela ne subordonne pas seulement son effort à une fin plus haute ; en lui donnant un but nouveau, cela le modifie entièrement : c'est un autre esprit qui l'anime et c'est à une transformation plus profonde de nous-même qu'il doit aboutir.

C'est à la divine charité qu'il s'agit de nous ouvrir, et elle ne peut s'épanouir que dans l'humilité. La charité est humble, car sa perfection n'est pas faite de l'ardeur du sentiment qu'elle inspire, mais de sa pureté : cette pureté de gratuité, de don de soi d'une âme dépouillée — et seule l'humilité la peut ainsi dépouiller — de toute appartenance à elle-même.

Si cela est vrai de tout amour, combien davantage en est-il ainsi lorsqu'il s'agit de l'amour auquel une créature se voit conviée par son Dieu. L'humilité chrétienne doit être d'autant plus profonde qu'elle est une réponse à l'absolue gratuité des dons que Dieu nous offre, car tout en nous vient de lui et n'appartient qu'à lui. Non seulement notre nature, qu'il a créée, mais à un titre bien plus profond encore, l'œuvre de son amour en notre âme est sienne : c'est un mystère divin, de divine gratuité, qui ne peut s'épanouir que dans la pureté, la toute délicate pureté d'un cœur vraiment humble.

★

Toute l'ascèse chrétienne a donc pour fondement l'humilité. C'est elle qui transforme peu à peu notre cœur, l'ouvrant de plus en plus à la réalité divine dont il doit vivre.

Aussi Dieu seul pouvait-il nous révéler le sens profond de cette vertu :

> (La simplicité) est purement chrétienne, dit saint François de Sales, car les païens, voire ceux qui ont fort bien parlé des autres vertus, n'en ont eu nulle connaissance, non plus que de l'humilité;

de la magnificence, de la libéralité, de la prudence, de la constance, ils en ont fort bien écrit, mais de la simplicité et de l'humilité, point. Notre-Seigneur lui-même est descendu du ciel pour en donner connaissance aux hommes, tant de l'une que de l'autre vertu, autrement ils eussent toujours ignoré cette doctrine si nécessaire (13e Entretien).

L'humilité, écrit saint Jean de la Croix, « a les effets de la charité » (*Montée,* 3, 9), ces effets de la charité, ou de la présence du Saint-Esprit, que nous décrit saint Paul :

La charité est patiente, elle est bonne, ... elle ne s'enfle point d'orgueil, ... elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne tient pas compte du mal, ... elle excuse tout, ... elle supporte tout (1 Cor., 13, 4 à 7).

Le fruit de l'Esprit-Saint, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance (Gal., 5, 22 et 23).

D'un mot, la paix, une paix faite de douceur, de patience, de renoncement, d'humilité.

★

Cette pureté du cœur, toute faite d'humilité, ne peut s'atteindre que par une lutte persévérante contre soi-même, contre l'orgueil, et cette volonté propre en laquelle il lui plaît tant de s'affirmer. Un tel combat ne saurait ressembler à celui d'un soldat triomphant sur un champ de bataille dans l'exaltation de sa force victorieuse. Le modèle auquel il doit se conformer est autre : c'est la victoire que le Christ remporte sur la Croix, sous des apparences de faiblesse et de défaite, par l'acceptation de la souffrance et de l'humiliation.

C'est en l'imitant que l'on peut vaincre en cette lutte contre soi-même, contre la nature « cupide, et qui reçoit plus volontiers qu'elle ne donne..., agissant toujours pour son intérêt et son avantage..., rapportant tout à elle..., désirant être connue et faire ce qui provoque l'admiration et les compliments ». Ainsi triomphera la grâce, qui « est simple et humble », qui « est généreuse et se donne à tous » (*Imitation,* 3, 54).

★

Cette victoire s'atteint, mieux que par des sacrifices héroïques, par une constante fidélité à des devoirs très humbles, cachés dans le silence de la vie quotidienne ; par l'acceptation des échecs, des épreuves que Dieu sèmera sur notre route ; enfin, et surtout, par la douceur, la patience, l'effacement de soi-même, dans les relations avec le prochain. C'est par là que s'acquiert le sens de l'oubli de soi, condition de l'amour, dont les exigences se révèlent jusqu'en leurs nuances les plus délicates. L'âme s'ouvre ainsi aux grâces les plus précieuses de la prière : car dans la prière, et là seulement, en présence de Dieu, se peut comprendre combien il importe de s'effacer devant lui, dans l'humilité, et combien douce est cette humilité de l'amour, de quelle paisible joie elle comble le cœur où elle habite.

★

L'humilité est source de joie parce qu'elle nous établit dans la vérité, dans cette unique vérité : Dieu est amour. Dieu est charité. Dieu est gratuité. Nous recevons tout de son infinie libéralité. Rien ne vient de nous. Rien ne peut être dit nôtre. Tout appartient à Dieu et doit lui être soumis, être laissé entre ses mains. C'est dans la lumière de cette vérité que l'humilité nous fait vivre : par elle nous demeurons à la place qui est la nôtre dans le mystère de la divine charité.

Sortir de l'humilité, de l'entière dépendance où elle nous maintient, c'est sortir de la charité, du mystère de la divine gratuité.

Simplicité.

Parce qu'elle est tout intérieure, la perfection est simple : l'amour de Dieu ne se mesure pas à la grandeur des œuvres qu'il inspire, mais à la pureté d'intention qui les anime. Et celle-ci n'est peut-être nulle part plus facile à atteindre que dans une

humble fidélité aux plus modestes exigences du devoir quotidien.

C'est là que se rencontrent les moyens les plus efficaces de travailler à la réforme de soi-même. Celle-ci ne se fera pas en un jour, car les obstacles qu'il s'agit de vaincre ne sont pas de ceux qui se renversent d'un coup. Seule une lutte persévérante peut en venir à bout. Il y faudra de la patience. On souffrira de se voir en butte à tant de sentiments contre lesquels on a peine à se défendre, si vite troublé et attristé pour si peu de chose : tel mouvement d'irritation, par exemple, pour un motif bien minime, et que pourtant l'on n'a pas réussi à maîtriser!

Mis ainsi en présence de soi-même, dans une lutte qui rend plus attentif à tous les signes révélant la vitalité d'un égoïsme encore mal mortifié, on y trouvera peu de sujets de complaisance.

★

Sans doute, cette lutte ne comporte pas que des défaites, ou des combats incertains; elle connaît aussi de vraies victoires, et il n'est pas de joie meilleure. La volonté, alors, se voit libérée de l'un des obstacles qui l'empêchaient d'aller à Dieu : on était embarrassé dans les liens de choses auxquelles on ne savait pas renoncer; on ne se sentait pas libre à leur égard, on n'aurait pu accepter sans trouble d'en être privé. Et voici qu'une de ces chaînes est tombée; on s'est retrouvé devant l'une de ces difficultés coutumières, et elle s'est laissé vaincre comme sans effort. L'obstacle a cédé et l'on croit voir toute grande ouverte devant soi la route qui mène à Dieu. Tout paraît désormais plus simple et plus facile.

Mais en quelles conditions cette victoire a-t-elle été remportée? Ne semble-t-elle pas, souvent, la conclusion inattendue d'une longue suite de défaites? Ce n'est pas un acte généreux qui, d'un seul coup, a emporté la décision, tant s'en faut! Bien au contraire, quelle longue suite de pauvres efforts, accomplis dans le sentiment de sa faiblesse, en souffrant de se sentir incapable encore de se défendre contre des sentiments trop humains, qui ne permettent pas de s'élever jusqu'à un don de soi tout simple et spontané! Mais Dieu a accueilli cet humble témoignage de bonne volonté. Sa grâce a agi silencieusement, et la victoire

d'aujourd'hui, la paix qui remplit le cœur et chasse bien loin les troubles et les inquiétudes passées apparaît trop clairement comme son œuvre pour inspirer autre chose que le sentiment d'une humble et joyeuse reconnaissance.

★

C'est d'autant plus vrai que ce long cheminement de la grâce s'est réalisé par des moyens bien humbles et bien modestes ; les sacrifices qui en ont été l'occasion paraîtront peu de chose, si l'on sait se défendre de cette tentation de l'amour-propre, de l'attachement à soi-même, qui fait accorder tant d'importance aux moindres épreuves. Tentation dont il importe, d'ailleurs, de se méfier, car si l'on y cède on sort de la vérité, et dès lors tout se trouve en porte-à-faux. On ne sait plus comment faire. La première condition pour bien accueillir un sacrifice, c'est de le réduire d'abord à ses justes proportions et alors d'accomplir simplement, joyeusement, l'effort qu'il demande, un effort auquel la grâce est attachée, parce qu'il est dans la vérité.

Ce n'est d'ailleurs pas si facile d'avoir ainsi raison des complications de l'amour-propre, qui empêchent de regarder toutes choses d'un œil simple, et Dieu, peut-être, y reconnaîtra la preuve d'un grand amour. Mais cet amour, nous saurons, nous, que nous ne l'avons témoigné qu'en de bien modestes circonstances.

★

N'est-ce pas, d'ailleurs, la preuve la plus sûre que nous en puissions donner ? Il arrive qu'en une occasion exceptionnelle on se dévoue pour un étranger, exposant au besoin sa propre vie pour sauver la sienne. Mais l'humble dévouement de tous les jours ne va qu'à un être très cher : pour lui seul nous nous plierons à la suite monotone des devoirs quotidiens, sans jamais nous en lasser, ni croire que nous faisons trop en dépensant pour lui chacun de nos instants ; pour lui seul nous prendrons cette peine de chercher à deviner, à tout moment, ce qui peut lui plaire, afin de prévenir le moindre de ses désirs. Une telle fidélité est la marque la plus assurée d'un profond amour, et là où il ne

serait pas, elle ne se prolongerait guère, à moins qu'elle-même ne le fasse naître.

Il en est ainsi de la divine charité : sans doute les épreuves plus lourdes, ou plus sensibles, ont leur place dans le plan de Dieu sur une âme. Elles peuvent être — elles sont même assez normalement — le moyen qu'il utilise pour l'engager sur la voie d'une générosité plus grande et lui faire entrevoir la joie du don total. Mais, à l'instant où il les faut subir, la grâce nous soutient et il n'est pas rare qu'en de tels moments on s'élève, porté par elle, au-dessus de soi-même. C'est ensuite que viendra la tentation de se reprendre, de s'attacher à nouveau à tant de petites satisfactions humaines, aux mille riens de la vie qui, à l'heure des grandes épreuves, semblaient n'avoir plus aucun sens et auxquels on se croyait devenu pour toujours étranger. C'est à la façon de se comporter en face de cette tentation que se reconnaîtront ceux pour qui le grand sacrifice n'a été qu'un épisode et ceux qu'il a vraiment séparés de tout pour les donner à Dieu. Ceux qui sauront persévérer, parmi les simples devoirs quotidiens, dans la même générosité à laquelle la grâce les a élevés aux heures plus difficiles, ce sont eux que Dieu reconnaîtra pour les siens, et qui seront entrés vraiment dans le mystère de sa charité.

★

C'est la fidélité dans les petites choses qui est la marque la plus authentique de l'amour, comme elle est le moyen le plus efficace de le rendre plus profond et plus pur, dans une plus grande délicatesse d'oubli de soi et d'humilité.

C'est pourquoi elle n'est pas chose si facile : elle demande une grande générosité, dont la source est dans un fervent désir, et celui-ci est un don de la grâce, que Dieu accorde à une âme lorsqu'il la veut toute à lui. Il lui inspire ce désir ardent, persévérant, qui sera sa force, son point d'appui le plus sûr, son plus ferme soutien dans la lutte qu'elle doit mener. Quels que soient les obstacles, les difficultés qu'elle ait à surmonter, elle ne peut plus se décourager, renoncer à l'œuvre entreprise. Le bien qu'elle a entrevu est trop grand pour qu'elle puisse l'oublier ; en dehors

de lui, il n'y a plus rien pour elle, ni repos, ni paix, ni bonheur. Un tel désir est la plus grande des grâces, c'est la meilleure garantie contre le découragement, le plus sûr gage de persévérance.

Les âmes qui réalisent quelque chose sont celles qui, au milieu des difficultés qu'elles rencontrent, des faiblesses dont elles ont conscience et dont elles souffrent de ne pouvoir venir à bout, sont animées d'un grand désir qui leur fait sans cesse reprendre leur effort et ne leur permet pas de l'abandonner.

Prière confiante.

Ce désir est un don de la grâce, aussi importe-t-il d'abord de s'animer d'une grande foi en cette grâce qui soutient chacun de nos pas et qui, elle du moins, ne se lassera pas, car elle est toute miséricorde.

Cette foi n'est pas toujours aisée, car, au milieu des sentiments si pauvrement humains qui s'agitent en nous, il serait parfois trop facile de douter de la réalité de cette force encore bien cachée au fond de nous-même. Il ne faudrait pas, pourtant, que des flammes trop ardentes nous cachent la petite veilleuse dont la lumière pourra seule, un jour, dominer et effacer la leur. C'est vers elle que doivent se tourner dès maintenant nos regards, quand bien même sa timide clarté serait encore à peine perceptible.

★

Ainsi, par exemple, une inquiétude nous préoccupe exagérément ; l'apaiser apparaît impossible : il y faudrait plus de détachement et d'abandon. Mais, au milieu de cette agitation, l'esprit n'est plus libre ; le devoir d'état en souffre, la prière devient difficile, Dieu semble se faire plus lointain. Faut-il donc penser qu'il n'est plus de désir sincère de tendre vers lui seul tant que l'on ressent si vivement des soucis qui lui sont étrangers, et qu'il importe de les dominer avant d'oser à nouveau élever vers lui notre regard ? Ce serait s'épuiser en vain dans

une entreprise vouée d'avance à l'échec. Si faible que paraisse la lueur de bon désir qui vacille encore, et semble peut-être bien près d'être étouffée par ces agitations, c'est vers elle qu'il se faut tourner. Ce n'est qu'une humble velléité, bien timide, et dont on ne voit pas comment elle arrivera jamais à prendre le dessus sur des sentiments si pleins d'ardente vitalité. Cela suffit, pourtant, à donner prise à l'action de la grâce ; c'est quelque chose à quoi elle peut s'accrocher, qu'elle peut vivifier. Faire ainsi simplement un acte de bon désir — sans attendre pour le croire sincère de le sentir plus fort que tout ce à quoi il s'oppose —, c'est s'ouvrir à cette divine influence, qui répondra à cet appel, nous inspirera, peut-être, tel humble acte de renoncement par où s'exprimera notre bon vouloir, et qui suffira à nous apporter un peu de paix et de réconfort : nous verrons, déjà, plus clair en nous-même.

Il ne faut donc pas craindre, lorsqu'on ne parvient pas à mieux faire, d'exprimer tant bien que mal dans la prière des sentiments que l'on n'ose croire sincères, tant on a de peine à les traduire dans ses actes. C'est une porte d'entrée pour la grâce, étroite peut-être, mais c'en est une : Dieu ne néglige pas un témoignage de bonne volonté, si fragile qu'il soit ; il semble même que dès qu'il l'aperçoit il ne voit plus que cela, il s'en saisit comme d'un moyen de pénétrer dans cette âme, de venir à son aide, et, ainsi soutenue, finalement, peut-être, l'obstacle qui lui semblait d'abord insurmontable paraîtra avoir été bien peu de chose : elle s'étonnera qu'il ait été si simple d'en venir à bout.

★

Souvent, d'ailleurs, il y a pour une bonne part quelque chose d'artificiel dans ces attaches si vives et qui paraissent si difficiles à briser. Cela ne se voit-il pas au moment où l'une d'elles vient à perdre de sa force ? On s'étonne alors d'avoir pu accorder tant d'importance à ce qui paraît désormais dépourvu de tout intérêt... ou encore, quels sourires, parfois, devant le tourment que d'autres éprouvent au sujet de choses qui leur tiennent fortement à cœur et nous laissent nous-même entièrement indifférents ! Combien cet attachement semble factice ! N'en est-il pas de même de ceux qui, parfois, nous sont l'occasion d'une lutte si ardue ?

N'arrive-t-il pas, par exemple, qu'on soit vivement ému par un mouvement d'impatience, et qu'on l'oublie tout à fait, si quelque chose vient en distraire?... Et l'on est libre, ensuite, de ne pas ramener son esprit vers cet objet d'irritation, de ne pas se laisser reprendre à cette fièvre à laquelle, de nouveau, on ne pourrait plus échapper dès qu'on recommencerait à considérer toutes choses à travers les sentiments qu'elle inspire.

★

Le meilleur moyen de vaincre les révoltes de la sensibilité, c'est donc d'en détourner son regard et de le reporter doucement vers Dieu. Cela, au moins, est toujours en notre pouvoir : prier, exprimer à Dieu notre désir de mieux faire, et le lui confier. Mais si cette prière ne s'accompagne pas d'un effort généreux, si elle s'élève au milieu de mille défaillances, de mille preuves de notre fragilité qui tendent à ne faire voir en nos bons vouloirs que de timides velléités? Ce n'est pas une raison pour l'abandonner : si elle est tout ce que nous avons le courage d'offrir à Dieu, offrons-lui au moins cela. C'est un effort pour demeurer près de lui, qui est la source de toute sainteté et de toute force, et un moyen d'entretenir de bons désirs qui, peu à peu, prendront quelque vigueur; un moyen, aussi, de nous placer dans une perspective plus vraie dans laquelle, à l'abri des fièvres de l'amour-propre, les choses paraîtront simplement ce qu'elles sont.

Il nous plaît de recourir ici à l'autorité de sainte Thérèse d'Avila : nous pouvons la croire, elle, la sainte ardente, aux grands élans et à la ferveur généreuse, lorsqu'elle nous dit le prix de cette humble fidélité à la prière :

> Si je me suis tant appesantie sur ces détails... c'est pour faire comprendre l'immense faveur que Dieu accorde à une âme quand il l'incline à s'adonner généreusement à l'oraison, bien qu'elle n'y apporte pas toutes les dispositions nécessaires. C'est en outre pour montrer que si elle persévère, malgré les fautes, les tentations et les chutes de toute sorte où le démon voudrait la faire tomber, le Seigneur, j'en ai l'assurance, la conduira enfin au port du salut... Je puis dire ce que l'expérience m'a appris : malgré les fautes où tombe celui qui débute dans les voies de l'oraison, il ne doit jamais

l'abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus difficile (*Vie par elle-même,* ch. VIII).

Et sainte Thérèse revient avec insistance sur cette pensée :

Je voudrais à l'heure présente jouir d'une très grande autorité, écrit-elle ailleurs, pour qu'on ajoutât foi à mes paroles. Je supplie sa majesté de m'accorder cette grâce. Je le répète donc, que nul de ceux qui ont commencé à faire oraison ne se décourage jamais en disant : si je commets encore des fautes, il est pire pour moi de continuer cet exercice de l'oraison. Et moi je pense que le pire c'est d'abandonner l'oraison et de ne point se corriger. Mais si on ne l'abandonne pas, on peut m'en croire, elle nous conduira au port de la lumière... Bien qu'on marche à petits pas, tombant, se relevant, quand on ne cesse pas de marcher et d'avancer, on arrive, quoique tard, au but. A mon avis, perdre la route, ce n'est pas autre chose que laisser l'oraison (*Vie par elle-même,* ch. XIX).

★

C'EST d'ailleurs en soutenant ainsi un constant effort vers Dieu que la prière elle-même progresse et devient une attitude habituelle inspirant tous nos actes : si elle ne se retrempait dans le contact avec le sacrifice, elle s'étiolerait peu à peu. Elle ne saurait être une vie, se transformer sans cesse, que par les actes de renoncement qu'elle anime, ceux-ci devenant l'occasion de grâces de lumière qui lui ouvrent des perspectives nouvelles.

C'est en présence de ces actes que l'âme prend mieux conscience de l'attitude où elle se tient habituellement devant son Dieu d'une façon plus générale et plus confuse, mais où elle a besoin de prendre appui devant une difficulté plus précise qu'il lui faut vaincre.

Et ce sera le signe auquel on pourra reconnaître si la prière est pour nous une réalité vivante. L'heure de l'oraison est parfois celle où les pensées étrangères se font le plus envahissantes, et comment savoir dans quelle mesure elles nous ont réellement distrait d'une présence de Dieu souvent bien secrète et difficile à discerner ? Ce n'est pas au moment même de la prière qu'on peut

vraiment juger ce qu'elle apporte; on le verra plutôt par son influence sur la vie entière. Celle-ci est-elle habituellement placée dans une atmosphère différente de celle où l'on se trouverait si l'on négligeait l'oraison, le souci de répondre à la volonté de Dieu s'y manifeste-t-il en toute circonstance, c'est que la prière qui l'anime est vraie. Mais, au contraire, a-t-on l'impression d'avoir quelque peu perdu contact avec les réalités surnaturelles, de n'avoir plus la même fidélité au devoir quotidien; se sent-on plus préoccupé de soucis étrangers, vivant davantage en dehors de soi-même, c'est alors que — si ferventes que puissent paraître les heures consacrées à la prière — il serait prudent de s'assurer du chemin où l'on est engagé.

Prière et renoncement ne sauraient donc être séparés. Ils croissent ensemble en se soutenant l'un l'autre, en un patient effort qui ne saurait persévérer s'il n'était réconforté par le contact de la grâce de Dieu, mais qui se réalise concrètement par la fidélité au devoir quotidien.

Sincérité

L'un des aspects les plus profonds de la pureté d'intention, c'est la sincérité envers soi-même. Elle consiste d'abord à se voir tel que l'on est, avec simplicité et droiture, attitude de loyauté qu'il n'est peut-être possible de décrire qu'en se plaçant dans la perspective de la charité envers le prochain, en montrant combien elle est une condition primordiale de la pratique généreuse de cette vertu qui, d'ailleurs, fournit les meilleures occasions de s'y exercer.

Mais la sincérité consiste encore à savoir reconnaître les exigences de la grâce, les discerner d'un regard simple et pur, que ne trouble aucun retour d'égoïsme. Combien il importe d'avoir cette promptitude à entendre la voix de Dieu, à comprendre ce qu'elle veut dire, quand elle parle pour demander quelque chose! Car ces exigences de Dieu sont la condition en dehors de laquelle ne peuvent s'accomplir les desseins de sa miséricorde. Elles sont d'autant plus grandes qu'il réserve un don plus précieux, et passer à côté de ces vouloirs divins en fermant plus ou moins

volontairement les yeux pour ne pas les voir, parce qu'on a peur de devoir y répondre, ce serait passer à côté des grâces que Dieu nous destine.

★

Aller à Dieu librement et sans entraves!... N'est-ce pas la plus grande souffrance de la vie intérieure de se sentir prisonnier de tant de choses auxquelles on reste attaché, au point de se demander comment l'on supporterait de vivre sans elles? Y renoncer, peut-être n'est-ce pas impossible, avec la grâce de Dieu, et un bien grand effort. Mais pourrait-on poursuivre cet effort? Ne semble-t-il pas que ces attraits si vifs, si puissants, seront toujours là, bien vivants... et s'il ne s'agissait que de lutter de front contre eux! Mais la nature a tant de ressources, et des ruses si subtiles; quelles excellentes raisons elle suggère de lui accorder au moins un peu de ce qu'elle désire, de ne pas consentir tel ou tel sacrifice qui est, peut-être, la condition d'un progrès nécessaire.

Quand un renoncement nous coûte trop, n'est-ce pas le plus difficile de reconnaître loyalement qu'il nous est demandé? Et lorsque la grâce, travaillant à nous détacher de nous-même, est arrivée à nous ouvrir les yeux : à nous faire discerner tel défaut, tel point sur lequel il y a quelque chose à redresser en nous, n'est-ce pas le signe qu'elle est pratiquement parvenue à ses fins, déjà, que la résistance à laquelle elle s'attaquait a cédé et qu'il ne reste plus guère qu'à débarrasser le terrain des débris de l'obstacle écroulé?

★

Progresser ainsi dans la sincérité envers soi-même, c'est approcher de la parfaite liberté intérieure dont elle est la condition première. Cette liberté ne suppose pas seulement une ferme résolution de lutter contre les attraits divers qui essaient d'entraîner la volonté : elle n'est possible que dans la mesure où ces attraits eux-mêmes sont assez mortifiés, ont suffisamment perdu de leur

force pour ne plus troubler le jugement. C'est pourquoi tout manque de clairvoyance n'est pas nécessairement coupable : il peut venir d'une attache contre laquelle la volonté lutte réellement, de son mieux, mais qui reste encore assez forte pour troubler la limpidité du regard. Saint Jean de la Croix l'affirme :

> Encore qu'il n'y ait aucune malice conçue en l'entendement de l'âme, la seule concupiscence et joie des choses créées suffit pour causer en elle ce premier degré de dommage qui est l'obtusion d'esprit et obscurité de jugement pour connaître la vérité et juger bien de chaque chose comme elle est (*Montée du Carmel,* 3, 9) [1].

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ces obscurités, de ces manques de parfaite netteté intérieure. Il faut, certes, essayer de s'en dégager pour parvenir enfin à une vraie sincérité envers soi-même, mais celle-ci, comme la liberté dont elle est la condition, ne peut être que le résultat d'une conquête. N'est-ce pas, d'ailleurs, un aspect de cette sincérité d'accepter, telles qu'elles sont, les conditions où Dieu nous a mis et dans lesquelles il veut que s'effectue notre progrès vers lui?

★

Avouons donc loyalement que des sentiments très humains demeurent bien vivants en nous et que tout n'est pas entièrement dominé par l'amour de Dieu. Sans doute, il faut être encore imparfait pour rester sensible à telle peine, pour tant souffrir de telle déconvenue, mais nous en sommes là. Vouloir nous forcer à une attitude impassible serait artificiel et faux. Bien plus simplement, reconnaissons que nous ne pouvons nous défendre contre une impression de tristesse, mais ne cherchons pas à nous y soustraire, soumettons-nous avec docilité et patience, laissons agir ce feu dont nous éprouvons vivement la brûlure, mais dont nous savons qu'il consume peu à peu les obstacles que la grâce rencontre en nous, ces attaches à nous-même qui ne peuvent s'atténuer qu'ainsi.

1. Traduction du R. P. Cyprien de la Nativité, revue par le R. P. Lucien-Marie de Saint-Joseph.

Certes, une attitude plus parfaite serait, de soi, possible : il serait mieux de ne pas ressentir si vivement cette humiliation, de réprimer plus vite ce sentiment d'impatience et d'offrir un visage plus souriant à celui contre qui on se sent intérieurement irrité, de ne pas être troublé à ce point par une peine si légère..., mais cela n'est pas encore à notre portée. Il y faut tendre, il ne faut pas se troubler de n'y être pas encore parvenu, ou croire que Dieu en fait reproche. Sinon, pourrait-on jamais le voir autrement qu'avec un visage irrité ? Et comment, dès lors, s'épanouir dans son amour ?

★

Ce n'est pas ainsi que Dieu nous juge : ce qui arrête son regard, c'est ce qu'il trouve d'effort positif pour progresser vers lui. Les fautes de faiblesse ou de surprise, les sentiments encore imparfaits, les déficiences sont à ses yeux comme les copeaux que le menuisier laisse tomber sans y prêter attention, tout occupé qu'il est du bois qu'il travaille.

Ces défauts encore mal mortifiés sont l'occasion d'un combat où se manifeste l'ardeur de notre amour, et cela seul compte à ses yeux.

Ce combat ne commencerait-il donc à être méritoire qu'au moment où il n'y a plus à lutter, ou ne serait-il tenu compte d'un sacrifice qu'à celui qui est enfin assez détaché pour ne plus en sentir le poids ?

★

D'ailleurs, ces difficultés, ces obstacles que l'on n'a pas encore réussi à surmonter ne sont pas nécessairement le signe d'un amour moins fervent. Sans doute, celui-ci ne peut croître sans enlever de leur vigueur à ces forces qui s'opposent à lui. Néanmoins, il arrivera que telle âme, pourtant plus généreuse, tombera plus souvent qu'une autre. Elle fait davantage d'efforts — et c'est ce que Dieu voit —, mais elle rencontre plus d'écueils : du fait de son tempérament, des circonstances où elle se trouve, elle a un problème plus difficile à résoudre. Nous n'avons pas

tous la même tâche à accomplir. L'important est d'être fidèle à celle qui nous est confiée : quelles que soient les conditions au milieu desquelles nous vivons, les obstacles que nous rencontrons en nous ou au dehors, qu'à travers tout cela, en nous servant de tout cela, et des occasions de lutte que nous y trouvons, nous fassions de notre vie une recherche sincère de Dieu dans laquelle s'exprime notre amour pour lui.

Patience.

La réforme de nous-même est donc une œuvre de patience. Vouloir la réaliser d'un seul coup serait aller au devant du découragement en entreprenant une tâche qui ne tarderait pas à apparaître au-dessus de nos forces. On peut en croire le témoignage d'une sainte qui ne manquait pas d'ardeur et ne se laissait pas arrêter à la première difficulté :

> Il voulut me faire éviter toute offense envers Dieu, écrit sainte Thérèse de l'un de ses guides spirituels, ... je vis qu'il considérait les affaires de mon âme comme une œuvre qui devait se régler d'un seul coup. Mais à mon avis il fallait la conduire avec beaucoup plus de prudence. J'étais, il est vrai, très avancée dans les faveurs divines, mais j'étais tout à fait au début dans les vertus et la mortification. A coup sûr, si je n'avais pas eu d'autre guide, je crois que mon âme n'aurait jamais réalisé le moindre progrès. Aussi l'affliction qui s'empara de moi en voyant que je n'accomplissais pas, et ne croyais même pas pouvoir accomplir ce qu'il me prescrivait, était capable de me décourager et de me faire tout abandonner... Je déclare ici que toute l'œuvre de mon salut vient de ce que l'on a su me guérir; on a eu assez d'humilité et de charité pour traiter avec moi, et assez de patience pour me supporter quand on voyait que je ne me corrigeais pas de tous mes défauts (*Vie par elle-même,* ch. XXIII).

★

Sans doute, il est dans la vie spirituelle des moments qui marquent plus particulièrement une étape : Dieu nous adresse alors un appel plus précis, plus insistant, qui oriente notre effort

et lui imprime un élan nouveau. Chacune de ces grâces élargit notre horizon, découvre devant nous des perspectives plus vastes et donne force et soutien pour suivre la route qui s'ouvre ainsi devant nous.

Ce sont comme des phares disposés de loin en loin pour éclairer notre marche.

Mais ces moments privilégiés ne prennent leur sens qu'une fois replacés dans l'ensemble de l'œuvre de Dieu en notre âme. A eux seuls, ils resteraient quelque chose d'inachevé ; le don qu'ils apportent est un germe dont les virtualités ne pourront s'épanouir que par le patient labeur de chaque jour. Ils sont donc un point de départ, en même temps d'ailleurs qu'un aboutissement. C'est à ce double titre qu'ils marquent les étapes de la vie spirituelle. Ils sont le terme d'un lent travail qui les a précédés et préparés et accusent un premier résultat acquis : une fois franchi le chemin qu'une première grâce avait fait entrevoir, un nouvel appel vient dévoiler, au delà du résultat ainsi obtenu, d'autres buts plus élevés et non encore soupçonnés vers lesquels il faut tendre.

★

Ainsi, par exemple, un moment de contact plus intime avec Dieu dans la prière n'apporte pas seulement un surcroît de courage, mais ouvre des perspectives nouvelles dans lesquelles tout apparaît plus simple, plus clair, plus facile. Ce sera un sentiment plus vif de la bonté de Dieu, de son infinie miséricorde à notre égard, qui fera naître le désir de témoigner au prochain la même indulgente bienveillance, désir peut-être assez ardent pour qu'on se trouve, au moins pendant quelque temps, comme hors d'atteinte de toute tentation d'impatience. Les relations avec autrui prennent un autre sens et l'exercice de la charité semble devenir comme naturel.

Cet appel de la grâce se fera entendre encore à l'occasion d'un sacrifice particulièrement sensible, en présence duquel se manifestent d'une façon plus précise les exigences du renoncement, car il apparaît clairement que le courage d'y consentir ne se pourra trouver que dans le réconfort et la joie d'un don total et

sans réserve : il faut que tout soit bien net, que l'on se décide enfin à briser telle ou telle attache que l'on gardait encore et, pour y parvenir, on trouve un appui dans la nécessité même qui y contraint, en quelque sorte.

En ces heures où, d'une manière ou d'une autre, le soutien de la grâce est plus présent, tout devient facile, ou du moins il semble qu'une nouvelle force nous anime. Mais ces dispositions ne correspondent pas à l'état réel où l'on se trouve ; elles lui sont bien supérieures. La preuve en est qu'une fois ce temps de ferveur passé, les difficultés habituelles se représentent. Ce n'en est pas moins un encouragement, un moyen de mieux comprendre à quelle perfection il faut tendre et combien elle est loin encore.

★

C'est un appel à un effort plus généreux qui, d'ailleurs, pourra se faire entendre sous une forme plus austère ou plus modeste : une chute plus humiliante, ou un bon exemple feront mieux sentir combien l'on est loin de la vertu que l'on voit dans les autres, plus en retard, peut-être, qu'on ne le croyait. De cela aussi Dieu se sert pour inspirer un désir renouvelé de tendre vers lui, une résolution plus ferme de vaincre les obstacles dont on a pris une plus claire conscience.

★

Mais, parfois, nous ne saurons trop comment nous avons répondu à ces invitations de la grâce, car, lorsque Dieu demande un sacrifice, il ne donne pas toujours de la même manière son secours pour aider à le porter. Il arrive que, laissé davantage à soi-même, on ait l'impression d'avoir bien mal accepté cette épreuve ; on aura peut-être surtout conscience de la violence avec laquelle on a senti le choc, de la vitalité du point d'attachement à soi-même qui s'est ainsi manifesté. Peut-être cela vient-il simplement de ce qu'il s'agit d'un point sur lequel ne se sont pas encore présentées de vraies occasions de renoncement et où la divine charité rencontre un obstacle tout neuf qui ne peut s'é-

crouler d'un seul coup. Mais Dieu n'en demande pas tant : tout n'est pas fini, sans doute, mais ce sacrifice tant bien que mal accepté a tout de même commencé à ébranler l'obstacle qu'il n'a pu renverser encore ; il a été l'instrument du progrès pour lequel il était mis sur notre route, celui qui était actuellement possible.

★

Quelle que soit la façon dont se présentent ces appels de la grâce, ils ne font donc qu'ouvrir une voie plus large devant nous, et il reste à réaliser, dans une humble fidélité au devoir quotidien, ce qu'ils ont permis d'entrevoir.

L'important est de marcher avec persévérance sur le chemin uni de tous les jours, sans s'attrister de ne pas trop voir dans quelle mesure on y progresse vraiment, sans s'étonner de se retrouver en présence des mêmes difficultés, ni céder à la lassitude devant cet effort qu'il faut reprendre sans cesse et qui semble vain. L'important est de ne pas renoncer à la lutte et tout abandonner parce qu'il semble qu'on ne parviendra jamais à briser ces attaches qui semblent trop fortes, à apaiser ces tempêtes toujours renaissantes. A la longue, cette obstination portera ses fruits. Que de fois, après une période où, accablés sous le poids de nos déficiences, nous avons eu l'impression de ne rien faire de bien, il est apparu pourtant que, loin d'avoir reculé, nous avions accompli certains progrès! Le travail de la grâce a continué dans le secret de notre cœur, d'autant mieux, peut-être, qu'était plus profond le sentiment de notre impuissance. Car bien des choses nous échappent dans cette action de Dieu ; c'est une influence cachée qui agit sur notre âme et la transforme peu à peu.

C'est pourquoi nos efforts, cependant si maladroits, aboutissent parfois à des résultats qui nous étonnent. Il est trop évident que ce n'est pas à eux seuls qu'ils nous ont conduit jusque-là. Ils ont été simplement l'occasion d'une action de la grâce, mais ce que celle-ci a réalisé de cette manière, patiemment, humblement, silencieusement, est un résultat ferme et durable et qui demeure acquis : c'est un état de détachement plus parfait auquel l'âme est élevée.

★

Il faut aimer cette grâce simple et cachée, la laisser accomplir son œuvre dans le secret de notre cœur ; lui être docile et attentif à écarter les obstacles qu'elle rencontre en nous.

Comment avoir vraiment conscience que c'est elle qui agit et s'étonner encore de voir ce qu'elle réalise miséricordieusement parmi nos faiblesses et nos défaillances ; comment ne pas supporter celles-ci avec patience, cette patience envers soi-même qui est la condition de la patience envers autrui parce qu'elle est, comme elle, une attitude d'humilité ?

Comment comprendre que cette voie d'humilité est celle de la grâce et ne point l'aimer ? C'est une voie modeste, sans doute, mais parfaite aussi, encore que sa perfection ne soit pas à la mesure de nos vues tout humaines. Car il n'est pas de meilleure preuve d'amour — d'un amour constant et fidèle — que cet effort persévérant, obscur, que rien ne lasse ni ne décourage. Il n'est pas non plus de moyen plus efficace pour rendre cet amour plus vrai, en le conduisant à des profondeurs où l'humilité seule peut atteindre, l'humilité qui fait les cœurs pauvres et vraiment dépouillés, qui pénètre, pour les faire mourir, jusqu'aux racines les plus intimes de l'attachement à soi-même.

Cette offrande de notre pauvreté n'est pas une moins belle offrande, car il n'en est point où le don essentiel : le don de nous-même, soit plus véritablement un don total.

Dom Georges Lefebvre, O. S. B.

LA SPIRITUALITÉ MARIALE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE BOURGEOYS

Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal *

Le 12 novembre 1950, Marguerite Bourgeoys était solennellement élevée au rang des Bienheureux. Ses enseignements spirituels recevaient de ce fait une sorte de consécration.

L'objet de cet article n'est pas l'histoire de la Bienheureuse, mais, pour comprendre sa doctrine et son œuvre, il est indispensable d'en fixer dans l'histoire le lumineux point de départ.

Marguerite est née à Troyes, en 1620, d'une famille foncièrement chrétienne. Elle y a reçu une instruction élémentaire, mais son éducation morale et religieuse l'a guidée vers les hauteurs. Convertie du bien au mieux par sa dévotion à la Sainte Vierge, nous la trouvons en relations avec un bon prêtre de Troyes, M. Antoine Gendret, dont les idées devaient avoir sur sa vie une influence décisive. Dans un temps où les guerres et d'autres malheurs avaient accumulé les ruines, ce digne ecclésiastique avait conçu le projet d'une communauté destinée à les relever, non seulement par la prière et la pénitence, mais par une action

* Il existe trois *Vies* de la Bienheureuse : 1. *Marguerite Bourgeoys,* par Dom Jamet, O.S.B., 2 vol., Ile de Montréal, La Presse Catholique panaméricaine. — 2. *Mère Bourgeoys,* par Yvon Charron, P.S.S., 1 vol., Congrégation de Notre-Dame, Montréal. — 3. *Vie de la Sœur Bourgeoys,* par Faillon, P.S.S., 2 vol.

extérieure. « Des trois états de filles que Notre-Seigneur avait laissés après sa résurrection, il ne se trouvait que celui de sainte Madeleine et de sainte Marthe qui fût rempli. » Vie contemplative de Madeleine dans la pénitence par les Carmélites, vie active de Marthe dans le service du prochain par les Ursulines et les Hospitalières. Mais toutes ces filles étaient recluses ou cloîtrées et il n'y avait personne pour remplir le rôle de la très Sainte Vierge dans sa « vie voyagère ». Il entendait par là l'état de Marie après la résurrection de son Fils et son Ascension.

C'était une idée hardie pour une époque où on ne concevait les religieuses que dans le cloître, où saint François de Sales avait partiellement échoué dans son projet de la Visitation, où saint Vincent de Paul fondait laborieusement ses « Filles de la Charité ». Le plan reçut cependant un commencement d'exécution. Marguerite s'adjoignit deux compagnes qui, avec elle, formèrent le germe d'une petite communauté. Mais la tentative échoua par suite de la mort de l'une et du mariage de l'autre. Marguerite restait donc seule. Toutefois la semence, tombée en bonne terre, continua d'y croître. Nous verrons que l'idéal de M. Gendret fut toujours la lumière de la future fondatrice et qu'elle y resta fidèle avec une inébranlable fermeté, malgré les obstacles et les contradictions. Elle y a vu la volonté de la Sainte Vierge dans la constitution de ses compagnes en société de « Filles séculières », puis de Congrégation de Notre-Dame à vœux simples. En 1653, elle partit de Troyes avec M. de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, pour se dévouer à l'éducation des enfants dans la colonie naissante de la Nouvelle-France.

★

Il nous faut maintenant saisir les traits des enseignements spirituels de Marguerite en exposant leur marque caractéristique, leur étendue et leur dernier aboutissement. Nous ne suivrons pas la progression de leur développement, nous les prendrons épanouis, si l'on peut dire, et pour le faire, nous laisserons le plus possible la parole et la plume à la maîtresse de vie religieuse dans ses *Écrits authentiques*. Nous répondrons ainsi au désir qui nous a été exprimé.

La spiritualité de Marguerite Bourgeoys est mariale.

« Cette communauté, déclare-t-elle, est établie pour honorer le troisième état de filles que Notre-Seigneur Jésus-Christ a laissé sur la terre après sa résurrection, qui sont sainte Marthe, sainte Madeleine et la très Sainte Vierge. » Les deux premiers états « sont remplis par les religieuses cloîtrées qui s'emploient au soulagement des malades et autres soulagements du prochain... et par les filles recluses et austères, et qui n'ont point de commerce avec le prochain, et ne s'appliquent qu'à la contemplation ». Mais Dieu a marqué l'heure « que la vie que la Sainte Vierge a menée tout le temps qu'elle a été sur la terre doit avoir ses imitatrices ». C'est bien l'idée de M. Gendret. En voici maintenant les détails.

La Sainte Vierge est née de parents justes et craignant Dieu. C'était « une fille de prière, offerte à Dieu dès sa naissance ». Les filles de la Congrégation doivent être, elles aussi, « de parents sans reproches et il y a bonne espérance en celles que leurs parents offrent à Dieu de bon cœur ».

Notre-Dame a été « une adoratrice en esprit et en vérité ». Comme les bons anges, elle a pris « le parti de Dieu ». Ainsi, les sœurs feront selon leur pouvoir et avec grâce de Dieu les actes qu'elle a faits d'adoration, d'action de grâces, de fidélité. Elles prendront « le parti de Dieu dans l'éducation des filles ».

> Marie n'a point été cloîtrée, mais elle a gardé la solitude intérieure, et n'est jamais sortie que pour la nécessité, la charité, l'instruction du prochain ou pour aller au Temple. De même les Filles de la Congrégation ne sortiront que pour aller à l'église, ou pour la nécessité, ou l'instruction ou la charité. Au Temple, après que la Sainte Vierge a été reconnue pour la plus éclairée, la plus savante en toutes sortes d'ouvrages, elle a été la maîtresse de toutes les autres filles. Comme elle, les Sœurs devront prendre peine de se rendre savantes et habiles en toutes sortes d'ouvrages pour apprendre aux filles à fuir l'oisiveté, qui est la source de plusieurs péchés.

Les Congréganistes « font des missions pour contribuer à l'éducation des enfants,... reçoivent les femmes et les filles pour faire des retraites ». C'est pour imiter Notre-Dame dans sa Visitation (fête patronale de l'Institut) « où elle a contribué à la sanctification de saint Jean-Baptiste... et dans les soins qu'elle a pris de faire retourner les personnes qui s'étaient démenties des résolutions qu'elles avaient prises au service de Dieu ».

Comme Marie, les sœurs devront paraître « pauvres et simples ». Pour l'imiter plus parfaitement, elles seront « filles de paroisse » et conduites par les séminaires, qui, dans l'esprit de Marguerite, représentent le Collège des Apôtres. La Sainte Vierge est donc au centre de la Congrégation.

> Il est donc bien raisonnable, écrit-elle, que nous nous engagions à suivre la vie qu'elle a menée, les vertus qu'elle a pratiquées et les emplois qu'elle a exercés... elle qui a tellement imité son Fils qu'elle conserva en son cœur toutes ses paroles et toutes ses actions, et qui en instruit même les apôtres et les premiers chrétiens en tout ce qu'elle a trouvé d'occasions de le faire connaître et aimer.

D'après tous ces témoignages, il est évident que la Bienheureuse n'a pas voulu fonder une simple confrérie vouée aux pratiques de dévotion en l'honneur de la Sainte Vierge, mais qu'elle a entendu engager ses filles dans un état fermement constitué dont Marie serait l'inspiratrice et le modèle.

Ne croyons pas, cependant, qu'elle ait enfermé ses principes dans d'étroites limites. Sans doute, elle ne fait pas de spéculation, mais elle sait que son enseignement marial doit s'accorder aux règles générales de la vie chrétienne et religieuse. Elle a le sens trop éclairé de l'orthodoxie pour oublier que Notre-Seigneur Jésus-Christ est seul, par nature, médiateur entre Dieu et les hommes, comme le dit saint Paul, et que l'esprit de sa communauté doit être celui de l'Évangile intégral. C'est ce que nous verrons en exposant les moyens auxquels ses filles doivent recourir pour éclairer et assurer leur piété envers leur Mère.

★

La Bienheureuse insiste sur les principes qui découlent des commandements et des conseils et donne ainsi aux sœurs une notion simple et équilibrée de la voie qu'elle leur ouvre. Il est à noter, toutefois, qu'en le faisant elle ne peut s'empêcher de tourner son regard vers Marie. Trois points doivent retenir ici notre attention : les commandements, les conseils et le recours à l'exemple des apôtres.

Les commandements.

> Ils sont à la base de la perfection. Les commandements de Dieu sont les premières règles qu'il faut observer. Toutes les autres ne sont que des dépendances qui ne peuvent rien produire si elles ne prennent racine de celles-là... c'était sur cette règle des commandements de Dieu que Dieu a posée à la création que la Congrégation devait établir la première pierre de sa perfection. *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toutes tes forces et de toute ton âme.* Voilà la marque qu'il fait tout pour sa gloire, laquelle il ne donne à personne, et veut être aimé par préférence à toute autre chose... En même temps, Dieu ajoute, et comme en sortant de soi-même : *tu aimeras ton prochain comme toi-même,* qui est de ne rien faire à ton prochain que tu ne voudrais pas qu'on te fît, et lui faire ce que tu voudrais t'être fait.

C'est la marque de la bonté infinie « qui fait tout pour le bien de l'homme ». Marguerite ne fait donc que traduire en d'autres termes la grande maxime de saint Paul : *la plénitude de la loi est l'amour.* L'amour est l'animateur de la vie chrétienne et il est aussi l'heureux terme des efforts de l'âme conduite par la grâce. C'est la notion essentielle de la perfection et le motif des renoncements que cette âme doit s'imposer dans son élan vers Dieu.

Pour l'expliquer, la Bienheureuse emploie une comparaison qui montre la nécessité de la purification. Elle la tire de la lampe du Saint-Sacrement dont l'huile est « clarifiée » et le « coton

bien préparé ... Ce feu qui la fait éclairer tire l'huile jusqu'à la dernière goutte, et le coton se consume avec l'huile, qui est notre âme, et le coton notre corps, de quoi il reste un peu de cendres, marque de la résurrection qui doit arriver à la fin du monde. Si l'huile est boueuse, elle ne peut éclairer, et la mèche n'étant pas propre, le feu n'a pas moyen de tirer cette huile ». Le Saint-Esprit, ce feu divin, n'embrasera que les âmes prêtes. « Ne trouvant pas nos âmes préparées et nos corps purifiés, il n'aura lieu de les embraser de son divin amour. »

Le second commandement est semblable au premier : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Qui l'a mieux compris que Mère Bourgeoys ? C'est pour exécuter ce commandement qu'elle excitait ses sœurs à instituer des retraites de femmes et de filles et qu'elle stimulait les nouvelles institutrices à remplir avec zèle les emplois des petites écoles des côtes du Saint-Laurent. Que si l'une d'elles reculait devant ces voyages rendus alors si pénibles par les rigoureux hivers canadiens et par le caractère primitif des moyens de transport, elle la remontait par ces paroles :

> Oh ! que si elle va dans sa mission avec un désir ardent de donner quelque marque de reconnaissance à celui de qui elle a tout reçu, elle ne trouvera rien de difficile et de fâcheux et se trouvera ravie de se voir en état de rendre service à Dieu en la personne des petites filles et d'exécuter, au moins en quelque petite chose, les promesses qu'elle lui a faites, surtout au temps de sa profession.

C'est dans cet esprit qu'elle adressait aux sœurs partant pour leurs missions ces paroles si apostoliques :

> Allez, mes filles, recueillir les gouttes du sang de Notre-Seigneur qui se perdent par la faute des hommes !

Les conseils.

En cette matière, une importante remarque s'impose. On pourrait être porté à croire que la perfection consiste essentiellement dans les conseils. Telle n'est pas la vérité. Nous avons vu avec quelle insistance la Bienheureuse recommandait l'observance des

deux grands préceptes qui, selon la parole de Notre-Seigneur, résument la Loi et les Prophètes. Elle n'avait certainement pas lu saint Thomas, mais cette insistance met en relief son sens averti des réalités spirituelles. Or, le Docteur angélique enseigne que la perfection consiste dans la fidèle observance des préceptes. Il remarque que le précepte de la charité nous est imposé sans aucune mesure : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de *tout* ton cœur. Or, dit-il, *tout* et *parfait* sont une même chose. » Quant à l'amour du prochain, il n'est pas non plus limité, car « chacun s'aime lui-même au plus haut degré ». Quel sera donc le rôle des conseils? Pour l'exprimer le saint Docteur fait sienne une citation de l'abbé Moyse que voici : « Les jeûnes, les veilles, ... le dépouillement... ne sont pas la perfection mais des *instruments de perfection.* » On use de ces moyens pour parvenir à la fin qui se trouve dans les préceptes (II^{a}, II^{ae}, q. 184, a. 3). Toutefois, ces moyens doivent être employés par les âmes qui tendent à la perfection, et c'est bien l'objet des enseignements de Mère Bourgeoys.

L'exemple des apôtres.

La Bienheureuse, ayant voué sa Congrégation à l'éducation des enfants, a voulu inculquer à ses filles l'esprit apostolique et elle leur rappelle que « Notre-Dame les a choisies pour faire instruire des petites filles en bonnes chrétiennes, pour en faire ensuite de bonnes mères de famille ». Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait reconnu dans les apôtres des modèles à imiter. Elle le fait timidement car, suivant ses paroles, la gracieuse comparaison, teintée de couleur locale, ne peut se faire que « d'un brin de neige qui tombe en forme d'étoile et qui fond à la moindre chaleur, à une étoile qui est au firmament ». Les apôtres sont les envoyés de Notre-Seigneur, mais les filles de la Congrégation le sont de la Vierge Marie « qui a reçu le domaine de la Nouvelle-France ».

« Les apôtres vont sans bourse ni doubles robes; les filles de la Congrégation vont faire l'école sans aucune assurance de leur vie et le moins de hardes qu'elles peuvent. » (Marguerite n'était-

elle pas elle-même partie de Troyes « sans denier ni maille, avec un petit paquet que je pouvais porter sous mon bras »?)

Les apôtres « se sont confiés en Dieu qui les a nourris où il n'y avait point de vivres; les filles de la Congrégation laissent le soin de leurs besoins entre les mains de la très Sainte Vierge, et elles ne manquent jamais du nécessaire. Les apôtres, qui ont été infidèles en quittant Notre-Seigneur au temps de la Passion, ont eu besoin du Saint-Esprit pour les fortifier; les filles de la Congrégation, timides et lentes à se perfectionner, ont besoin du secours de la très Sainte Vierge pour obtenir du divin Esprit les grâces pour les encourager ».

Les sœurs doivent être prêtes « d'aller dans tous les lieux de ce pays où elles seront envoyées », comme les apôtres qui « ont été dans tous les quartiers du monde ». Ceux-ci ont donné leur vie, leurs travaux et tout ce qu'ils pouvaient prétendre au monde pour faire connaître Dieu; celles-là devront sacrifier leur vie, leur santé, leur satisfaction et leur repos pour l'instruction des filles à la vie chrétienne et aux bonnes mœurs. Les apôtres travaillaient la nuit pour gagner leur vie et n'être à charge à personne; les filles de la Congrégation travaillent pour les mêmes fins. Les apôtres n'ont jamais repris ce qu'ils avaient une fois quitté, les sœurs ne retourneront jamais à leurs biens quand elles les auront quittés et en laisseront la disposition à leur supérieure. Les apôtres ont attendu le Saint-Esprit en prière et en retraite; les sœurs doivent aimer leurs chambres, après leurs instructions, pour obtenir les grâces du Saint-Esprit.

★

Il nous semble en avoir assez dit pour donner une idée suffisante de la spiritualité de la Bienheureuse. Mariale dans ses traits distinctifs, cette spiritualité s'appuie sur les commandements et les conseils, et elle recourt à l'exemple des apôtres pour soutenir le zèle des sœurs institutrices. Tous les efforts de Marguerite tendent à sa perfection personnelle et à celle de ses sœurs par la pratique de « règle de charité ». N'est-ce pas là l'essence de la perfection chrétienne? Telle communauté peut insister sur

différents aspects de la vie spirituelle et sur des moyens préférés mais, à considérer le fond des choses, l'on doit reconnaître qu'il n'y a qu'une spiritualité essentielle, comme l'a si bien compris Mère Bourgeoys, celle qui aboutit à l'amour dont saint Paul a dit : *La charité ne passera jamais... Maintenant, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité* (1 Cor., 13, 8, 13).

Dans une réunion capitulaire, non par scrutin mais toutes ensemble, les sœurs élirent la très Sainte Vierge pour leur première supérieure, leur institutrice, leur fondatrice et leur bonne Mère. On reconnaîtra dans cette élection l'esprit de Marguerite. Mais, après plus de deux siècles, cet esprit anime-t-il toujours la communauté ? La réponse à cette question se trouve dans le premier article des Constitutions de la Congrégation de Notre-Dame, approuvées par le Saint-Siège, et que je cite intégralement.

> Article 1er : La fin principale de l'Institut des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, outre leur propre perfection et sanctification, est de travailler à la sanctification du prochain en se consacrant surtout à l'instruction des personnes de leur sexe, en cherchant à honorer la très Sainte Vierge et à imiter ses vertus. La première obligation des Sœurs de cet Institut étant de se dévouer à l'enseignement en imitant les vertus de la très Sainte Vierge, elles doivent être toutes dévouées à la Reine du ciel et avoir une dévotion particulière au mystère de la Visitation, où Marie a tant participé au zèle de son divin Fils pour le salut du monde.

C'est de cet esprit que les sœurs de la Congrégation ont vécu et qu'elles vivent toujours. C'est dans cet esprit qu'ayant atteint le nombre de trois mille quatre cent, elle se dévouent à l'éducation d'environ soixante quinze mille élèves au Canada, aux États-Unis et au Japon. Elles demeurent ainsi fidèles à leur Mère que le décret de Béatification appelle « Fleur de France, lumière du Canada. *Flos Galliae, Regionis Canadensis Lumen* ».

Henri Garrouteigt, P.S.S.

UNE VOCATION DE MALADE

LA CONGRÉGATION DES SŒURS DE JÉSUS CRUCIFIÉ

« Il y aura donc sur terre des âmes rayonnantes d'avoir été choisies pour achever ce qui manque à la Passion du Christ pour continuer la Rédemption. Et c'est ainsi qu'étincellera le mystère de la Croix : l'existence de communautés où les religieuses sont heureuses, non pas malgré, mais à cause de leur vocation à la souffrance, sera le plus persuasif des apostolats. »

C'est en ces termes que le Directoire de la Congrégation des Sœurs de Jésus Crucifié exprime la raison d'être et trace l'idéal de cette famille religieuse qui fête cette année ses vingt-cinq ans de fondation [1].

N'était-ce pas une initiative téméraire que de vouloir créer un institut religieux faisant appel aux personnes infirmes ou malades écartées par les autres familles religieuses à cause de leurs déficiences physiques ?

Ce n'est pas à la légère que les Ordres religieux refusent les postulants malades, même doués de qualités morales et spirituelles appréciables. Leurs infirmités ne les rendent pas seulement inaptes à accom-

1. Le 11 avril 1930, Mlle Suzanne Wrotnowska et trois autres jeunes filles s'offraient à Dieu, dans la crypte de la basilique de Montmartre, sous le regard de Notre-Dame des Douleurs, en la présence de M. l'abbé Gaucheron, chapelain du Sacré-Cœur (décédé en mars 1951), en vue de réaliser un essai de communauté religieuse de malades ou infirmes.

Le 26 juin de la même année, la fondatrice prononçait des vœux privés dans la chapelle du Carmel du Sacré-Cœur à Paris : première étape dans la réalisation de la future Congrégation.

plir les diverses fonctions indispensables en toute vie commune; elles semblent devoir paralyser leur vie ascétique personnelle et mettre obstacle même aux exercices de piété considérés comme irremplaçables durant les années de formation de toute âme religieuse. Comment assurer la bonne marche d'une communauté dont les sujets se trouvent constamment limités et empêchés par leur santé ? Comment donner une éducation religieuse solide à des novices dans la vie desquelles la dispense devra continuellement intervenir ?

Ces objections, pourtant fondées sur l'expérience des autres instituts, n'ébranlèrent pas la détermination de la fondatrice, convaincue de répondre à un appel de Dieu, et soutenue par ses conseillers spirituels. Les vingt-cinq années heureusement écoulées ont prouvé la possibilité de réalisation d'une telle vocation [2].

Équilibre et bon sens.

Le secret de cette réussite réside sans doute dans l'équilibre humain, la simplicité, comme l'appelle la fondatrice, le bon sens et la prudence surnaturelle de celles qui ont conçu cet audacieux projet et qui ont tracé les lignes maîtresses de sa réalisation.

D'une part, surnaturalisation à outrance : confiance dans la puissance de la grâce et dans l'action du moral sur le physique : on demandera beaucoup de ces malades : « De grandes exigences devant toujours animer les prieures. » Elles ne doivent pas s'en tenir à cette fausse prudence consistant à « ne rien refuser aux membres de la Congrégation par crainte d'aggraver leur état ».

D'autre part, « il faudra prendre les corps, les sensibilités, les volontés où ils en sont, et ne pas provoquer de déséquilibres ruineux et parfois définitifs, des tensions héroïques ou impossibles, des efforts inutiles. Plus que nulle autre part ailleurs, il faudra se souvenir dans la Congrégation que nous sommes faits d'un corps et d'une âme. »

2. Au 31 décembre 1954, la Congrégation, de droit pontifical depuis le 22 avril 1950, comptait cent trente-sept membres, dont quatre-vingt-dix professes perpétuelles, réparties en quatre prieurés. Le prieuré Saint-Joseph, maison-mère, avait été fondé à Brou-sur-Chantereine (Seine-et-Marne) en 1933; le prieuré Saint-Michel, à Tournai en 1936 (supprimé en 1945); le prieuré de Launay-Villiers, dans la Mayenne, en 1939 (fermé en 1951); le prieuré Saint-Pierre de Villers-en-Vexin, dans l'Eure en 1941; le prieuré Sainte-Thérèse de Chelles en Seine-et-Marne en 1946; le prieuré Notre-Dame d'Andecy, dans la Marne en 1951.

C'est cette sagesse dans l'héroïsme qui permettra de réaliser ce qui n'avait jamais sans doute été tenté jusqu'alors : c'est l'aspect véritablement inédit de cette spiritualité de la maladie, celui qui retiendra le plus notre attention et qui pourra suggérer à d'autres de salutaires réflexions.

Une spiritualité de la maladie n'était certes pas en soi une chose neuve. Depuis toujours les disciples du Christ avaient appris de lui la béatitude de la souffrance; depuis toujours ils savaient la richesse de la Croix. Dans tous les couvents, les sujets vieillis, ou infirmes, ou malades, sont considérés comme pouvant se sanctifier grâce à leurs infirmités, sanctifier la communauté, travailler par la communion des saints au rayonnement apostolique de celle-ci. Dans les constitutions ou les coutumiers de la plupart des congrégations religieuses on peut lire des pages très adaptées sur la place que doivent occuper dans la collectivité ces malades, et sur le rôle qu'ils doivent jouer en acceptant et offrant la croix de leur maladie. L'utilisation spirituelle et l'oblation de cette épreuve ne constitueraient donc pas un trait caractéristique des Sœurs de Jésus Crucifié.

Les associations spirituelles de malades vont d'ailleurs se multipliant et aident un grand nombre de personnes physiquement déficientes à transformer en trésors les souffrances et les privations résultant de leur état de santé.

Ce qui caractérise la spiritualité de cette Congrégation, c'est le souci de considérer l'infirmité, non plus comme une circonstance étrangère à la vie religieuse et qu'on s'efforcera de supporter, de tolérer, en réduisant le plus possible les inconvénients qu'elle comporte normalement au point de vue de la vie commune et de l'épanouissement de la vie spirituelle, mais comme un facteur actif, comme une composante voulue, élue, de la vie commune et du développement religieux.

On ne la supportera pas comme le Christ a supporté sa croix quand elle fut imposée à ses épaules ou quand il fut cloué à ses bras : on veut que la croix soit portée comme quand le Christ la soulevait, la hissait, l'entraînait avec lui, par des efforts voulus, jusqu'au sommet du Calvaire. La maladie sera donc beaucoup plus qu'une épreuve qu'on accepte de subir, à laquelle on se résigne : elle deviendra un instrument dont on se servira en l'exploitant au maximum pour marcher, pour monter. Ce n'est plus une éventualité plus ou moins passagère à laquelle on tâche d'adapter au mieux sa vie religieuse : c'est un élément constitutif de la vie d'une Sœur de Jésus Crucifié.

Telle est la marque la plus caractéristique d'une spiritualité qui refuse de se laisser confiner dans telle ou telle école spirituelle à l'exclusion des autres. « La Congrégation des Sœurs de Jésus Crucifié fait

partie de l'Église, et toutes les richesses de l'Église elle veut en bénéficier, et ne pas s'appauvrir elle-même en se limitant à un esprit particulier. L'esprit de la Congrégation n'est pas un esprit systématique qui a adopté certaines formules une fois pour toutes; c'est un esprit vivant qui s'assimile tout ce qui, dans la vie de l'Église, peut contribuer à faire épanouir l'âme des religieuses. » Les Constitutions s'inspirent de la Règle bénédictine.

Le dépouillement de soi.

On bannira l'exaltation égocentrique de sa souffrance qui ferait se poser en victime ou qui, plus ou moins consciemment, chercherait à provoquer la compassion ou l'admiration. « On veut se servir de sa souffrance, mais surtout en oubliant d'abord qu'on souffre. Se replier sur soi-même est toujours un péril dans la vie contemplative. Ce serait, pour une religieuse de Jésus Crucifié, la négation même de sa vocation. Il s'agit du don de soi le plus entier, le plus absolu. »

Pareille attitude permet d'éviter l'écueil qui guette la religieuse tentée de se considérer comme « la Malade » de la communauté. Cet effacement de soi, qui n'est généralement pas naturel pour les religieuses malades, atteindra le plus haut degré d'abnégation : « Elles anéantiront en elles tout ce qui tendrait à les faire s'occuper d'elles : tout souci, toute crainte, toute joie qui leur seraient personnels. » On conseille à la Sœur malade de garder une « simplicité profonde, joyeuse et forte, qui jamais ne devra s'épancher en paroles édifiantes, du moins dites expressément dans un dessein d'édification, qui malheureusement pour la personne qui les dit, plongent presque toujours dans l'admiration les âmes peu expérimentées ».

« Il faut bien savoir... que l'amour-propre trouve partout sa pâture, et en particulier que c'est un aliment bien substantiel pour lui que de souffrir, de souffrir beaucoup; et qu'on le sache et qu'on le voie et qu'on s'en entretienne. Le fait qu'on s'occupe de nous et que nous faisons centre aide grandement à être bien malade. Et il y a une sorte de découragement, bien sensible à un amour-propre encore immortifié, à n'être plus celle qui souffre davantage. »

La fine psychologue qui a rédigé ce Directoire avait une conscience aiguë du danger de recherches secrètes de l'amour-propre qui menace celles que leurs limites physiques mettent à l'abri des succès extérieurs et des réalisations actives enivrantes. La vanité d'une malade peut revêtir des formes insoupçonnées d'amis ou même de directeurs spirituels, justement portés à la compassion en voyant leur inaction pénible

et leur apparent écrasement. Que de justesse dans cette observation : « On voit cette chose apparemment étonnante : une malade qui a supporté, non seulement avec résignation, mais avec une sorte d'exaltation des souffrances très dures, malédifiant son entourage par des exigences, des caprices, une sensibilité exagérée une fois que la souffrance devient moins aiguë. Elle a pourtant moins sujet de combattre, et la grâce ne l'abandonne point. Non, mais l'orgueil n'a plus où s'appuyer, et il cède la place à une dépression qui, on le voit malheureusement, peut aller jusqu'à la veulerie. »

Souffrance apostolique.

Le rôle apostolique de la souffrance prendra une place de choix dans la pensée de ces âmes constamment aux prises avec elle. « L'esprit de Jésus Crucifié est essentiellement apostolique. On apprendra aux religieuses à avoir un grand zèle des âmes... Elles ne sont religieuses que pour enfanter des âmes à l'Église. Si le Seigneur les veut ses épouses, il les veut fécondes, il les veut fécondes par la Croix. » « On dira aux religieuses comment Notre-Seigneur compte sur elles, qu'elles ont une mission très haute à remplir, qui demande toute leur vie, avec chacun de leurs instants, toutes leurs forces physiques et morales; et que tout soupir, tout regret qui n'aurait qu'elles pour objet est un vol sacrilège. »

On le voit, la formation donnée est singulièrement énergique et exigeante. La fondatrice veut que ses filles soient des caractères forts, trempés par l'épreuve, et que l'atmosphère de ses communautés n'ait rien de maladif, de mièvre, de compassé.

Piété liturgique.

La piété revêtira ce même aspect de désintéressement et de sens apostolique : elle est essentiellement liturgique en ses sources et en son expression. Elle sort les malades de leur isolement et du danger d'égoïsme spirituel.

« Elles aiment la liturgie parce qu'elles craignent les erreurs du sens propre. Elles préfèrent prier par la voix de l'Église, parce qu'elles sont certaines que cette voix, dont les accents sont inspirés de l'Esprit-Saint, plaît souverainement à l'Époux. » « La liturgie est aussi école de force, de vérité, de grandeur d'âme; à cause de cela, les religieuses s'en servent pour apprendre à n'avoir rien de mièvre, d'enfantin et de bizarre dans leur piété. »

Ces malades font, sans s'en douter, la leçon à plus d'une religieuse bien portante. Toute leur spiritualité est pénétrée de l'esprit doctrinal et viril qui, issu de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul, animait les grands Ordres religieux en les mettant à l'abri des enfantillages et des mesquineries qu'on doit parfois déplorer chez des religieuses modernes.

Les Sœurs récitent l'Office romain. Les matines ne sont dites qu'aux plus grandes fêtes. La messe et les vêpres sont souvent chantées.

L'esprit de réparation.

Filles du Crucifié, ces religieuses unissent leurs souffrances aux siennes. Elles les offrent, ainsi que toute leur vie pour la réparation des péchés du monde. Elles s'efforcent de s'incorporer aux pécheurs pour subir elles-mêmes le châtiment qui devrait s'abattre sur eux. Le Directoire manifeste le souci de mettre les Sœurs en contact continuel avec la lutte menée par l'Église contre le mal et pour l'expansion du Royaume de Dieu.

Elles prient spécialement pour les prêtres et s'offrent pour eux et pour leur ministère. « Dans l'ombre, dans l'effacement le plus absolu, les religieuses aideront de toute leur âme les prêtres afin de leur procurer toutes les grâces de vie intérieure dont ils ont tant besoin, et qu'ils trouvent difficilement au milieu de si nombreuses occupations, et plongés qu'ils sont dans le monde qu'ils doivent convertir. »

« Les jours d'ordination seront des jours particuliers de pénitence. »

La joie parfaite.

« Amen, Alleluia ! » Telle est la devise de la Congrégation. Elle marque une volonté d'allégresse continuelle. Car ces malades bannissent toute tristesse : elles veulent que leur amour transforme tout en joie. « Cet Amen, Alleluia ! voudrait empêcher le Seigneur d'entendre les blasphèmes, de s'apercevoir des révoltes, de saisir les rictus de haine ou de désespoir des pauvres pécheurs. »

Nous retrouvons ici l'attitude saine, virile déjà observée plus haut. « Non seulement les Sœurs ne parleront pas de ces vicissitudes intérieures par lesquelles l'âme en état de voie doit bien passer, mais même, elles s'en désintéresseront le plus possible elles-mêmes. » « On leur apprend à ne tenir nul compte de leurs épreuves intérieures, et, loin de les laisser voir au dehors, même par l'air de leur visage, on leur demande de les oublier. » Que nous sommes loin de la mentalité de ces

religieuses qui ont l'obsession du thermomètre, au spirituel comme au physique, et qui s'efforcent constamment d'obtenir de leurs directeurs la notation exacte de leur degré d'oraison ou d'humilité ! Le Directoire ajoute : « Elles ne nommeront pas entre elles les moindres inconvénients des croix, ni les souffrances du Calvaire, et jamais elles n'oseront dire qu'elles sont victimes ou hosties. Ces façons de parler sont tout à fait prohibées, parce qu'elles témoignent, soit d'un orgueil secret, soit d'une ignorance totale de ce qu'est vraiment la souffrance. »

Mais que d'héroïsme et de richesse, aux yeux de Dieu seul, dans le véritable abandon total entre ses mains, dans une inaltérable sérénité de fond, au milieu des obscurités les plus douloureuses, cachées sous le rayonnement de la joie. « Plus on souffre plus on est près de Jésus, donc plus on doit le donner à tous ceux qui approchent. Le donner comment ? Par beaucoup de paix, d'égalité, de joie, de douceur devant les fluctuations de la maladie. N'être plus qu'un sourire qui donne Jésus : cela dans les moments de mieux où l'on se reprend à la vie, dans les derniers instants où enfin on va toucher au port, comme en ces heures interminables où tout est lourd, si affreusement lourd qu'il n'y a plus une position où le corps puisse se tourner, où le cerveau est incapable de saisir une seule idée, où toutes les tentations de découragement, de tristesse et tous les combats que le démon réserve pour les moments où il se croit plus sûr de vaincre s'abattent sur notre pauvre être qui n'a plus de vie que pour avoir la liberté de dire oui ou non. »

Obéissance.

La maladie, qui constitue aisément pour les religieuses une cause ou un prétexte de dispense, et les libère des prescriptions habituelles de la Règle, les dégageant provisoirement plus ou moins complètement de l'obéissance, deviendra, au contraire, pour les Sœurs de Jésus Crucifié l'occasion d'une obéissance plus totale en union avec le Christ qui a pratiqué l'obéissance jusqu'à la mort de la Croix.

Faisant allusion à ces maladies graves dans lesquelles la personne devient incapable de se mouvoir seule, le Directoire des malades dit : « Dans cet état si humiliant et qui pourrait être si désolant pour une âme peu soumise, comme on peut acquérir des mérites et commencer de ressembler à celui dont il est dit qu'il est semblable à un agneau qui est conduit à la tuerie. »

Loin de livrer les malades à leurs caprices, à cause de leur faiblesse, on demande d'elles une forme d'obéissance particulièrement crucifiante parce qu'elle pénètre jusque dans cette intimité de la vie personnelle

que l'obéissance religieuse n'atteint généralement pas : « Il faut obéir dans les moindres détails et s'appliquer à prendre exactement les remèdes prescrits, à l'heure indiquée. Il faut faire tout ce qu'indiquent la Sœur infirmière et le médecin, et aussi savoir arrêter toute occupation qu'ils jugent incompatible avec les forces dont nous disposons. En aucun cas l'obéissance ne s'empare aussi totalement de nos membres. »

Pauvreté.

Elle sera stricte, excluant tout superflu, recherchant la simplicité, mais sans admettre la malpropreté, le désordre, le mauvais goût. « Les supérieures veilleront à ce que tout soit bien disposé, harmonieux même. » A la chapelle « aucune splendeur ne sera un abus, pourvu qu'elle soit toujours dans la ligne de la plus authentique tradition de l'Église. » « La notion de pauvreté et de répulsion pour le luxe n'empêche nullement que l'on cultive chez les religieuses le sens du beau, de tout ce qui est harmonieux et sobre. » Dans les cellules on recommande, outre le Crucifix, « quelque gravure très belle ou quelque statuette qui puisse porter à la piété ». Et les fleurs sont admises au pied du Crucifix ou de la Vierge, surtout dans les cellules des Sœurs constamment alitées.

Charité fraternelle.

Le couronnement de cette vie est une charité fraternelle inépuisable, toujours en action, qui fait rayonner la joie en ces demeures où chacune a sans cesse besoin des autres. Comment imaginer une communauté plus étroitement unie ? Quel spectacle fraternel que celui de la Sœur aveugle imprimant en Braille le texte que lui lit une Sœur paralysée ?

Pas de Sœurs converses; les religieuses sont affectées successivement aux divers travaux selon leurs aptitudes ou leurs capacités du moment. Elles s'entr'aident dans les travaux les plus divers, pour l'entretien de la maison ou pour procurer à la Congrégation les ressources nécessaires. Les dots de ces malades sont très insuffisantes; pour y remédier les Sœurs se livrent à la culture, l'élevage, la reliure, l'imprimerie Braille, aux soins du dispensaire. Chacune apporte toute sa part.

Rayonnement spirituel.

La spiritualité de ces malades n'opère pas seulement le rayonnement invisible de la Communion des saints. Des oblates régulières partageant la vie de la communauté assurent les relations avec l'extérieur. Et des oblates séculières s'efforcent de communier, dans le monde, à l'idéal de celles qui se sanctifient par la maladie en participant à l'oblation salvatrice du Christ.

L'Union de Jésus Crucifié s'en va répandre, sous la forme d'une lettre collective mensuelle, l'esprit qui anime l'Institut. Cette lettre, traduite en six langues, atteint déjà un nombre considérable de malades dispersés dans le monde.

Nous souhaitons que le rayonnement de cette œuvre de transfiguration surnaturelle des maux physiques et de mise en valeur apostolique des infirmités et incapacités corporelles, aille sans cesse croissant et porte à beaucoup d'âmes le secret de la béatitude de la souffrance.

P. Réginald-Omez, O. P.

A TRAVERS LES REVUES

AIMONS-NOUS L'UN L'AUTRE

Dans BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE (mai-juillet 1955), Dom Célestin Charlier donne un commentaire de 1 Jn, 4, 7-13, où, parmi de profondes remarques, il souligne combien, dans la pensée johannique, l'amour de nos frères se situe en plein cœur du mystère de Dieu :

> *L'amour est de Dieu;* si l'amour est de Dieu, celui qui aime est lui aussi de Dieu, engendré par lui. Mais s'il est engendré par Dieu, il communie à la divine génération de l'Unique-engendré, du Fils de Dieu. Dès lors l'amour, c'est la présence en l'homme du don de Dieu qu'est son Fils; c'est Dieu lui-même se manifestant à lui ou plutôt en lui, par son Fils.
>
> Le précepte de l'amour fraternel se trouve mis ainsi en relation essentielle avec le fait historique de l'Incarnation comme avec la révélation transcendante de la vie de Dieu. L'attitude humaine la plus profonde, la plus personnelle, se voit située en plein cœur du mystère même de Dieu, comme en sa vraie source secrète. Cette présence en lui de l'amour de Dieu, de l'amour qui est de Dieu, de l'amour qu'est Dieu, le chrétien en témoigne dans l'amour pour ses frères, et cet amour de Dieu dont il témoigne ainsi, c'est proprement la révélation du Père en son Fils. La génération divine que cet amour lui confère est la génération même du Fils unique de Dieu, génération que l'amour de Dieu lui a révélée. L'événement historique par lequel Dieu se fait connaître aux hommes en Jésus est, en même temps, le point d'arrivée sur terre de l'amour dans lequel Dieu engendre son Fils de toute éternité, et le point d'origine de ce même et unique amour liant tous ceux qui communient par lui à la divine génération. L'opération mystérieuse que le geste du baptême signifie efficacement et dont le fait-Jésus est l'avènement terrestre se manifeste en l'homme par l'amour fraternel, et en Dieu par la génération du Verbe. L'amour, tout amour vrai, est en l'homme communication de la vie même du Fils de Dieu. C'est donc toute sa pensée sur le salut chrétien que Jean ramasse, en quelques mots qui lui sont familiers, lorsqu'il écrit : *En ceci s'est manifesté l'amour de Dieu en nous...*

Dom Charlier couronne son commentaire par l'analyse du verset 13 (*Il nous a donné de son esprit*) en écrivant :

> Le Père, *personne ne l'a jamais vu;* le Fils a déclaré : Il vous est nécessaire que je m'en aille (Jn, 16, 7); mais l'Esprit *demeure auprès de vous et est en vous* (14, 17). Il était superflu que Jean rappelât ici les traits à la fois mystérieux et précis du Paraclet : ce qu'il a voulu souligner dans son Épître avec une force singulière, c'est l'implantation radicale de cet Esprit au plus intime de l'homme, en le définissant : l'Amour. L'Esprit est personnellement l'Amour par lequel le Père vivifie le Fils dans le don, par lequel le Fils vivifie les enfants de Dieu dans le sacrifice, par lequel l'enfant de Dieu vivifie son frère dans la mort à soi, car il est *la Semence* de Dieu qui *demeure en lui* (1 Jn, 3, 9).

En lisant ces belles pages, on ne manque pas d'être frappé par le caractère théologal et mystérique de la charité fraternelle, qui est vraiment la Loi et les Prophètes, le plérôme de la vie chrétienne.

L'HEURE DE L'INDE

De son *ashram* des Indes, l'abbé Monchanin envoie à ÉGLISE VIVANTE (mars-avril 1955) ses réflexions et ses espoirs. Après « l'heure de l'Inde » (parue dans le numéro de janvier-février), l'abbé Monchanin, dans le numéro de mars-avril, a des pages courageuses et lucides sur « le malentendu » :

> Il existe un tragique *malentendu* entre l'Inde et l'Église. L'Inde est appelée dans l'Église, nous l'espérons, à une fonction de choix; elle semble destinée providentiellement à devenir le cœur contemplatif de l'Église; on ne peut concevoir d'identité plus profonde entre les aspirations contemplatives essentielles de l'Église et les aspirations contemplatives essentielles de l'Inde. On s'attendrait à ce que la rencontre de l'une et de l'autre provoquât une immédiate et plénifiante reconnaissance. Une fois entrées au cœur l'une de l'autre, comment chacune ne se reconnaîtrait-elle pas avec émerveillement dans ce cœur de « l'autre » et n'y découvrirait-elle pas sa propre présence, latente déjà, et comme en attente, depuis toujours? Hélas, jusqu'à ce jour, ni l'Inde, ni l'Église ne se sont rencontrées en ce fond d'elles-mêmes, tellement propre à chacune et commun à toutes deux. L'étincelle irradiante et béatifiante de la re-connaissance n'a pas encore jailli. L'Inde et l'Église se coudoient comme des étrangères, elles conversent sur le plan des techniques et sur celui des sciences; chacune redoute l'autre dès qu'il s'agit des âmes; elle se défie et elle se défend et elle attaque : nulle des deux n'a encore pénétré jusqu'au dedans de l'autre.

Ce que l'Inde attend de l'Église, c'est une vie chrétienne allant jusqu'à l'expérience de Dieu :

> Lorsque l'Inde apercevra enfin, dans l'Église, manifestes et resplendissantes, les valeurs spirituelles en

quête desquelles elle est elle-même depuis des millénaires, tout de suite, elle s'inclinera devant la messagère du Christ pour recevoir d'elle la Lumière et la Vie. Cependant l'Inde plus que d'autres est exigeante et a quelques droit de l'être. Aux Hindous qui n'ont pas fait une expérience profonde et personnelle des richesses spirituelles contenues en leur héritage, il peut être relativement facile de présenter le Christ et l'Église, comme cela l'est partout où la religion demeurée sur le plan rituel et social ne s'est pas suffisamment dégagée en ses éléments proprement intérieurs. Mais un Hindou vraiment spirituel ne se laissera pas si aisément convaincre et n'aura nul regard — bien au contraire — pour les avantages matériels ou sociaux qui parfois aident les conversions. Il ne viendra jamais à l'Église s'il ne croit pouvoir en retirer un gain spirituel réel. Nos communautés chrétiennes sont-elles telles que l'homme sincère et de bonne foi venant à leur contact puisse se sentir attiré par le rayonnement spirituel qui en émane ? Se sentir attiré en ce qu'il y a de plus intime, de meilleur, de divin au fond de soi ? Qu'il puisse raisonnablement espérer, en s'y incorporant, devenir meilleur et plus proche de Dieu, plus charitable, plus honnête, plus intérieur; recevoir en son initiation chrétienne, comme disait à un prêtre l'un d'eux, non un simple baptême d'eau, mais le véritable Baptême dans le Feu et l'Esprit ? L'Hindou reconnaîtra en l'Église le Christ ressuscité quand il verra réalisé en elle le Discours sur la Montagne.

Et l'Hindou ne viendra vers les chefs de la Sainte Église leur demander la nourriture de son âme que s'il reconnaît en eux de véritables gourous, des maîtres spirituels. Or, fidèle à sa tradition, l'Hindou n'acceptera jamais comme gourou que celui qui manifestement a « réalisé » Dieu, comme l'on dit ici, c'est-à-dire celui qui a rencontré Dieu au plus profond de soi, à la source et à l'origine de sa propre vie et vit désormais en ce centre, tout son comportement traduisant cette « réalité » intérieure. L'habileté technique compte peu, peu de même la science et peu encore l'amitié humaine, quand un Hindou vraiment religieux s'engage sur le terrain spirituel. Nul ne sera jamais reconnu ici comme gourou, donc comme autorisé à enseigner la voie qui mène à Dieu exactement, à en témoigner qui ne sera humble et pauvre en son vêtement et sa demeure, frugal en sa nourriture, paisible en sa contenance et ne saura demeurer de longs temps immobile, fixé au dedans, en la Présence.

Cette vie en la Présence de Dieu, l'abbé Monchanin l'attend surtout de la vie monastique :

Les solitudes d'Égypte et les solitudes de l'Inde, avec leur peuplement de moines ne se rejoignent-elles pas mystérieusement par delà les temps et les espaces ? Ne se ressemblent-elles pas comme sœurs ?

Et alors, n'est-ce pas comme si dans les préparations providentielles le monachisme était destiné à être le lieu de rencontre entre l'Église et l'Inde, le plan sur lequel elles se sentiront enfin au plus intime compréhensibles l'une à l'autre? En effet, dans un monachisme à la fois authentiquement chrétien et authentiquement indien, comment l'Inde la plus traditionnelle et la plus orthodoxe pourrait-elle ne pas reconnaître la réalisation certaine et définitive de ses propres et plus profondes aspirations, l'atteinte de son propre idéal : et ne peut-on espérer qu'alors elle prêtera enfin son oreille et surtout son cœur au message délivré par la Sainte Église de Jésus-Christ ?

Ce n'est pas pourtant que l'insti-

tution monastique soit le but en soi, ni même le moyen par excellence. Ce dont l'Inde et l'Église ont besoin, ce dont l'une et l'autre à la fois sont en leur fond en ardente expectation et en douloureux travail d'enfantement, ce sont de grands moines chrétiens. Car le monachisme ne vaut que par ses fruits : c'est un lieu, un climat, une terre particulièrement propice à la culture, à l'éclosion, à l'épanouissement de telles vocations merveilleuses. Et ce ne sera qu'une fois produits de tels fruits que le monachisme trouvera chez nous sa forme parfaite; le monachisme vraiment connaturel à notre pays, à notre tradition, à nos besoins, à nos aptitudes, sera l'institutionnalisation de la vie, de la pensée, de la contemplation de ces maîtres que nous attendons.

Il termine ce manifeste et cet appel par une page que nous espérons prophétique :

Un élan décisif vers le christianisme n'aura jamais lieu aux Indes que sous l'irrésistible attraction de la sainteté chrétienne, et sans doute du monachisme chrétien, non pas seulement d'une sainteté manifestée et en même temps voilée — par le zèle et le dévouement aux corps et aux intelligences, mais une sainteté en quelque sorte « incomplexe », qui rayonne uniquement l'unique consécration à Dieu, l'Unique. Lorsque les temps seront mûrs, le Seigneur inspirera sans doute à quelques enfants chrétiens de la terre des Indes de s'enfuir à leur tour aux Himalayas, à Arunchala ou en d'autres lieux saints, et surtout leur accordera la grâce mystique et authentiquement indienne de forme que nous osons penser que reçut un Ramana. Il ne s'agit pas de s'essayer à jouer en petit aux Benoît ou aux Ramana; car ce n'est pas à coup de jeûnes et de veilles, de silence et de solitude, de concentration mentale (fût-elle yogique), que l'on parvient au sein du « tréfonds ». C'est le Seigneur seul qui introduit en son sanctuaire. Mais lorsque le Seigneur daignera favoriser d'une telle grâce une âme chrétienne profondément indienne, alors comme spontanément, cette absorption au dedans ne laissera pas de libérer des besoins psychiques de manger, dormir, converser, etc...; et la paix rejaillira, envahissante, sur quiconque s'approchera du « sage » chrétien. Et cet homme sera écouté, même lorsqu'il rompra avec la tradition et enseignera que la source de vie est unique, et que la voie est unique, et demandera d'adorer Jésus, l'Unique Gourou, Homme et Dieu à la fois, le véritable Nara-Deva. Mais rien de cela ne s'invente ni ne se trouve au bout de nos efforts, de nos sadhanas, quels qu'ils soient. C'est œuvre de Dieu seul.

SANTÉ, MALADIE ET VIE SPIRITUELLE

La revue PRÉSENCES (revue trimestrielle du « monde des malades ») consacre son numéro du deuxième trimestre 1955 au problème de la maladie et de la vie spirituelle. Livraison très remarquable par son contenu où on note avec joie la convergence de la plupart des articles pour montrer tout à la fois la dépendance et l'indépendance de la vie de l'esprit et de l'organisme. C'est toute une conception de l'homme qui est en cause; celle qui nous est

proposée s'affranchit avec bonheur de la conception dichotomique de l'homme « cartésien » (un ange et une mécanique accidentellement réunis) et se rallie à une conception du composé humain s'appuyant fidèlement sur la Bible et saint Thomas.

Voici, par exemple, ce qu'écrit le P. Dewailly, O.P. (dans des notes prises à son chevet de malade) :

> Le mieux est sans doute de partir tout simplement de la Bible et donc des *trois grandes notions : esprit, âme, chair* (ou corps).
>
> L'*esprit* (héb. *rouach*) suppose toujours l'idée de souffle. L'esprit c'est d'abord le vent, puis le souffle vivifiant et de là le souffle humain, signe de vie qui se déploie dans toutes les manifestations de la vie. Ainsi cette notion est très liée à la psychologie, elle est encore très attachée au corps et aux manifestations corporelles.
>
> L'*âme*, elle (héb. *Néfesch*), n'a pas de support imaginatif direct, à moins que ce ne soit l'image de la gorge ou du cou et, par son intermédiaire, celle de la respiration. Comme l'esprit elle est principe vital. Elle aussi est toujours très incarnée. On la saisit dans le sang, le cœur, les os.
>
> L'une et l'autre notion sont souvent prises dans le sens de la personne vivante, du « moi ». Cela est vrai non seulement de l'Ancien Testament, où la formule revient si souvent, par exemple dans les Psaumes (« qu'il n'emporte pas mon âme comme un lion », Ps. 7, 3, etc.), mais aussi du Nouveau, — que ce soit dans l'Évangile (« Celui qui aura trouvé son âme, la perdra... » Mt., 10, 39; « Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il y perd son âme ? » Mt., 16, 26) ou chez saint Paul (« Nous aurions voulu vous livrer, non seulement l'Évangile de Dieu, mais notre âme », 1 Thess., 2, 8).
>
> Noter d'ailleurs que ces deux mots, âme et esprit, surtout le premier, se disent aussi de l'animal.
>
> La chair désigne la même réalité, mais sous un autre aspect. A l'origine, c'est l'aspect périssable de l'être vivant, de l'animal. On peut dire que c'est l'âme sous sa forme extérieure.
>
> On ne peut en tout cas opposer l'esprit à la chair (si on les oppose, comme fera saint Paul, ce sera dans une acception dérivée du mot chair), car déjà l'esprit est saisi dans un vivant, et la chair est aussi le vivant. Ainsi faut-il distinguer des éléments divers, mais il ne faut surtout pas les séparer.
>
> Que penser de la distinction entre corps et chair ? Si le grec a distingué entre ces deux notions en utilisant deux mots différents, *sôma* et *sarx*, l'hébreu, lui, du moins habituellement, n'utilise qu'un seul et même mot, *bâsâr*, qui désigne indifféremment l'un et l'autre.
>
> Quoi qu'il en soit de ce dernier point, on peut conclure qu'il n'y a pas, dans la Bible, possibilité d'une « vie spirituelle » séparée, isolée du corps.

Il en conclut :

> Il ne serait pas venu à l'idée des Israélites de soigner séparément le corps et l'esprit. Pour eux, il n'y a pas là de problème : ils n'ont pas à recomposer l'homme, corps et âme, car ils n'ont même pas eu l'idée de séparer. Et nous savons bien, nous, malades, que la « psyché » elle-même n'est pas tout l'homme et que s'occuper de notre « psyché » seule, ce n'est pas encore s'occuper de nous.
>
> Ainsi, que nous pensions à la relation entre corps et esprit ou à la santé et la maladie, la pensée biblique est avant tout une pensée globale. C'est tout l'homme qui est aux prises avec tout le réel et dans

un contexte qui est toujours fondamentalement religieux.

La conclusion est donc très nette. Si l'on prend l'expression « vie spirituelle » au sens de vie de l'esprit et le mot « santé » au sens de santé corporelle ou de santé mentale, le problème des relations entre santé et vie spirituelle est un problème qui ne se pose pas dans la Bible ou tout au moins qui ne peut se poser en termes bibliques.

Même conception chez le philosophe thomiste (P. Geiger, O.P.), l'où nous extrayons avec profit les considérations judicieuses sur la nature de la vie spirituelle, objet de notre revue :

L'expression de « vie spirituelle » a deux significations majeures : elle peut signifier *la manière d'être d'un esprit,* donc d'un être déterminé, comme on parlerait, d'autre part, de la *vie animale* pour désigner la manière d'être de ces vivants qui n'ont pas l'intelligence, ou de la *vie végétative* pour parler de la vie des plantes. Elle peut aussi signifier une *certaine manière d'organiser la vie autour d'une valeur ou d'une activité considérées comme principales,* comme on parle d'une vie artistique, sportive, militaire ou religieuse, pour indiquer le type d'activité qui sert comme de pôle à des individus ou des groupes humains, pôle autour duquel gravitent les autres activités sans être pour autant supprimées.

Entendue dans le premier sens, l'expression de *vie spirituelle* désignerait évidemment des activités propres à un être spirituel, à l'exclusion de toutes autres. Il n'en va pas de même, du moins pas nécessairement, dans le second sens. Certes, il faut toujours, pour qu'un être quelconque puisse exercer une vie spirituelle, dans n'importe quel sens du mot, qu'il ait en lui un principe spirituel. Mais ce principe doit-il nécessairement constituer une réalité autonome, source d'opérations libres de tout conditionnement, ou bien peut-il ou doit-il, dans le cas de l'homme, s'appuyer sur des bases corporelles ? C'est là un problème délicat, dont la solution demeure toujours difficile à bien équilibrer. Il est incontestable, d'une part, que nous sommes capables d'une vie spirituelle. Nous avons dit plus haut quel degré de maîtrise et d'indépendance celle-ci peut atteindre. Non seulement en ce sens que l'être humain peut s'attacher aux valeurs et aux réalités spirituelles, religieuses notamment, mais encore en ce sens que, dans cet élan, il semble s'appuyer sur une source d'énergie étrangère au corps, le dominant, lui faisant même violence pour le conduire dans des chemins où il ne veut pas aller.

Mais, d'autre part, il n'est pas moins vrai que jusque dans ces activités les plus hautes, la flamme de l'esprit n'est jamais tellement pure qu'elle ne tire une partie au moins de son énergie du corps, dont elle est donc aussi le principe suprême d'unité et d'être. Bien plus, nous l'avons dit, la perturbation subie par le corps ne peut manquer de faire sentir plus ou moins profondément son influence sur l'activité spirituelle. Elle peut non seulement l'empêcher complètement dans les cas d'atteinte grave du système nerveux en ses différentes parties, mais encore l'altérer, la rendre laborieuse, l'encombrer d'éléments étrangers dont il est difficile d'éliminer l'action.

Dans cette conception, la chair et l'esprit ne sont pas deux entités, mais, au plan des valeurs, deux systèmes d'organisation :

Le combat entre la chair et l'esprit n'est donc pas une lutte entre notre corps et notre âme spirituelle,

mais l'opposition entre deux systèmes ou deux manières d'organiser le domaine des valeurs : *la chair* étant la conception où les valeurs terrestres, quelles qu'elles soient, occupent le rang suprême et se subordonnent toutes les autres, *l'esprit* étant, au contraire, l'expression de l'ordre inverse. Dans les deux, le corps et l'âme sont engagés. En sorte qu'il est plus exact de concevoir finalement l'être humain, non pas comme un champ clos où s'affrontent deux adversaires, mais comme l'artiste face à une œuvre à produire par le corps selon les conceptions de l'esprit animant et guidant ce même corps d'une unique élan vers un terme unique et un.

Nous ne sommes donc pas seulement engagés dans un conflit ou un dialogue entre nous, qui serions l'esprit, et notre compagnon qui serait le corps. Notre corps et notre esprit sont présents en chacun des partenaires. Nous sommes divisés pour la maladie comme pour d'autres formes du mal non pas entre deux êtres qui s'affronteraient en nous, mais entre deux (ou plusieurs) organisations différentes de notre être spirituel et corporel, deux (ou plusieurs) manières de construire, avec l'esprit et le corps, notre échelle des valeurs et donc notre vie d'hommes. Le corps, et la maladie dont il peut être atteint, ne sont pas simplement un obstacle sur la route de l'esprit, placé par une main étrangère sur le parcours royal de notre vie spirituelle. La maladie nous atteint dans notre être total, et c'est dans un combat de nous-mêmes avec nous-mêmes, engagés des deux côtés, qu'il nous faut trouver la solution du drame que constitue l'irruption de la maladie, surtout de la maladie grave dans l'existence humaine.

Si la maladie peut être un obstacle à la vie de l'esprit, elle peut être tout aussi bien « mystère crucial », comme l'écrit M. Gabriel Marcel, une porte ouverte à la grâce.

Cela est vrai même de la maladie mentale; c'est ce que montre très éloquemment le P. Léonard, O.P. :

C'est pourquoi il n'existe pas de corrélation parfaite entre l'autonomie, la maturité, ou l'équilibre psychique et la valeur morale réelle. Sans doute est-il éminemment souhaitable que la vie morale ou la vie chrétienne viennent se greffer sur le psychisme le plus sain possible. En ce domaine surtout il est toujours vrai que celui qui veut faire l'ange fait la bête. On ne guérit pas un scrupuleux ou un obsédé avec de bons conseils et des appels vibrants à la volonté. Par contre beaucoup de névroses viennent de l'absence d'une vie morale et spirituelle, de ce vide vertigineux où l'homme accablé par une impardonnable culpabilité perd le goût de vivre et devient la proie de son enfer particulier. Une vie spirituelle sincère, authentique, vraie aura toujours un effet bienfaisant dans la mesure où elle est gouvernée par l'amour qui arrache l'homme à lui-même pour le remettre en communication d'offrande avec les autres et avec le monde. Il reste que la vie spirituelle ne s'apprécie pas à ses effets thérapeutiques, pas plus qu'une autonomie psychologique bien établie n'est le gage d'une spiritualité profonde. Cela est vrai pour les deux ordres de grandeurs, celles de l'esprit et celles de la charité, celles de la charité surtout.

Lorsque l'homme devient la proie d'une exigence, et celles de l'esprit peuvent être aussi terribles et aussi amères que celles de la chair, il vit nécessairement dans un état de tension, dont les renoncements des artistes et des saints peuvent donner une idée. Médicalement parlant la pêche à la ligne et les arts d'agré-

ment sont probablement plus sains. Péguy s'est battu toute sa vie contre le désespoir, mais il a écrit *Le porche du mystère de la deuxième vertu;* Bernanos a lutté jusqu'à sa mort contre la peur, mais qui a parlé comme lui du mystère de la sainte Agonie ? Saint Jean de la Croix a connu l'effroyable tourment de la nuit, mais il est saint Jean de la Croix. « Cette dure lutte de la vocation, aussi sévère que celle de la mort », écrivait Claudel à Massignon. Un homme qui traîne sa carcasse vers une haute vocation, meurt tous les jours, comme saint Paul, mais le jeu en vaut la chandelle. Non ! La sainteté n'est pas la santé ! En un sens, on pourrait même en dire, comme des coins exposés dans les batailles, qu'il y fait plutôt « malsain », si des forces étranges venues d'ailleurs ne soutenaient le pauvre fatigué et ne lui permettaient de se « glorifier de ses faiblesses ».

A. P.

LES LIVRES

SPIRITUALITÉ

ROMANO GUARDINI : *Les Sens et la Connaissance de Dieu.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 133 pp.; 300 fr.

Romano Guardini vient de fêter ses soixante-dix ans. A cette occasion, chaque revue allemande a consacré tout un article pour évoquer sa personnalité et son œuvre. Les catholiques français seront heureux de joindre leurs vœux à ceux des catholiques allemands. R. Guardini n'est pas pour nous un inconnu et nous lui devons tous beaucoup. Qui d'entre nous n'a pas lu et relu, par exemple, son *Pascal,* son *Socrate,* son *Hoederlin,* son *Dostoïevski,* son *Rilke,* le *Seigneur,* l'*Esprit de la Liturgie* ? C'est à ce dernier ouvrage, aujourd'hui classique, que s'apparente l'essai présent : *Les Sens et la Connaissance de Dieu.* Les lignes suivantes de Guardini nous semblent résumer le thème essentiel de l'ouvrage : « L'esprit (de l'homme) est incarné et son corps pénétré d'esprit. L'homme n'est pas le résultat d'une composition, il est une unité vivante. Et c'est cette unité qui rencontre les choses, les autres hommes et aussi Dieu... Les sens peuvent percevoir beaucoup plus que les seules données matérielles : ils perçoivent aussi l'esprit vivant. Non pas le seul esprit, l'esprit en soi, mais l'esprit incarné en tant qu'il s'exprime. L'expression est la manière dont une réalité de soi non accessible aux sens se manifeste dans le corporel. Le corps humain tout entier est expression... » (pp. 83-84). Après avoir développé ce thème sur un plan purement philosophique, Guardini montre les conséquences de tels principes au plan de la révélation et surtout de la liturgie. Celle-ci est Épiphanie, manifestation de l'œuvre salvifique de Dieu. Toutefois, les événements liturgiques, les gestes et images liturgiques ne *manifesteront* vraiment Dieu pour nous que si, par eux-mêmes, ils sont *expressifs.* autrement dit cessent d'être des résidus atrophiés de symboles vivant il y a mille cinq cents ans, et si nous, de notre côté, nous « réapprenons à regarder, à écouter, à saisir avec les mains, à agir avec tout notre être vivant ». Nous croyons que ces considérations sont fondamentales pour un véritable progrès liturgique. Nous souhaitons donc un franc succès à ce petit livre, bien présenté, bien écrit et non moins bien traduit par le P. Thomas Patfoort. Et surtout nous espérons que les catholiques français le méditeront. Ce sera leur meilleur moyen de remercier R. Guardini et de l'inviter à poursuivre son œuvre théologique et liturgique.

F. REFOULÉ.

CARYLL HOUSELANDER : *Au secours du Christ.* Traduit de l'anglais par H. LEMAÎTRE. Éd. du Cerf, Paris, 1954; 328 pp.; 540 fr.

Conçu sans doute à Londres dans l'atmosphère des années 1940-1944

(l'édition originale est de 1947), cet ouvrage nous paraît être de la même veine spirituelle que ceux de M. Winowska. Bien que privé de l'armature dramatique que procure toute vie de saint, il nous livre l'essentiel du message d'un *P. Kolbe* ou d'un *Frère Albert* : la Passion du Christ se prolonge sans cesse et sous mille formes au sein de notre monde et tout chrétien est appelé à l'y découvrir pour en être humblement, mais sans crainte, l'instrument de choix.

Très proche du récit évangélique, si proche même qu'en maintes occasions elle n'est plus qu'une paraphrase du *Pater*, des mystères de la Croix ou de Marie, la méditation de C. Houselander ne fait la leçon à personne. Elle est comme le témoignage très simple d'une âme qui excelle à tirer parti des faits les plus banals de la vie quotidienne pour grandir dans la connaissance du mystère du Christ. Par touches discrètes, souvent teintées d'humour, elle nous aide à découvrir sa présence dans le « premier venu », qu'il s'agisse de « notre secrétaire, de l'épicier, de notre cuisinière ou de notre évêque ».

Ce qui pourrait n'être qu'une suite plus ou moins continue d'anecdotes devient, par la qualité de cette âme, un récit qui nous oblige finalement à retourner aux sources de notre vie avec le Christ : la prière de l'enfant de Dieu, la communion réelle à la souffrance du monde, le don d'un cœur qui veut se tenir éveillé aux lieu et place de la multitude indifférente au Christ.

C. Houselander peut aider les cœurs droits à contempler le « Christ humilié, présent dans l'humanité » et leur donner ainsi le désir de prendre efficacement leur part à ce prolongement de la Passion.

A.-M. B.

J.-M. PERRIN, O.P. : *L'Évangile de la joie.* Coll. « La vie intérieure ». Aubier, Paris, 1954; 200 pp.; 450 fr.

Nietzsche disait que les chrétiens n'avaient vraiment pas l'air d'être sauvés, et de fait combien parmi eux songent à se réjouir des dons incommensurables apportés par le Christ ? Le P. Perrin a voulu leur montrer que « vie divinisée et joie chrétienne sont une seule et même réalité » et qu'il n'y a pas d'autre accès à la vérité de la vocation d'enfant de Dieu que les béatitudes.

Qu'est-ce que cette joie que nous puisons dans l'Évangile ? Affranchissement du péché, allégresse qui naît de la vérité et de la foi, de l'espérance et surtout de cette charité qui se réjouit de la félicité de Dieu et veut tout lui donner, présence du Seigneur enfin et avant-goût de l'intimité éternelle. Mais cette joie n'est ni de l'ordre sensible ni de l'ordre des valeurs terrestres et, dans notre condition présente, elle ne peut être parfaite, car elle est en même temps exigence de renoncement qui nous arrache à nous-mêmes pour nous unir à Dieu, comme aussi elle se charge de tristesse devant le mal spirituel.

Le Christ nous a proposé la Loi nouvelle, et nos devoirs, sous la forme des béatitudes. Dans la deuxième partie de son livre, le P. Perrin étudie chacune d'elles comme autant de voies d'accès à la béatitude de Dieu. Certains de ces chapitres sont à noter particulièrement : la béatitude des doux, la remarquable étude sur celle des miséricordieux qui élargit ce mot bien au delà du sens de pardon que l'on considère d'ordinaire, et les si belles pages sur celle des pacifiques qui assimilent les âmes au Dieu de paix et qui nous livre le dernier mot de l'amour du Père, ce Père qui nous veut avec lui pour l'éternité, en ce terme où « la charité devient rencontre ». Le chapitre qui clôt cette deuxième partie montre la force rayonnante de la joie qui tient une place essentielle dans l'apostolat chrétien, car elle est « à la fois le culte et le témoignage rendus à Dieu ».

La joie chrétienne est exigence de sainteté. Mais comment l'atteindre ? En communiant à la joie de Dieu, en nous réjouissant du bonheur de nos frères et en essayant d'y contribuer, en luttant contre la tristesse (et il y a là un chapitre remarquable où le mal qu'est l'envie est fortement dénoncé); même par l'attention humble aux lois de l'équilibre humain, et surtout par l'abandon à la volonté divine et par la prière.

Tout cela est dit, très simplement, en un style oral où les répétitions de termes elles-mêmes ajoutent à la persuasion du texte, où les phrases courtes suggèrent souvent plus qu'elles ne disent, mais où passe une conviction profonde qui emporte tout. Plus d'une fois, en lisant telle ou telle page, on se prend à penser qu'appliquer pareil programme conduirait à une haute sainteté.

M.-L. T.

Le B^x^ Jean D'AVILA : *Écoute, ma fille (Audi, filia)*. Introduction, traduction et notes par Jacques Cherprenet. Coll. « Les Maîtres de la spiritualité chrétienne ». Aubier, Paris, 1954; 355 pp.; 870 fr.

Livre d'une importance capitale car il nous révèle un des grands spirituels du XVI^e^ siècle. Prêtre zélé, Jean d'Avila mérite bien son titre d'apôtre de l'Andalousie. Il parcourt cette contrée, suscitant par sa parole enflammée une foule de conversions dont plusieurs retentissantes : ainsi celles de saint Jean de Dieu et de saint François Borgia. Des disciples s'adjoignirent à lui et formèrent autour de lui une équipe de prédicateurs dont le rayonnement ne cessa de croître. Il créa en outre lui-même des centres d'enseignement pour remédier à l'ignorance religieuse. Enfin son grand souci fut la formation d'un clergé saint et instruit. Entre temps, son effort d'évangélisation avait inquiété les inquisiteurs espagnols; il dut subir la prison et se défendre contre ses accusateurs; mais fut enfin déclaré innocent. Sa réputation de sainteté grandit à tel point et sa compétence dans le domaine spirituel fut si bien reconnue qu'on lui demanda de rédiger divers mémoires sur la réforme du clergé, soit pour préparer le Concile de Trente, soit pour aider à en appliquer les décisions. Sa doctrine spirituelle, fortement inspirée de saint Paul, est centrée sur les mystères rédempteurs de la Passion et de la Croix. Il s'efforçait de susciter en chacun une vie intérieure profonde et excellait à guider les âmes dans les voies de l'oraison. Son œuvre principale, l'*Audi, filia,* nous le révèle tout entier. Il y commente, dans un style très vivant la parole du psaume *Écoute, ma fille, regarde et prête l'oreille: oublie ton peuple et la maison de ton père et le roi sera épris de ta beauté.* C'est un admirable guide de l'âme, qu'il stimule à progresser, malgré les tentations et les difficultés, dans une vie de prière et d'union avec le Christ.

Jusqu'alors, nous n'avions de cet écrit qu'une édition aux expressions atténuées et même retouchées par la main de disciples. Or, voici qu'en ces dernières années on retrouva la rédaction primitive. C'est ce texte, dans la fraîcheur de son premier jaillissement, que nous donne M. Cherprenet dans une excellente traduction. Il la fait précéder d'une importante étude qui forme la première partie du volume. S'y inspirant des travaux les plus récents parus en Espagne, notamment de ceux de Don Luis Sala Balust, il nous fait connaître l'essentiel de ce qu'on peut savoir sur la vie et l'œuvre du B^x^ Jean d'Avila. Ce livre constitue donc un apport précieux pour l'histoire de la spiritualité et, surtout, met à la portée du lecteur français un texte qui compte parmi les grands classiques de la spiritualité.

R.-L. Oechslin.

HENRI SANSON, docteur ès-lettres : *L'Esprit humain selon saint Jean de la Croix. Saint Jean de la Croix entre Bossuet de Fénelon.* Presses Universitaires de France, Paris, 1953; 366 pp.; 1200 fr. *Contribution à l'étude de la querelle du pur Amour.* 127 pp.; 400 fr.

Le travail du R. P. Henri Sanson, *L'Esprit humain selon saint Jean de la Croix*, lui a valu le titre de docteur ès-lettres à l'Université d'Alger. Et il représente l'étude la plus importante parue sur saint Jean de la Croix depuis celle de Jean Baruzi.

« Le but de ce travail est d'esquisser la conception de l'esprit humain que portait en lui saint Jean de la Croix quand il composait ses œuvres » (p. 7). C'est donc sur le plan de l'anthropologie que se place l'auteur. C'est un effort de description phénoménologique qu'il tente (p. 34).

L'ouvrage se divise en deux parties. La première étudie les différentes approches qui permettent de déterminer ce qu'est « l'esprit en pauvreté et nudité » devant Dieu. La deuxième comporte un effort de description phénoménologique des attitudes qui président aux dialectiques mystiques. L'auteur rattache systématiquement les différentes attitudes étudiées aux divers ouvrages du saint. L'attente et l'attention amoureuses sont décrites d'après *La Montée* et *La Nuit*. L'amour, se manifestant dans la quête, l'offrande et le don, est exprimé d'après *Le Cantique*. La spiritualisation, la communion à l'Esprit-Saint est retracée d'après *La Vive Flamme*. La conclusion du livre montre la valeur universelle de la conception sanjuaniste de l'esprit de l'homme.

Non seulement l'auteur est parfaitement documenté et fait preuve d'une compétence éclairée, mais il a fourni un travail personnel dont la méthode scientifique est attentive aux moindres nuances. Plusieurs fois (pp. 24, 41, 279), il met bien en lumière la relation qui joint l'expérience du saint aux poèmes, et les poèmes au commentaire. Il a des formules heureuses pour exprimer ce qu'est l'Écriture Sainte pour le Docteur mystique. L'étude des différentes valeurs de l'expérience est solide, et le caractère ecclésial et scripturaire de cette expérience est bien indiqué. La notion du vide de la foi est très juste (p. 237). De même ce qu'il appelle « négativité d'attente » par opposition à la négativité pure (p. 266).

Il faudrait relever aussi de nombreuses études de détail, fort bien menées, sur les points essentiels du vocabulaire sanjuaniste et des formulations personnelles fort bien trouvées (« Le péché est une absence voulue à la présence de Dieu », p. 132).

Tout ceci est acquis et le demeure. Raison de plus pour dire loyalement notre gêne devant une systématisation où on éprouve une certaine peine à reconnaître saint Jean de la Croix. Il est parfois difficile de distinguer le plan de pensée où se situe l'auteur. Les sources nombreuses auxquelles il recourt utilisent parfois des problématiques très différentes (entre Gilson et Hegel certains ajustements de pensée sont nécessaires). Il établit justement l'existence d'une double structure de l'esprit, et cette double structure est essentielle à sa thèse (p. 59), mais on est fondé à se demander s'il ne s'agit pas là seulement de « différents modes d'expression » (p. 62). Auquel cas tout change. L'auteur est heureusement attentif à corriger ce que telle expression pourrait présenter d'inattendu. Il défend « l'égalité d'être » entre Dieu et l'âme (p. 303), mais il cite le texte où saint Jean de la Croix nie cette égalité d'être (p. 306). Il faut évidemment s'en tenir très fort au plan descriptif pour admettre deux séries de vertus théologales, en particulier la double foi décrite page 228 (ou encore p. 98 de la petite thèse).

Certains textes provoquent un malaise que d'autres assertions contrebalancent. Autant on est heureux de voir l'auteur relever comment, pour saint Jean de la Croix, « l'ordre de la raison et celui de la foi s'entrepénètrent étroitement sur le plan spéculatif » (p. 159), autant on reste soucieux en lisant ceci : « Il a situé son propos dans un domaine de réalités spirituelles qui dépasse l'organisme surnaturel dont s'occupent ordinairement les théologiens » (p. 89). Autant l'objectivité de l'expérience mystique chez saint Jean de la Croix est plusieurs fois bien mise en lumière, autant on est surpris par la saveur subjectiviste de certaines formules : « L'expérience mystique est la saisie immédiate de la vie de Foi, d'Espérance et de Charité en nous, elle est la saisie de la vie de l'esprit en nous » (p. 39).

Sans doute serait-il injuste de trop isoler certaines formules qui surprennent. Le sérieux de l'étude du P. Sanson, son érudition solide n'ont pas trouvé pour les servir une synthèse théologique suffisamment sûre. Il y a plus. Car cette synthèse théologique sous-jacente, autant qu'on puisse la déceler, ne peut pas être celle de saint Jean de la Croix. S'il est vrai que le Docteur mystique n'a pas été thomiste, au sens où un Banez l'était, n'oublions pas qu'il fut cependant formé à Salamanque et au XVI^e siècle ! Dans cette perspective, certaines formulations théologiques du P. Sanson, non seulement lui sont étrangères, mais sont impensables pour un théologien de cette époque. Il y a une projection dans le passé qui risque de fausser les jugements définitifs. Enfin, certaines de ces formules sont, en elles-mêmes, difficilement acceptables. Elles risquent d'être interprétées d'une façon que l'auteur n'a certainement pas voulue.

Nous souhaitons que, appuyé sur une théologie plus conforme à celle que connut saint Jean de la Croix, il puisse donner toute leur valeur aux études enrichissantes qu'il nous a livrées.

LUCIEN-MARIE DE SAINT-JOSEPH.

Le P. JOSEPH DE GUIBERT, S.J. : *La Spiritualité de la Compagnie de Jésus.* Esquisse historique. Ouvrage posthume, édité par le P. Edmond LAMALLE, S.J. Institutum Historicum S.J., Roma, 1953 (Bibliotheca Instituti Historici, S.J., vol. IV); XXXIX-659 pp.; $ 5.00.

Ce livre était destiné à marquer la célébration du IV^e centenaire de la Compagnie de Jésus en 1940. L'Avant-Propos explique en toute loyauté les raisons qui en retardèrent la publication : l'étendue de la tâche que le P. de Guibert ne put achever qu'en 1941 et surtout l'évolution de la pensée du T. R. P. général Wl. Ledochowski, qui, après avoir demandé une histoire de la spiritualité de la Compagnie, aurait ensuite préféré un ouvrage avant tout doctrinal. L'œuvre, cependant, a fini par voir le jour; elle n'a rien perdu de sa valeur. Elle se compose de trois parties. Dans la première, l'auteur détermine les caractères de la spiritualité d'Ignace de Loyola à partir de la propre expérience du saint, développée encore à l'occasion de la formation de ses disciples et explicitée dans ses écrits. La deuxième, remarquablement documentée, est une esquisse historique du développement de la doctrine spirituelle ignatienne. Enfin la troisième expose les aspects généraux de la spiritualité de la Compagnie.

De l'Introduction, on retiendra d'importantes précisions sur la notion de spiritualité : chaque famille religieuse a sa propre spiritualité dépendant des moyens utilisés pour atteindre la fin intermédiaire qui est la sienne. Il faut admirer avec quel soin l'auteur nuance sa pensée; et pourtant, on souhaiterait voir indiqués d'autres facteurs encore qui marquent une spiritualité : notamment

les structures sociales sous-jacentes à la mentalité contemporaine. La spiritualité ignatienne se dégage bien des premiers chapitres; on peut considérer désormais comme liquidée la légende de l'« ascétisme » de saint Ignace. Les faits de sa vie, comme aussi ses écrits, manifestent un authentique mystique. Mais la même critique se répète à propos de l'histoire de la Compagnie : la spiritualité des jésuites n'a-t-elle pas subi une déviation? En particulier, les décisions du général Mercurian n'ont-elles pas tari les sources de la contemplation au sein de la Compagnie? Ici, l'auteur met bien en lumière l'attitude de Mercurian dont les mesures, peut-être excessives, s'expliquent par le souci d'écarter des jésuites toute tentation qui les auraient détournés de leur vocation du service apostolique (p. 208). L'authentique esprit de saint Ignace fut, d'ailleurs, clairement exprimé par la suite dans une lettre du général Aquaviva, d'une importance capitale. Sans doute maintient-il que l'oraison doit amener le disciple d'Ignace à répondre à sa vocation, à tendre au service de Dieu, mais, ajoute-t-il, « prétendre que pour un homme de la Compagnie, il n'est jamais permis dans son oraison de s'arrêter simplement à aimer et comprendre Dieu, qu'il lui faut toujours faire une méditation qui tende directement à la pratique et qu'il n'est pas libre de méditer ce qui ne s'y rapporte pas, c'est là se tromper complètement... Il n'est pas vrai de dire : j'aime Dieu afin de faire ce qui lui est agréable, mais c'est parce que je l'aime que je fais cela » (cité p. 230).

Au début de la restauration de la Compagnie au XIX[e] siècle, le souci de fidélité à saint Ignace conduisit parfois à un littéralisme excessif dans l'interprétation des *Exercices,* par exemple chez Roothaan; mais on en vint bientôt à une interprétation plus souple et plus conforme à l'esprit de saint Ignace, que l'auteur fait sienne : « La vraie solution (au problème de l'interprétation des *Exercices*), écrit-il,... semble bien être dans une prise de conscience toujours plus pleine et plus nette de ce qui est la pensée profonde de saint Ignace, l'armature essentielle de ses *Exercices,* de ce qui fait leur valeur durable et universelle, indépendamment de certains détails, intéressants, précieux à bien des points de vue, mais en définitive accessoires et qu'on pourra, par conséquent, laisser parfois tomber sans rien enlever à la force de l'ensemble... » (p. 539). Une autre question qui se repose tout au long de cette histoire, est de savoir si l'oraison doit être, pour le jésuite, un moyen ou une fin. La solution de l'auteur (p. 550) nous paraît encore insuffisante. Il faut dire plutôt que c'est un problème mal posé. Le mot *oraison* a été calqué sur le latin *oratio* mais, à partir du XVI[e] siècle, le sens n'est plus celui du terme latin. Il désigne d'une façon équivoque les actes fort différents qui s'accomplissent au cours d'un entretien avec Dieu : tantôt, par exemple, la simple prière de demande, tantôt des actes d'amour de Dieu ou diverses formes de contemplation. Il est clair que si l'oraison consiste en des actes qui procurent l'union avec Dieu par la charité, il s'agit d'une fin, et dans les autres cas, seulement d'un moyen. A notre connaissance, aucune étude historique n'a encore été tentée de cette évolution de signification et de la diversité de sens ou de la confusion qui s'en est suivie.

Faut-il signaler encore quelques lacunes dans ce volume? Il n'est rien dit de l'influence de Jean d'Avila sur la conversion de saint François Borgia, ni des relations pourtant si importantes entre sa troupe de missionnaires et la jeune Compagnie. De même la place faite à la spiritualité du P. Lallemant paraît insuffisante (à côté de la citation de la p. 550 — l'oraison serait un moyen — on pourrait en extraire bien d'autres de sens très différent où Lallemant assigne comme but à l'oraison

de disposer l'âme à l'union divine). Mais on hésite à formuler de nouvelles exigences en présence d'une telle somme de la spiritualité ignatienne : on reste confondu de la richesse de documentation mise désormais à notre portée et rempli d'admiration pour la sûreté des jugements de l'auteur et les nuances qu'il sait introduire afin de faire ressortir la vérité entière. Ajoutons que le P. Lamalle a droit aussi à notre reconnaissance, lui qui a suggéré ce projet et tant travaillé pour qu'il soit mené jusqu'à son terme.

R.-L. Oechslin.

P. DUROSOY, S.J. : *Cheminements de la charité.* Réflexions sur l'Action catholique. Spes, Paris, 1954; 220 pp.; 375 fr.

Après un chapitre de doctrine sur la charité (de la théologie de manuel agrémentée de citations bibliques et littéraires), le chapitre second affirme que l'équipe (d'Action catholique) est la « forme *essentielle* de l'Église du Christ » : les Douze auraient vécu « en équipe avec le Seigneur », et « les premiers chrétiens de Jérusalem auraient vécu en équipe », etc. C'est réduire par trop et défigurer la communauté ecclésiale qui a d'autres dimensions qu'une équipe. L'Église est une assemblée « catholique ». Les œillères de l'auteur sont telles que dans le dernier chapitre, où l'on donne des directives pour aider le laïc à choisir le ou les points d'application de son zèle apostolique, on énumère toutes les œuvres, et pas une seule fois la paroisse, qui est ou devrait être, communauté missionnaire. La sereine ignorance de ces vérités de toujours, au surplus remises en vigueur depuis une décade, font de cet ouvrage une œuvre de chapelle enfermant l'Action catholique sur elle-même, au grand dommage de ses militants.

A. Plé.

Yvan DANIEL et Gilbert LE MOUËL : *Le ciel c'est les autres.* Éd. Ouvrières, Paris, 1954; 288 pp.; 495 fr.

Voici une présentation originale de deux aspects essentiels de la religion chrétienne : la charité (pour Dieu et le prochain) et le ciel. Cet ouvrage est pour les trois quarts un simple recueil de textes des évangiles et des écrits apostoliques; la méthode est bonne et les militants ouvriers — à qui ce livre semble particulièrement destiné — y trouveront un enseignement à leur portée dont la méditation les conduira au cœur du christianisme. Un regret cependant : les auteurs envisagent surtout la charité fraternelle dans les rapports d'individu à individu. Son aspect communautaire est à peine signalé en passant (pp. 113-116), alors que la charité a pour fondement cette « communauté de béatitude », comme dit saint Thomas, dont elle est en même temps le lien, la perfection et le rayonnement. On est en droit de s'étonner de cet individualisme chez des auteurs si bien avertis des aspirations communautaires de notre temps. Cette même lacune se retrouve dans la partie rédigée par nos auteurs où, sous le titre : « Qui est mon prochain ? » sont énumérées, avec leurs qualités et leurs défauts, toutes sortes d'espèces de prochains que nous pouvons avoir. L'idée est bonne, mais aurait pu être mieux réalisée : le prochain y est présenté souvent d'une manière assez superficielle et naturelle; on ne va pas au fond, là où Dieu appelle et aime chaque homme, là justement où la charité se porte chez nos frères. Malgré ces réserves, l'ouvrage mérite une large diffusion, même en dehors des milieux d'Action catholique.

A. Plé.

Divo BARSOTTI : *Loquere Domine.* Libreria Editrice Fiorentina, 1954; 125 pp.; Lires 300.

Ce petit volume inaugure une nou-

velle collection intitulée « Documents de vie spirituelle ». Il est constitué par des notes d'une retraite prêchée à la villa des Anges à Fiesole, du 30 août au 2 septembre 1953, à des membres de l'enseignement supérieur. Le thème général en est la Parole de Dieu et chaque méditation est imprégnée d'Écriture sainte et d'expérience spirituelle. On comprend que l'auteur ait voulu laisser aux paroles la simplicité d'un discours intime et familier. Nous sommes sûrs que tous les lecteurs de cet opuscule seront saisis par l'atmosphère de foi et d'amour qui se dégage de ces pages.

M.-F. Moos.

La Lotta con l'Angelo. Diario di un'anima. Documenti di Vita Spirituale, 2. Libreria Editrice Fiorentina, 1954; 115 pp.; Lires 300.

C'est le second volume de la collection dont nous avons parlé plus haut. C'est le journal d'une âme, intitulé : *La lutte avec l'Ange.* On nous dit seulement qu'il s'agit d'un prêtre mort d'une pleurésie dans l'été 1942. Le journal, qui semblait s'ouvrir sur la route d'une vie sainte, contient les dernières pages d'une âme intensément travaillée par la grâce. Ces pages n'étaient pas destinées à la publication, c'est justement ce qui les rend si précieuses. Les mots qu'elles nous transmettent semblent transparents. Ils révèlent moins l'homme que Dieu. Pas trace de rhétorique : Dieu est vraiment vivant et présent pour celui qui écrit. Notes rapides, simples accents d'un colloque intérieur. Langage parfois spontanément paradoxal qui apparente l'auteur aux mystiques rhénans que l'auteur semble connaître particulièrement et auxquels il se réfère explicitement dans la note du 22 novembre.

L'identification mystique avec le Christ que certaines expressions supposent est précisément une grâce, la grâce suprême à laquelle l'âme puisse aspirer.

Comme le dit si bien celui qui se cache sous les initiales M. C. et qui présente ce livre : « A quoi donc l'avait appelé et préparé le Seigneur ? Cette pureté, dont Dieu lui avait donné une faim si douloureuse les derniers jours, avait été non la promesse, mais le don au delà duquel il n'aurait rien pu et dû espérer ici-bas.

La vie ne fut pour lui que désir et attente. Songe qui eut, comme unique réveil, la mort.

« Les pages qu'il a écrites continuent à suggérer que toutes nos demandes n'auront toujours qu'une seule réponse : le pourquoi de la vie ne se trouve qu'au delà. »

M.-F. Moos.

CENTRO DE ESTUDIOS DE ESPIRITUALIDAD DE SALAMANCA : *Sobre la perfección cristiana.* Ed. Juan Flores, Barcelona, 1954; 461 pp. in-12.

Le Centre d'études de spiritualité, fondé en 1951 à l'Université pontificale de Salamanque, reçut pour tâche, entre autres, d'organiser tous les deux ans une « semaine de spiritualité ». Voici que viennent d'être publiées en un volume les conférences de la première de ces semaines, celle de 1952, consacrée à la perfection chrétienne. La première série des exposés avait pour thème : *La perfection chrétienne en elle-même.* Le P. Augusto Andrés Ortega, C.M.F., explique d'abord, d'un point de vue ontologique, que la vie chrétienne a pour fin « que Dieu soit, d'une façon complète, celui qui agit en nous, à travers nous-mêmes, pour que nous puissions ainsi faire *nôtre* l'action de Dieu » (p. 3); la perfection se réalise par notre conformation au Christ, qui nous insère dans le mystère trinitaire; cela ne va pas sans que « nous nous perdions nous-mêmes », pour nous retrouver dans le Christ, ni sans que s'accomplisse un travail de purification de l'âme. Divers aspects imposants de ce problème sont également traités : le

caractère communautaire de la perfection; ses rapports avec la résurrection des corps; enfin la question de la sauvegarde des valeurs humaines. — Le P. Antonio Royo Marín, O.P., fait ensuite un exposé très dense de la doctrine de saint Thomas sur le rôle essentiel de la vertu de charité dans la perfection. — Dom Gabriel M. Brasó, O.S.B., montre dans les conseils évangéliques « les moyens spéciaux d'ascèse pour la vie de perfection » et souligne leur triple aspect sacramentel, juridique et moral. — Le P. César Vaca, O.S.A., analyse les ressorts psychologiques de la perfection. Problèmes délicats à résoudre que ceux-ci : dans quelle mesure la sainteté exige-t-elle un équilibre psychique normal ? Les rapports entre ce qu'on peut nommer mystiques naturelle, pathologique et surnaturelle; entre les épreuves passives et un certain déséquilibre mental; enfin la psychologie du péché. — D. Baldomero Jiménez Duque s'efforce de résoudre la question si ardemment discutée il y a quelques années, des rapports entre perfection et contemplation. — Enfin le P. Efrén de la Madre de Dios, C.D., traite de la nécessité de la perfection.

La deuxième série des conférences s'ouvre par un exposé du P. Jesús Olazarán, S.J., sur les caractères de la spiritualité contemporaine : de nos jours, le chrétien est soucieux d'une vie intérieure appuyée sur le dogme, il est conscient d'être lié à une communauté vivante, enfin participe plus ou moins au renouveau actuel de la mystique. — Trois exposés traitent successivement de la perfection des divers états et conditions : celle de l'état religieux (par le P. Ignacio Omaechevarría, O. F. M.) procurée par les instruments de perfection que sont les vœux et les règles et observances; celle du clergé diocésain (par D. Joaquín Goicoecheaundia) qui doit découler, selon l'idéal du cardinal Mercier, du sacerdoce pleinement vécu; celle de la vie séculière enfin. On lira avec admiration le très beau témoignage qu'apporte ici un laïc, D. Alfredo López : la perfection dans le monde est fondée sur l'accomplissement de la volonté de Dieu et sur la charité capable de l'emporter sur tout, même sur la souffrance, le temps et la mort. La loi de l'amour se développe dans la famille, dans la profession, dans l'État et dans l'Église. En particulier, dans la cité, le chrétien se préoccupe du bien commun : loin d'en abandonner le soin aux mains de l'État, du Parti ou du Syndicat, « il observera les actes du gouvernement, les événements de la vie sociale, les problèmes qui inquiètent ses concitoyens; il comparera toute cette écorce diverse de la vie avec la doctrine de Jésus-Christ..., il se formera une opinion personnelle, une opinion qu'il proclamera et qu'il fera valoir de toutes ses forces, afin qu'elle se traduise en œuvres de la manière la plus convenable pour le bien commun » (p. 377). — Puis D. Jesús Iribarren donne de précieuses indications sur la manière de travailler à la perfection des classes dirigeantes. Enfin D. Angel Suquia Goicoechea précise ce qu'est la perfection dans l'état du mariage.

Le présent compte rendu ne peut donner qu'un aperçu fort incomplet de la richesse de cet ensemble. Tous les exposés sont de la meilleure qualité. On ne pouvait d'ailleurs s'attendre à moins, étant donné la haute compétence des conférenciers et du président du Centre d'études de spiritualité, D. Luis Sala Balust, qui a tant contribué au renouveau actuel de la spiritualité en Espagne.

R.-L. Oechslin.

Lamberto DE ECHEVERRIA : *Ascética del hombre de la calle* (Ascétique de l'homme de la rue). Colección Remanso. Juan Flors, édit., Barcelone, 1954; XII-307 pp.

Sous ce titre modeste, c'est toute la doctrine chrétienne qui est proposée au laïc chrétien, en des médi-

tations écrites en un style alerte, direct, dépouillé de toute rhétorique. L'auteur veut uniquement « mettre dans les mains de l'homme de la rue qui vit, souffre, peine et se meut au milieu du monde d'aujourd'hui, un livre qui puisse l'orienter afin de parvenir à réaliser d'une manière intégrale, totale et pleine son idéal chrétien ». Il s'agit pour cela de rappeler le but de la vie chrétienne et le chemin qui y conduit : tels sont les deux points autour desquels sont groupées les considérations. Celles-ci sont nourries de l'Écriture et bien adaptées aux conditions actuelles. L'auteur ne minimise pas l'idéal : « Tu dois être un saint », dit-il, en raison des dons reçus de Dieu et pour répondre aussi aux besoins des foules. Il insiste sur certaines vertus oubliées : la force, par exemple, qui est loin d'être contraire à la charité, comme il arrive qu'on l'imagine; la magnanimité, la vérité. La vie chrétienne, explique-t-il encore, doit être enracinée dans l'humain, car la grâce perfectionne la nature. Il attire l'attention sur une grave lacune de la formation du chrétien, qui provient de deux causes : on se borne à le former durant la jeunesse, dont les problèmes essentiels sont ceux de la lutte contre les passions; l'adulte continue à tout envisager sous cet angle et néglige les responsabilités professionnelles; d'autre part, l'enseignement donné est relatif à des structures sociales complètement périmées, il est le plus souvent irréel.

Il y aurait encore une foule d'observations pertinentes à glaner dans le livre parmi les moyens proposés pour réaliser l'idéal du chrétien. Il faut lire le livre lui-même. On y recueillera tout ce que nous a livré un homme d'expérience et un apôtre zélé.

R.-L. Oechslin.

Fénelon, œuvres spirituelles, introduction et choix de textes par François Varillon, S.J. Éd. Aubier, Paris, 1954; 390 pp.; 900 fr.

Le P. Varillon nous a donné dans ce volume un vrai bréviaire de la spiritualité fénelonienne. On lui saura gré particulièrement d'avoir fait la place si large aux lettres. Mais on lui sera surtout reconnaissant pour son introduction. Tout l'essentiel est dit, de ce que Bremond a eu le premier le courage d'établir, touchant la vraie valeur de la condamnation arrachée par Bossuet. Tout est dit, mais avec la délicatesse et les nuances les plus justes. Et, autour de cela, cette admirable (et si difficilement saisissable) personnalité spirituelle est dessinée avec exactitude par les touches les plus précises et les plus fines. Un beau livre et un bon livre. On regrettera que le P. Varillon n'ait pas su faire usage des travaux de Peter Manns et de Raymond Schmittelein. Ce sera pour la seconde édition, laquelle ne saurait tarder.

L. B.

L. COLIN, C.SS.R. : *Retraite sur l'amitié de Jésus-Christ.* Éd. Saint-Paul, Paris, 1954; 360 pp.

Cette retraite est destinée aux prêtres, religieux et religieuses. Pour chaque jour sont prévues une lecture et trois méditations, suivies chacune d'un examen de conscience et d'une prière. Aucun point n'est laissé dans l'ombre et de nombreuses citations d'auteurs spirituels viennent illustrer les diverses considérations. L'ensemble est solide, équilibré, plein de bon sens, bienfaisant, et fera réfléchir utilement sur les exigences de la charité; mais cet ouvrage compact et de présentation sérieuse conviendra davantage à des âmes un peu mûres qui en tireront certainement grand profit.

La méditation sur l'enfer a cependant quelques phrases désagréables : Dieu créant l'enfer « afin de forcer pour ainsi dire l'humanité à l'adorer, le servir et l'aimer » ?... Dieu « re-

courant à ce moyen extrême pour triompher » (p. 150) ?... Certes, l'auteur rectifie aussitôt : « L'enfer, dernier effort de la bonté divine pour garder l'homme du péché », mais un peu plus loin il ajoute : « Malheur à qui ose pousser à bout l'Amour infini et l'exaspérer ! » Comme l'on préfère se répéter ce que disait le P. Héris dans *Le Mystère de Dieu* (p. 273) : « Nul ne se damne sans qu'il y ait de sa faute. La faute ici c'est le refus conscient et volontaire de l'amour..., c'est parce que le pécheur a été trop aimé qu'il mérite les châtiments qu'il encourt. »

M.-L. T.

ÉQUIPE SACERDOTALE DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, DES FILS DE LA CHARITÉ : *Chemin du Calvaire... Chemin de vie...* Secrétariat de Presse, 51 *bis*, rue de la Roquette, Paris-11e, 1954; 32 pp.

Voilà un Chemin de croix qui conviendra aux malades, aux gens pressés, à tous ceux qui n'ont besoin que de quelques mots pour orienter leur prière. Des phrases très courtes, mais si suggestives, si proches de la souffrance du Christ, si proches de nos soucis qu'elles amorcent un long cheminement dans l'âme. Chaque station est illustrée d'après les tableaux du chemin de croix de l'église Notre-Dame-d'Espérance à Paris.

M.-L. T.

M.-M. D'HENDECOURT : *Le chemin de l'amour d'après saint Jean de la Croix.* Nouvelles Éditions latines, 1953; 144 pp.; 300 fr.

Persuadée de l'actualité de saint Jean de la Croix, l'auteur veut mettre sa doctrine à la portée de tous et essaie d'en dégager les éléments fondamentaux. En suivant les différents ouvrages du Docteur mystique, elle étudie la transformation de l'âme en Dieu, qui en est l'unique thème. Du premier livre de *La Montée du Carmel* se dégage le caractère concret d'une doctrine qui « exprime le drame vécu par toute conscience humaine »; le caractère universel de l'attitude intérieure qui y correspond est mis en relief par les *Avis*, les *Conseils* et par les *Lettres*. Les livres II et III de *La Montée* insistent sur la marche progressive de l'activité ascétique; la *Nuit obscure* illustre l'aspect positif de la passivité mystique qui constitue une activité supérieure de consentement. Le *Cantique spirituel* manifeste l'absolu d'une connaissance où Dieu se révèle comme amour, tandis que la *Vive flamme*, en unissant ces différents points de vue pour en faire pressentir le suprême aboutissement dans l'éternité, « fait apparaître le caractère personnaliste d'une doctrine fondée tout entière sur le mystère du Christ ». Cette étude rapide, mais qui va au fond des choses, ne pourra cependant compter au nombre des ouvrages de vulgarisation à cause de sa densité, de sa brièveté, de son sérieux.

Malheureusement le dernier chapitre : « Le problème fondamental : mystique ou philosophie? Le réalisme spirituel et la métaphysique de l'amour », témoigne d'une optique fausse, même quand il s'agit de prouver des idées justes. Que la connaissance mystique soit une vraie connaissance, c'est chose certaine, mais peut-on dire comme l'auteur : « Si l'on considère la philosophie... comme la science suprême... par laquelle s'exprime ce que nous sommes, ce que nous devons être... la philosophie devient religieuse, de sorte que la science mystique se substitue, en qualité de vraie connaissance, à tout ce qu'on a appelé métaphysique » (p. 130) ? Il suffit de se reporter à la distinction que fait Maritain dans les *Degrés du savoir* entre les trois sagesses : la sagesse métaphysique, science suprême de l'ordre purement rationnel ou naturel, la théologie, la sagesse mystique, pour avoir une vue beaucoup

plus nette et plus formelle du problème, et il ne serait pas non plus inutile d'éclairer les derniers paragraphes du livre de Mlle d'Hendecourt par le chapitre VII du même ouvrage où Maritain démontre l'accord profond et essentiel qui existe entre la pensée de saint Thomas et celle de saint Jean de la Croix, même lorsque les sources et le langage de ce dernier ne semblent pas dépendre de l'école thomiste; l'accord fondamental de la science spéculative et de la science pratique des réalités chrétiennes même lorsqu'elles parlent un langage différent et en apparence opposé.

M.-L. T.

Mgr J. CALVET : *La trame des jours. Propos de spiritualité sur l'élémentaire et le quotidien.* Coll. Le Rameau. La Colombe, Paris, 1955; in-8°, 180 pp.; 495 fr.

L'élémentaire et le quotidien ! L'éditeur lui-même a eu peur de ce premier titre. Voilà pourtant ce qui nourrit et fait grandir. Ces propos de sagesse autant que de spiritualité sont extraits des confidences de toute une vie de prêtre et d'écrivain. Très variés, ils nous remettent à chaque page dans le vrai et disent tout haut ce qu'on ose à peine penser :

« Il y a dans les prières des formules qui sont des mensonges, des défis ou de la rhétorique sans portée : « Que votre volonté soit faite sur la terre. » A quelques exceptions près, n'est-ce pas ? « J'aime mon prochain comme moi-même. » C'est le prochain qui serait content si c'était vrai. Et le prêtre, au pied de l'autel, face à face avec Dieu, lui dit : « *Judica me,* jugez-moi. » Heureusement, Dieu nous connaît et ne nous prend pas au sérieux. »

Ou encore : « Qui ne rêve pas dans la rue, dans l'autobus dans la fumée d'une cigarette ? Il faut s'habituer à rêver à Dieu : c'est le moyen d'arracher au néant le quart des heures de notre journée. »

Il y a du Pascal et du Sully-Prudhomme dans ces pages. Il y a aussi l'expérience d'un grand demi-siècle de recherches et de combats. On y reconnaît l'envers de mainte péripétie politique et on y admire l'endroit de perpétuels « travaux ». Le recteur émérite de l'Institut catholique ne fait plus ici de théorie. C'est un testament spirituel, dont le cardinal Feltin a voulu signer l'*imprimatur.* C'est aussi un livre de raison, dont les maximes sont vécues et peuvent faire la trame de nos jours.

JEAN SAINSAULIEU.

THÉOLOGIE

Saint Bernard Théologien. Actes du Congrès de Dijon, 1519, septembre 1953, par J. LECLERCQ, C. BODARD, etc. Coll. « Analecta sacri ordinis cisterciensis » fasc. 3-4 de 1953. Curie génér. de l'Ordre de Cîteaux, Rome, 1955; 336 pp.

Cette revue est trop petite et en même temps de trop modestes ambitions pour présenter un ouvrage aussi important, en dimensions et en qualité, que celui-ci. Elle se doit cependant de signaler aux érudits et aux fervents de saint Bernard, bien que cette annonce soit sans proportions avec les travaux ici rassemblés, ces actes du Congrès de 1953 pour le huitième centenaire de la mort de saint Bernard.

Dom J. Leclercq, qui a dirigé l'édition, inaugure la série des dix-sept contributions par un rapport qui justifie le titre commun. Quoique certains, plus partisans qu'érudits, en aient pensée, saint Bernard fut, en

effet, un vrai théologien. Il appartenait à une tradition théologique qui avait et qui a toujours sa place dans l'Église et que Dom Leclercq appelle « la théologie monastique ». Celle-ci se caractériserait, selon lui, de trois manières : elle puise, presque exclusivement, aux sources chrétiennes et se méfie des *litterae saeculares,* des philosophies profanes et de tous les apports étrangers à la Révélation; au lieu de chercher à « expliquer » le dogme et à en expliciter le contenu, elle s'efforce de ramener le moine à l'union à Dieu et à la charité : « On peut même dire que celle-ci est le problème central de leur théologie : toute le reste, et le dogme même, n'est que moyen de parvenir à l'adhésion à Dieu qui est charité » (p. 13). Enfin, la méthode même que les moines appliquent achève de caractériser leur recherche théologique : la scolastique procède par voie d'analyses et d'abstraction; la théologie monastique est fondée sur l'expérience et est essentiellement concrète (p. 14). Les écrits de saint Bernard révèlent cette mise en œuvre de la pensée théologique, et lui-même mérite bien son titre de théologien. C'est ainsi d'ailleurs qu'on le considérait de son temps : « Magnus ille theologus », disait Geoffroy d'Auxerre; « noster abbas vere theologus », disaient ses moines, etc. Dom Olivier Rousseau, à la fin du volume, reprend pour son compte l'expression de « théologie monastique », mais en signale aussi la limite, « car, en réalité, cette théologie est le prolongement de celle des Pères » (p. 305).

Parmi les autres contributions, il nous faut signaler au moins celles du P. Daniélou, *Saint Bernard et les Pères grecs*; du P. Barré, C.S.S.P., *Saint Bernard, docteur marial*; de Dom Boissard, *La doctrine des anges chez saint Bernard*; du chanoine Mouroux, *Sur les critères de l'expérience spirituelle d'après les sermons sur le Cantique des cantiques*; de M. Forest, *Saint Bernard et notre temps,* et surtout — sans oublier le rapport de conclusion, déjà cité, de Dom Olivier Rousseau, *Saint Bernard, le dernier des Pères* — l'excellent chapitre de cinquante-quatre pages très denses et très belles du P. Congar, *L'Ecclésiologie de saint Bernard,* qui est certainement une contribution importante à l'ecclésiologie et à son histoire.

A.-M. H.

RÉGINALD BUCKLER, O.P. : *The Perfection of Man by Charity.* Blackfriars, London, 1954; 1 vol. rel., 238 pp.; 13/6.

Mort en 1927, à quatre-vingt-huit ans, le P. Reginald Buckler, O.P., publiait en 1889 l'ouvrage de sa vie : *La perfection de l'homme par la charité.* Cet ouvrage a connu plusieurs rééditions, revues par l'auteur, dont la dernière, par Blackfriars (1954). C'est un chef-d'œuvre d'autant plus admirable que la théologie des années 1880 était bien loin du souci de redonner à la charité le primat qui lui appartient et pour lequel militent, depuis quelques années seulement, quelques théologiens encore trop rares.

Le thème central du P. Buckler est pourtant bien classique et fort simple : l'essence de la perfection chrétienne est la charité. En douze chapitres, sans technicité, enrichis de citations de l'Écriture Sainte et des Pères judicieusement choisies, le P. Buckler, s'appuyant sur quelques principes majeurs de saint Thomas, dessine une synthèse de la perfection chrétienne (spécialement de la vie contemplative) toute proche de la vie et qui atteint par moments à un lyrisme contenu qui met le lecteur devant Dieu. Qu'il traite de l'humilité, du progrès spirituel, de la prière, de la mortification, de la prudence ou de la vie religieuse, il éclaire tout par le primat de la charité, mettant ainsi en œuvre cette théologie qui est sagesse et qui n'a, hélas ! guère de disciples. Certes, on peut regretter

quelques lacunes : dans le chapitre sur la prière, il n'est pas fait mention de la prière liturgique; le chapitre sur l'amour du prochain — grand par son souffle apostolique — est un peu court : il aurait fallu que la charité fraternelle soit présente dans tout l'ouvrage puisqu'elle est, elle aussi, fondement des vertus. Il n'en reste pas moins vrai que cet ouvrage, trop méconnu même dans les pays de langue anglaise, est d'actualité. On lui souhaite de nombreux lecteurs... et des disciples.

A. Plé.

Saint Thomas D'AQUIN : *Contra Gentiles,* livre II. Lethielleux, Paris, 1954; 448 pp.; 2400 fr., relié, 2950 fr.

Nous avons déjà présenté et loué le premier tome paru de cette collection qui fut, en fait, le troisième livre de l'œuvre de saint Thomas : *Contra Gentiles*. Voici le livre deuxième, celui qui traite de la création, de la distinction et de la nature des êtres créés. Le texte latin est celui de l'édition léonine — « en privilège exclusif pour la France » —, la traduction est l'œuvre des PP. Corvez et Moreau, du couvent dominicain de Leysse (Savoie). Introduction, plan détaillé de l'ouvrage, table analytique achèveront de faire de cette « Somme » un livre accessible à un grand nombre.

A.-M. H.

S. Exc. Mgr GARRONE : *La Morale du Credo.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 75 pp.; 175 fr.

C'est toujours avec plaisir que l'on ouvre un article ou un ouvrage de Mgr Garrone, car on est sûr d'y trouver sous une forme accessible une doctrine à la fois traditionnelle et adaptée aux besoins de notre temps. Le petit livre que nous présentons ici se donne pour but d'exposer les grandes lignes de la morale chrétienne. Mgr Garrone ne se borne pas à analyser l'emprise de la charité sur toutes les vertus, mais il s'efforce encore de montrer comment cette morale découle du *Credo*. Détachée de la doctrine, de la foi au Christ, elle perd tout son sens. Dans une dernière partie, l'auteur nous fait voir comment l'Église est le milieu où nous devons nous placer pour vivre pleinement cette morale. Il achève par ces mots : « Vivre chrétiennement, c'est vivre le *Credo*; vivre le *Credo,* c'est vivre l'Église et par là vivre d'avance la vie éternelle. »

F. R.

Peter LIPPERT, S.J. : *Vom Endlichen zum Unendlichen* (Du fini à l'infini). Verlag Herdner, Freiburg, 1954; 270 pp.

On trouvera rassemblés dans ce volume des articles publiés jadis par le P. Lippert, qui touchent aux divers aspects du mystère de la vie humaine. Les réflexions de l'auteur remettent au premier plan des valeurs fondamentales : par exemple, que la vraie grandeur de l'homme ne réside pas en des facteurs extérieurs, mais dans cet absolu qu'il possède en lui en tant qu'enfant de Dieu; ou encore, il rappelle l'attitude de la prière devant Dieu, la lumière qu'apporte la Résurrection dans le mystère de la mort, le message de l'évangile de l'Enfant-Dieu, portant par son silence et sa faiblesse une sorte de défi à notre orgueil. Ce sont aussi des observations pertinentes sur certains aspects de la civilisation : ainsi l'auteur explique qu'il ne faut pas tant craindre la machine de l'homme que l'homme devenu machine; il montre la signification de notre attitude à l'égard des animaux, mesurant notre niveau de culture et notre ouverture sur le domaine de la création vivante. Il rappelle opportunément que la vie commune ne se fait pas de soi-même, mais par la volonté de « l'homme de la commu-

nauté », tendu dans l'amour pour réaliser ce but de l'unité. En d'autres pages, l'auteur nous fait pressentir le mystère de la personne où pénètre l'acte de foi, ou bien encore ce caractère de la vie humaine en tension incessante entre la lutte et le repos. C'est encore la valeur de l'homme qu'il souligne en posant la question : y a-t-il des hommes manqués? Non, répond-il, tant qu'ils sont encore capables de rapports d'amour avec Dieu. En somme, un beau livre où l'on aimera à retrouver la pensée et les accents de cet apôtre de notre temps que fut le P. Lippert.

R.-L. Oechslin.

Christliche Besinnung, 7. Werkbund-Verlag, Würzburg, 1954; 79 pp.; in-12.

Voici déjà le numéro d'une collection très bien conçue, qui veut constituer une petite « bibliothèque religieuse » pour tout fidèle soucieux de se documenter sur la pensée chrétienne contemporaine. La collection est dirigée par Romano Guardini, Heinrich Kahlefeld et Felix Messerschmid : trois personnalités de premier plan dans l'Allemagne catholique d'après-guerre. Le fascicule 7 contient d'abord un article magnifique dans lequel H. Kahlefeld, oratorien de Munich, considère la mort du Christ comme une pierre d'achoppement, d'une part, et, d'autre part, comme une manifestation rédemptrice de la gloire de Dieu. R. Guardini parle de la poésie religieuse contemporaine. Fritz Stippel analyse les relations intimes et profondes qui existent entre pauvreté et éducation; il ouvre des perspectives extrêmement fructueuses sur la nature et le sens de la pauvreté à laquelle il faut toujours répondre par l'amour, qui est la seule richesse véritable dont l'homme puisse se glorifier dans le Christ.

J. H.

Chanoine Jean VIEUJAN : *La religion vivante. Aux sources intérieures du problème religieux.* Coll. « Cité chrétienne ». Casterman, Tournai-Paris, 1954; 252 pp.; 450 fr.

Lorsqu'on présente le christianisme à des incroyants, on se contente souvent de leur montrer une doctrine sans se préoccuper suffisamment de la préparation psychologique et morale indispensable pour faire accueillir le message révélé. Il faut, certes, parler du mystère chrétien, de la façon dont Dieu s'est fait connaître aux hommes, mais il faut aussi éveiller en ceux-ci une attente, une ouverture qui accueillera le don de Dieu et y répondra par le don de soi. C'est à cela que s'attache cet ouvrage : préparer à la foi; rendre conscient de l'effort intérieur, spirituel et personnel à accomplir pour recevoir la révélation de Dieu; conduire l'homme à une sincérité réelle avec soi-même; l'arracher à ses routines; lui montrer la nature et la valeur de l'activité religieuse, soumet des activités humaines; situer la foi au milieu des diverses certitudes dont il est capable. Mais l'auteur ne néglige pas pour autant de mettre l'accent sur le rôle de la grâce et de présenter, à grands traits, le message chrétien.

Aumôniers d'étudiants, éducateurs, apôtres laïcs auront profit à méditer ces pages fortes et exigeantes, basées sur une grande connaissance de la mentalité contemporaine.

M.-L. T.

Louis-N. BOUTIN, O.M.I. : *L'itinéraire du Fils adoptif de Dieu*. Scolasticat Saint-Joseph, Ottawa, Canada, 1954; 240 pp.

Il semble que ces chapitres aient constitué primitivement une retraite ou des entretiens de noviciat destinés aux oblats de Marie Immaculée. Ils veulent montrer que le Christ est notre guide sur cette route qui conduit à Dieu par la foi, l'espérance et

la charité, et plus encore sur celle des conseils évangéliques. De nombreuses citations de l'Écriture sainte et de la *Somme* de saint Thomas viennent appuyer les affirmations de l'auteur. Un appendice, qui n'a aucun rapport avec l'ouvrage et répond sans doute à un problème intéressant les milieux canadiens, traite de la mortification : est-elle de précepte ou de conseil ? Le P. Boutin répond avec beaucoup de bon sens et de prudence en se référant constamment à la *Somme théologique;* sans y avoir pensé, sans doute, il rejoint ainsi les conclusions de l'abbé Théonas rapportées par Cassien dans la troisième partie des *Conférences avec les Pères du désert.*

M.-L. T.

David CAIRNS : *The Image of God in Man.* S.C.M. Press L.T.D., London, 1953; 256 pp.; 18 s.

En face du marxisme, du racisme, d'une certain freudisme, en bref, de l'humanisme athée sous toutes ses formes, humanisme qui s'infiltre même chez les chrétiens, il est plus urgent que jamais d'élaborer une anthropologie chrétienne qui établira à la lumière de l'Écriture l'inviolable dignité de l'homme. D. Cairns a raison de penser que la notion-clef d'une telle anthropologie chrétienne est celle de l'homme « image de Dieu ». Notion complexe et difficile, comme l'ont prouvé les travaux qui se sont multipliés depuis quelques années. La contribution n'est pas sans mérite. Après une étude de cette notion dans la Bible, il survole rapidement les élaborations des Pères, celle de saint Thomas, pour en venir à celles des réformateurs, puis aux élaborations de Barth que Cairns critique sévèrement, montrant comment Barth détourne le sens obvie de l'Écriture, et de Brunner, qui a ses préférences. Il développe cette idée que la notion d'image désigne la relation (ou, expression qu'il préfère, la confrontation) de l'homme à Dieu, relation qui peut être double, soit de crainte si l'homme est pécheur, soit d'amour si l'homme est rénové par la grâce. Ces conclusions nous semblent dans une grande mesure acceptables, bien qu'un peu vagues. Il est seulement regrettable que Cairns ne connaisse pas mieux la grande tradition scolastique, qu'il méprise sans l'avoir vraiment comprise.

F. R.

P. Antonio M. DI MONDA, O.F.M. Conv. : *La legge nuova della libertà secondo S. Tommaso.* Ed. Convento S. Lorenzo Maggiore, Napoli, 1954; XX-315 pp.

Étude attentive et bien documentée de la doctrine de saint Thomas sur la liberté dans la Loi nouvelle. Le christianisme, dès l'origine, a souligné cette valeur de la liberté. Mais en quel sens faut-il prendre ce terme? Comment la liberté est-elle conciliable avec la loi ? Et celle-ci elle-même comporte diverses significations. Au centre de toutes ces questions, on trouve l'amour qui librement veut se conformer à la loi, parce qu'elle exprime finalement la volonté de Dieu qui est le Bien parfait.

R.-L. Oechslin.

Cor Salvatoris. Introduction au culte du Sacré-Cœur, par Joseph Stierli, en collaboration avec Richard Gutzwiller, Hugo Rahner, Karl Rahner. Éd. Herder, Fribourg, 1954; 270 pp.

Le but de ce recueil, résultat d'une session d'études théologiques tenue en Suisse en 1951, est de fournir des bases bibliques, théologiques et liturgiques au culte du Sacré-Cœur.

Après avoir exposé les objections que peut soulever cette dévotion, le P. H. Rahner élabore d'abord une « théologie du cœur » selon l'Écriture : le cœur est le principe et l'organe de la vie personnelle, le lieu intime où se concentre l'être et l'ac-

tivité de la personnalité spirituelle de l'homme; il est donc la source de toute vie religieuse et morale. C'est du cœur du Christ que coulent des fleuves d'eau vive. Déjà les Pères de l'Église avaient le culte du Cœur du Christ, source de toute grâce. Ils contemplaient le côté percé du Christ d'où est née l'Église. Depuis l'époque patristique jusqu'à sainte Marguerite-Marie Alacoque, de grands mystiques se relayent en une chaîne ininterrompue dans leur dévotion au Cœur du Christ. Sans cesse, cette dévotion s'enrichit : c'est le culte de l'Amour. Pendant le Moyen-Age, saint Jean, l'apôtre qui a reposé sa tête sur le cœur du Christ — c'est d'ailleurs ainsi que l'on représentait le Sacré-Cœur à cette époque — devient le patron qui sait introduire l'âme dans l'amour du Maître. Et la dévotion au Cœur de Jésus s'approfondit par la méditation des strophes du Cantique des cantiques. Malgré cette longue tradition, l'Église a accueilli avec beaucoup de prudence les révélations de sainte Marguerite-Marie et ce n'est qu'en 1856 — presque deux siècles après sa première vision — que Pie IX a étendu au monde entier la fête liturgique du Sacré-Cœur.

Deux articles des PP. K. Rahner et J. Stierli apportent quelques thèses théologiques pour la dévotion au Sacré-Cœur et en dégagent les valeurs dogmatiques et religieuses. La dévotion au Cœur du Christ est la dévotion à l'Amour. Dieu est Amour. Il y a donc une dimension trinitaire dans le culte du Sacré-Cœur — et ce Cœur est le Cœur transpercé du Christ en croix, symbole de l'Amour livré pour la rédemption du monde.

Enfin, une troisième série d'articles explique les textes liturgiques de la messe et du bréviaire ainsi que certaines formules de consécration et, surtout, les fondements bibliques des litanies du Sacré-Cœur, ce qui permet de percevoir leur enracinement profond dans la tradition chrétienne.

On souhaiterait avoir en français un équivalent de ce beau livre allemand.

D. D.

L. CRISTIANI : *Actualité de Satan.* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 170 pp.

Satan est-il plus « actuel » aujourd'hui que dans les siècles passés? Peut-être pas, mais il l'est toujours. M. le chanoine Cristiani le prouve en accumulant les « indices » dans la presse, la littérature, le cinéma.

A partir de ce fait, l'auteur dessine une immense fresque de personnage du Satan tel que nous le découvrent la révélation biblique et la liturgie, l'expérience des Pères du désert qui ont eu à combattre contre lui, la pratique de l'Église dans les procès de sorcellerie et de magie des XIVe-XVe siècles, les luttes des saints, tel récemment le Curé d'Ars, et même, dans un chapitre qui n'est pas le moins intéressant, les croyances et pratiques, révélatrices à leur manière, des religions païennes. De tout ceci, M. le chanoine Cristiani tire un enseignement sur nos intentions et sur la part de Satan dans la civilisation contemporaine.

Livre de vulgarisation, au meilleur sens du terme. On n'y trouvera pas, ou à peine effleurées, les questions classiques de la théologie sur la création, la connaissance et la volonté des anges, la grâce des uns, la malice des autres, l'objet du péché angélique et les peines du démon. Mais on y découvrira des histoires instructives, de la bonne psychologie et une manière pastorale d'aborder ce vieux thème qui sera plus utile à beaucoup d'âmes que certaines spéculations.

Ce n'est pas sans paradoxe, mais ce n'est pas non plus sans vérité, que la collection « Le poids du jour », ouverte à tous et à toutes les difficultés que chacun supporte, accueille cet ouvrage sur la Puissance des ténèbres et de la nuit.

A.-M. H.

F. LELOTTE, S.J. : *La solution au problème de la vie,* cinq Cahiers d'une centaine de pages chacun. Casterman, Paris, 1953-1954.

Présentation claire, parfois schématique, à l'usage des laïcs, des enseignements majeurs de la foi et de la position de l'Église en face des problèmes de la vie : les titres des Cahiers évoquent nettement l'intention de l'auteur : *Devant le problème : de la Création à la Rédemption — De la Rédemption jusqu'à nous — L'homme selon Dieu — Problèmes sociaux.* Il a voulu présenter une synthèse du catholicisme accessible au grand public chrétien et l'on peut reconnaître qu'il a, dans l'ensemble, réussi. Les spécialistes ou les initiés seront sensibles à certaines lacunes. Pour un incroyant de bonne foi, de quel poids sera le témoignage des « savants », Nicolle, Termier... devant l'absence des « grands » de notre époque : Einstein, Eddington, etc., alors qu'on eût pu citer Carrel, Leconte du Noüy, de Broglie ?...

Une question aussi vitale aujourd'hui que celle de la « juste guerre » eût demandé que l'on tînt compte des récents progrès théologiques concernant un domaine d'une telle importance que les relations internationales, etc.

Malgré ces réserves, l'ouvrage du P. Lelotte (avec celui du P. Devaux, *La vraie vie,* récemment paru et trop peu connu), constituera *pour les laïcs* une excellente initiation à la pensée de l'Église qu'une lecture d'ouvrages de fond auxquels renvoient des bibliographies judicieuses complétera heureusement.

B. SIMERAY.

Docteur HENRI BON : *La Création, vérité scientifique au XX^e siècle.* Nouvelles Éditions latines, Paris, 1954; 205 pp.

Triste, mais nécessaire devoir que de critiquer impitoyablement l'ouvrage du docteur Bon.

Suspect par son titre : *Création, vérité « scientifique »,* ce livre se révèle décevant pour le lecteur cultivé et néfaste pour le chrétien de bonne volonté, chez lequel il suscitera de dangereuses confusions entre les domaines de la science et de la théologie sans compter, en outre, qu'à sa lecture, des incroyants pourront se trouver écartés d'une foi qui leur paraîtrait alors s'appuyer sur de tels raisonnements.

C'est retomber, en effet, dans l'erreur du *scientisme* que de penser démontrer scientifiquement une vérité d'ordre philosophique telle que le commencement du monde dans le temps (qui d'ailleurs, pour saint Thomas, excéderait les forces de la seule raison et nous serait connue uniquement par révélation).

Le *principe d'entropie* de Carnot Clausius n'impliquerait-il point cependant la fin, sinon de la matière du moins du mouvement, et corrélativement son commencement ? C'est en tout cas le seul argument valable du livre et il mériterait discussion. Se contenter de l'énoncer sans paraître soupçonner les difficultés que son universalisation soulève : l'ionisation par chocs ne jouerait-elle point le rôle du démon de Maxwell au plan microscopique; de toute manière, est-il transposable en mécanique ondulatoire... ? Autant de questions fondamentales que paraît ignorer l'ouvrage qui, d'autre part, réunit sur certains points de biologie une documentation intéressante.

Par ailleurs, nous retrouvons ici le vieux *concordisme* qui inspira à Houtin de savoureuses réflexions : certes, même s'il demeure légitime à notre époque de prétendre découvrir dans les Six Jours de la Genèse une « histoire » de la création, on aimerait toutefois que l'opinion probable des « genres littéraires » qui prévaut aujourd'hui fût au moins mentionnée et parût n'être écartée qu'en connaissance de cause.

Nous devons déplorer aussi l'imprécision des notions philosophiques

utilisées : le temps indéfini est assimilé à l'éternité, le concept de création réduit à celui de commencement dans le temps...

Aussi devant tant de confusion, il nous paraît opportun de rappeler les sages paroles de saint Thomas sur la preuve du commencement du monde. « Que le monde ait commencé est une vérité, non point de science ou de raison, mais de foi. Une telle observation est utile à présenter dans la crainte qu'en prétendant démontrer les vérités de la foi au moyen de preuves insuffisantes, on ne s'expose à la dérision des incrédules en leur donnant à penser que nous adhérons, pour de telles raisons, aux enseignements de notre foi. »

B.-M. Simeray.

HAGIOGRAPHIE

Chanoine LECLERCQ : *Vie du Père Lebbe.* Casterman, Paris-Tournai, 1955; 350 pp.

Le 24 juin 1940, en pleine guerre mondiale et au plus dur de la résistance chinoise contre le Japon, le P. Lebbe mourait, identifié en quelque sorte à cette résistance d'un peuple qui était depuis près de quarante ans devenu le sien. Les circonstances depuis lors et l'évolution vers une situation dont il ne semble pas que le P. Lebbe ait même entrevu la possibilité, ont laissé dans l'ombre une figure qui mérite à bien des titres d'être mise en pleine lumière. Le chanoine Leclercq s'y emploie avec la compétence et la hardiesse prudente qui marquent toute son œuvre. Il a connu personnellement le P. Lebbe et a été marqué par son esprit vigoureux, son zèle missionnaire et son sens des exigences de la présence chrétienne dans le monde d'aujourd'hui. Il a disposé de toute la documentation qui a pu être réunie, sur l'initiative de l'abbé Boland, par les fils européens du P. Lebbe, les Samistes (Société Auxiliaire des Missions). Enfin et surtout, il a traité cette existence comme elle le méritait : une vie « exemplaire », des voies nouvelles qui s'imposent à l'heure présente pour l'apostolat.

Le P. Lebbe fut, sa vie durant, et demeure un signe de contradiction. C'était une force de la nature, un être d'action et d'engagement qui ne sut jamais prendre son parti des compromis d'une politique, quelle qu'elle fût. Dieu lui avait donné de saisir, dans une intuition vigoureuse, les exigences d'une situation dans toute sa complexité. Et ce qu'il avait vu, il ne concevait pas que ce ne fût réalisé. Prophète sans doute, mais aussi chef soucieux du moindre détail d'organisation, conférencier et journaliste maîtrisant les foules et dominant l'opinion; mais aussi fondateur d'une congrégation religieuse qu'il suscita des profondeurs les plus authentiques de la tradition monastique et du sol de la Chine, mais qu'il voulut présente en pleine pâte humaine, dans toutes les luttes du peuple chrétien. Il était inévitable qu'un tel homme, bousculant sans ménagement les opinions reçues et les prudences timorées, fût souvent considéré comme un gêneur et un dangereux utopiste. Il eut à souffrir de ces incompréhensions, dut, près de dix ans durant, quitter la Chine; mais l'exil fut l'occasion de ses œuvres les moins discutables : l'Association catholique de la jeunesse chinoise, les prêtres auxiliaires des missions. C'est alors aussi qu'il lui fut providentiellement donné d'être reçu par Pie XI et de plaider auprès de lui la cause de l'institution d'une hiérarchie chinoise. Le 28 octobre 1926, le pape sacrait les six premiers évêques chinois et, quelques mois

après, l'un d'eux rappelait le P. Lebbe en Chine. Une ère nouvelle s'ouvrait dans l'histoire de l'Église.

Le chanoine Leclercq, avec un tact qui ne porte nulle atteinte à la franchise, s'arrête comme il convient aux épisodes de cette crise. Il est plus bref — trop bref — sur la dernière période de la vie du Père. Mais que de pages, dans cet ouvrage écrit d'une plume alerte, qui touchent aux plus graves problèmes de l'Église d'aujourd'hui ! Et quelle leçon de fidélité sans réticence dans la plus noble liberté au service de la vérité.

I.-H. Dalmais.

Fernand JETTÉ, O.M.I. : *La voie de la sainteté d'après Marie de l'Incarnation,* fondatrice des Ursulines de Québec. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1954; 219 pp.

Naguère, Henri Bremond, dans son *Histoire littéraire du Sentiment religieux,* attirait l'attention sur cette mystique oubliée, qui est parmi les plus grandes. Il semble que, après la mort de Dom Jamet qui avait entrepris de publier ses écrits, l'obscurité l'ait de nouveau enveloppée. Voici donc un livre qui vient fort à propos rappeler sa magnifique doctrine. C'est un exposé très vivant, ce qui tient au style très alerte de l'auteur et au fait que la plupart des textes sont empruntés aux lettres. Il faut louer l'auteur d'avoir si bien réussi cette synthèse à partir d'écrits dispersés dans les divers volumes de la correspondance, qu'on n'aurait pas soi-même la patience de découvrir.

Marie de l'Incarnation rappelle en beaucoup de points sainte Thérèse d'Avila. Comme la sainte castillane, elle propose la voie directe qui mène à la sainteté, ce qu'elle nomme « la voie de l'esprit »; elle veut qu'on se donne à Dieu sans réserve. Comme Thérèse, elle enseigne une oraison toute simple, qui contraste avec le langage affecté de l'époque; elle veut qu'on demeure dans la familiarité de Jésus-Christ. Elle est aussi réaliste et juste de la valeur de l'oraison à la fidélité au devoir d'état. Enfin, la terminologie qu'elle emploie est aussi celle de la sainte d'Avila. Cependant, il faudrait noter que les expressions identiques ne recouvrent pas toujours les mêmes expériences. Ainsi le mariage spirituel, qui, pour Thérèse, est le plus haut degré de l'union, est encore dépassé, selon Marie de l'Incarnation, par l'état de l'âme « qui a l'esprit du Verbe Incarné ». L'interprétation de l'auteur ne nous paraît pas assez nette sur ce point. Quoi qu'il en soit de cette question particulière, ce livre apportera beaucoup pour nourrir la vie intérieure. On voudrait espérer que l'auteur continuera à nous révéler les trésors spirituels des écrits de Marie de l'Incarnation.

R.-L. Oechslin.

Thomas MERTON : *L'exil s'achève dans la gloire.* La vie de Mère Marie Berchmans, trappistine missionnaire. Préface du Rme P. Dom Gabriel Sortais, Abbé général de l'Ordre des Cisterciens de la stricte Observance. Desclée de Brouwer, Paris, 1955, 218 pp.

Entrée à la Trappe de Laval à l'âge de vingt-deux ans, Mère Berchmans fut envoyée quelques années plus tard au Japon, au couvent de Notre-Dame des Anges de Tenshien. L'exil lui fut une véritable épreuve et elle eut énormément de peine à se détacher du monastère où elle avait fair profession et à s'habituer à la langue japonaise. Ame généreuse, elle comprit un peu à la fois ce que Dieu attendait d'elle et, aidée par la lecture de l'*Histoire d'une âme* (c'était en 1907), elle s'abandonna à fond à l'amour. Sa valeur religieuse et humaine lui valut des postes de confiance dans sa communauté et elle fut notamment chargée de la formation des premières novices japonaises. Elle mourut de tuberculose en 1915.

Dans son Avant-propos, Thomas Merton signale qu'il s'agit là d'un

des premiers ouvrages écrits par lui à la Trappe, alors qu'il était encore novice et qu'il « se crut obligé d'adopter le genre littéraire en usage dans les couvents », puisqu'il s'agissait d'un livre « susceptible d'être lu dans un réfectoire de Trappistes ». Bien que la traduction due à une Carmélite française ait apporté quelques corrections, il faut bien admettre que cet ouvrage n'a pas la profondeur et la vigueur de pensée de *La nuit privée d'étoiles* et du *Signe de Jonas*. Telle quelle, cependant, cette « histoire pieuse » (c'est le qualificatif employé par l'auteur !) l'emporte de beaucoup sur nombre de celles auxquelles nous sommes habitués.

La sainteté de Mère Berchmans, qui était « certainement authentique et profonde », ne peut manquer de frapper ceux qui croient à la fécondité apostolique de la vie contemplative; par ailleurs, ce livre nous fait connaître l'extraordinaire développement de la vie cistercienne au Japon.

M.-L. T.

Sir GEOFFREY FABER : *Oxford Apostles*. Coll. « Pélican ». Penguin Book, London, 1954; 442 pp.; 3/6.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1933. Elle est déjà signalée (mais non utilisée) par Mlle Tardivel dans sa thèse sur *La personnalité littéraire de Newman*. La deuxième édition, modifiée, parut en 1936. Celle qui vient de paraître la reproduit sans changement. Dix chapitres retracent le mouvement d'Oxford et le conduisent jusqu'à la conversion de Newman, inclusivement.

L'auteur, Oxonien de bonne souche, est le petit-neveu de l'oratorien F. W. Faber. A la génération précédente appartenait l'oncle de celui-ci, George Stanley Faber (1773-1854) qui reprocha durement à Newman, après sa conversion, d'avoir été dix années durant un « romaniste dissimulé ». Très sensible à cette accusation, en raison de la personnalité de Stanley Faber, « grand controversiste », Newman s'efforça, par l'entremise du neveu, d'en faire justice. L'*Apologia* nous a donné le texte d'une dernière lettre (6 décembre 1849) où Newman refait comme en survol et par groupes d'années l'itinéraire de sa conversion. Cette lettre figure à la page 224 de la traduction Michelin Delimoges (Bloud). Elle demeure extrêmement précieuse.

Sur le livre même de Geoffrey Faber, les critiques ont été, de l'aveu de l'auteur lui-même, nombreuses et sévères. On le comprendra mieux quand on aura lu la note publiée à la page XLV de son Introduction à la traduction précitée par M. l'abbé Nédoncelle. A quoi équivaut l' « analyse psychologique » appliquée au caractère des grands tractariens. Qu'on en juge par ces lignes que nous nous permettons de citer :

« Dois-je relever ici les pénibles élucubrations psychanalytiques de G. Faber ? Expliquer la fascination de Newman par son « caractère féminin » ou plutôt « neutre », scruter avec une attention maladive les secrets de sa virginité et de ses amitiés, c'est une profanation gratuite; c'est, en outre, une sorte d'aveuglement intellectuel. Si Newman avait eu pour les jeunes gens, même d'une façon inconsciente, ce goût un peu équivoque dont on nous parle, il les aurait fait fuir. Mais M. Faber n'a pas songé à cela... Je le regrette pour lui. La plus élémentaire observation psychologique lui aurait épargné, sinon ses contresens qui sont peut-être incurables, du moins le non-sens sur lequel ils reposent. M. Faber évite d'être grossier; il reste correct et il le sait. Mais cela ne réussit pas à lui donner la perspicacité dont il manque. »

Je ne sais si l'édition populaire du « Pélican » accréditera les idées de Faber près d'une mentalité anglaise non prévenue. Les lecteurs français, mis en goût de Newman par une littérature désormais classique, feront d'eux-mêmes les redressements néces-

saires. Au demeurant, l'ouvrage est bien documenté et se lit facilement.

L.-M. Desreumaux.

Malachy Gerard CARROLL : *The Swallows of the Garret. The Story of Etienne Pernet*, with a foreword by His Lordship the Bishop of Brentwood. The Mercier Press, Cork, 1952; 144 pp.; 12/6.

Les hirondelles sous les toits, telle est l'appellation pittoresque donnée par des ouvriers aux Petites Sœurs de l'Assomption. Sous ce titre, l'auteur retrace la vie d'Étienne Pernet, leur fondateur, sa rencontre avec Antoinette Fage, qui deviendra Mère Marie de Jésus, les premières années de la fondation; il le fait avec beaucoup d'objectivité, un sens profond des réalités surnaturelles, une agréable pointe d'humour. Ce livre sera apprécié à juste titre par les lecteurs de langue anglaise.

M.-L. T.

P. Matteo Angelo CONIGLIONE, O.P. : *Pietro Geremia, O.P. Le Saint, l'Apôtre, l'Écrivain, le Fondateur de l'Université de Catane*. Éd. Tipografia ospizio di Beneficenza Catania, 1952; XX-252 pp.

Le R. P. Coniglione, O.P., qui a publié jadis une vie du B^x^ Bernard Scammacca, du B^x^ Jean Liccio, et une histoire de la Province dominicaine de Sicile illustrée jadis par tant de saints et tant de gloire, nous offre dans l'ouvrage présent une vie du B^x^ Pierre Jérémie auquel il donne les titres qu'il justifie au cours du récit, de saint, apôtre, écrivain et fondateur de l'Université royale de Catane.

Le livre, admirablement documenté, se lit avec un intérêt soutenu. Le recours aux sources permet à l'auteur de rectifier nombre d'erreurs qui sont devenus monnaie courante, à cause des Bollandistes, qui pour une fois n'ont pas eu la main heureuse en confiant à l'un de leurs confrères italiens le soin de compiler une vie du Bienheureux. La légende du II^e^ Nocturne, la notice du martyrologe et le P. Mortier dans son *Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, sans compter les biographies parues depuis la béatification et les quelques pages que lui consacre l'*Année Dominicaine*, ont été les victimes de ces erreurs.

Voici les dates importantes de la vie du Bienheureux, après les rectifications faites par le P. Coniglione : naissance 1399 (et non 1381), études universitaires à Bologne (1417-1423), vestition et profession religieuse (1422-1423), enseignement à Bologne et à Florence (1425-1431). Le chapitre général de Lyon en 1431 le charge d'enseigner les Sentences à Oxford, en Angleterre, et à partir de 1433 il entreprend l'œuvre réformatrice que lui confieront à tour de rôle le Maître général et le Souverain Pontife.

En feuilletant les pages de sa vie et en prenant connaissance des sermons que nous a laissés le B^x^ Pierre, on constate qu'il a eu une très grande dévotion à saint Vincent Ferrier. Dans sa prédication, il le cite constamment et sait admirablement tirer parti des histoires que racontait le saint. Mais ce n'est pas une raison pour ménager une rencontre des deux saints à Bologne en 1415, alors que ni l'un ni l'autre ne pouvaient s'y trouver à cette époque, malgré les affirmations de tous les hagiographes à partir du XVII^e^ siècle, sauf le P. Fages dans sa vie de saint Vincent Ferrier, mais y compris le martyrologe et le II^e^ nocturne.

Il faut lire cette vie, si l'on veut se rendre compte de l'extraordinaire influence du Bienheureux sur sa génération. Il a réformé tout le sud de l'Italie et son exemple, plus encore que sa prédication, a suscité une merveilleuse floraison de vocations dont plusieurs ont été des saints, comme le B^x^ Jean Liccio qui a été béatifié avant son maître, et l'un Maître général des Frères Prêcheurs. Il est vrai que le B^x^ Pierre avait de qui

tenir, puisqu'il avait été formé au noviciat et aux études par saint Antonin de Florence.

Ce qui donne un attrait tout particulier à cette vie du Bx Pierre Jérémie, c'est que l'auteur, qui a lu l'ensemble des ouvrages édités et des manuscrits du Bienheureux, s'en sert avec beaucoup d'intelligence pour étayer et illustrer chaque épisode de la vie.

Voici un extrait du dix-septième sermon de carême sur le péché. Il traite des sept folies du péché, et particulièrement de la folie de la vengeance, qu'il appelle *fureur*. Il cite l'exemple d'un marchand qui se présente à saint Vincent Ferrier. « Sachez, Maître, que mon fermier s'est enfui après m'avoir volé une grosse somme d'argent. Je lui ai voué une haine mortelle, au point que si je réussis à le retrouver, je le déchirerai en morceaux. Mais comme nous sommes en carême, j'ai été me confesser pour m'acquitter de mon devoir de chrétien. Le confesseur m'a refusé l'absolution, en prétextant que je devrais auparavant pardonner à mon fermier. Qu'en pensez-vous, Père ? » Saint Vincent lui répondit : « Non, vous n'êtes pas tenu de pardonner, mais vous devez vous sauver et vous prendre vous-même en pitié. » — « Je ne vous comprends pas, Père », reprit le marchand. « Dites-moi, mon cher, poursuivit le saint, la haine qui vous étreint le cœur, à qui nuit-elle, à votre fermier ou à vous ? Pas à lui, car il est en train de manger, de boire et de se divertir à vos frais. C'est à vous qu'elle fait mal, car la haine que vous gardez au cœur, ronge et tue votre âme. » — « Maintenant, oui, je comprends, répliqua le marchand, quelle folie c'est que de conserver de la haine contre un autre ! » Et le Bienheureux de conclure : « Crois-tu que ce serait une bonne et juste vengeance contre ton ennemi que d'absorber du poison ? Quelle stupidité ! Mais malheureusement, aujourd'hui, ajoute le Bx Pierre, on regarde comme fou celui qui pardonne et on le traite de lâche et d'imbécile. »

Le Bx Pierre Jérémie fut un grand dévot de l'Assomption de la Très Sainte Vierge Marie et le P. Coniglione n'a pas de peine à nous montrer que les thèmes développés par le Bienheureux dans ses sermons sur l'Assomption s'apparentent singulièrement aux arguments de la Bulle qui définit le Dogme.

L'auteur nous apprend aussi qu'en 1795, Pie VI, après avoir béatifié Pierre Jérémie, avait ouvert le procès de canonisation qui devait être achevé en moins de six ans. Les quatre miracles attestés avaient été soumis à la Commission. Mais, d'une part, la mort de quelques membres de la Commission pontificale, suivie de celle du pape Pie VI en 1799 et du Père général de l'Ordre qui était procureur de cette cause, et, d'autre part, les événements politiques graves qui se déroulaient alors en Sicile, interrompirent le procès qui était sur le point d'aboutir.

On comprend le désir ardent de toute la Sicile, auquel s'ajoute celui de l'Ordre entier des Prêcheurs, de voir reprise la cause de canonisation, pour que nous puissions, sans trop tarder, célébrer la fête de saint Pierre Jérémie.

M.-F. Moos.

ROGER BÉSUS : *Savonarole ou Que meurent les témoins*. Dialogue dramatique en trois actes. Éd. du Seuil, Paris, 1954; 160 pp.; 390 fr.

M. Roger Bésus fait revivre le drame du témoignage de Savonarole : « Témoin à la fois de Dieu — parmi les hommes — et des hommes — auprès de Dieu. Être là, tout voir, tout entendre et comme toucher; être au milieu de tous tel l'un d'entre eux, ni plus ni moins, exactement. Monter les degrés de la chair pour s'élever au-dessus des têtes, parce qu'il faut que la voix de Dieu tombe de haut, mais tout aussitôt redescendre afin de se mêler à ceux que Dieu

vient d'accabler — comme il m'accable en lançant par ma bouche le message que seule la bouche des apôtres de l'Église primitive... eût été digne de proférer... » (pp. 28-29). Ce témoignage, Savonarole le porte à l'occasion de trois rencontres : avec Laurent de Médicis le Magnifique, avec le roi de France Charles VIII, avec le pape Alexandre VI Borgia. C'est le drame du témoignage de l'Esprit, qui pourtant en raison de la mission reçue doit s'incarner, — ici dans les contingences politiques. Mais restera-t-il pur de tout compromis ?

Le dialogue, très dépouillé, atteint souvent à une véritable grandeur. L'auteur, cependant, a-t-il réussi pleinement à manifester toute la complexité et la profondeur de l'âme de Savonarole ? Nous n'oserions l'affirmer. Certaines des paroles à l'adresse d'Alexandre VI (par exemple p. 125) n'auraient pu être prononcées par celui qui eut si grand souci de demeurer dans l'obéissance, sans pour autant consentir à souiller sa conscience en compromettant sa mission auprès du peuple chrétien (voir R. Ridolfi, *Vita di Girolamo Savonarola*, Roma, 1952, surtout II, pp. 189-190, n. 48). Le spectateur risquera peut-être d'être incliné à interpréter certaines scènes en fonction de préoccupations actuelles. Cela dit, non pour reprocher à l'auteur du drame des libertés auxquelles il a droit, mais pour mettre en garde contre des confusions possibles qui amoindriraient ou défigureraient la personnalité de Savonarole. Nous n'en louons donc pas moins la grandeur de l'œuvre et la sympathie qui a permis à l'auteur de pénétrer cette grande figure dominicaine.

R.-L. Oechslin.

Mgr BORNET, évêque auxiliaire de Lyon : *Une belle âme sacerdotale, le chanoine Léon Bazin, 1896-1947.* Préface de S. Em. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon. Spes, Paris, 1954; 250 pp.; 500 fr.

Le chanoine Bazin fut successivement professeur et directeur du petit Séminaire Saint-Jean de Lyon avant d'être chargé de la direction de l'enseignement religieux dans son diocèse et de faire partie, en cette qualité, de plusieurs commissions nationales. Sa personnalité équilibrée, son intelligence lucide, sa tendance constante à la sainteté et, vers la fin de sa vie, le support chrétien et énergique de ses cruelles souffrances physiques lui attiraient estime et sympathie. C'était aussi un directeur d'âmes avisé, ne cherchant pas à s'imposer à ses pénitents, mais s'efforçant de laisser toute la place au Seigneur.

De nombreux extraits de sa correspondance et de ses notes sont insérés dans cette biographie qui intéressera au premier chef les Lyonnais, mais aussi les catéchistes et les membres de l'enseignement libre.

M.-L. T.

Mgr Gonon, évêque de Moulins; sa physionomie surnaturelle. Par quelques témoins de sa vie. Avant-propos du R. P. Charmot, S. J. Lethielleux, Paris, 1954; 200 pp.; 375 fr.

Quelques souvenirs sur Mgr Gonon, de nombreux extraits de ses œuvres, mettent en relief sa charité, son esprit de prière, son zèle sacerdotal. Aumônier de religieuses, prédicateur de retraites pastorales, auteurs apprécié de plusieurs ouvrages de spiritualité, évêque de Moulins, il se fit tout à tous et chercha sans cesse à instruire par la parole et par l'exemple.

M.-L. T.

Josse ALZIN : *Ce petit moine dangereux.* Bonne Presse, Paris, 1954; 156 pp.; 300 fr.

Entré à dix-sept ans chez les Carmes, Arno Brandsma, Frère Titus, devint rapidement une des personnalités hollandaises les plus connues.

Journaliste, écrivain, orateur, il fut nommé en 1923 professeur à l'Université de Nimègue. Actif, malgré une santé extrêmement précaire, « remuant », disait-on même, il gardait cependant très profondément l'idéal de son Ordre, cette présence constante à Dieu et aux hommes qui devait le conduire rapidement vers la perfection, et cette préférence pour la vie intérieure que révélaient ses études sur les mystiques des Pays-Bas.

Vinrent la guerre et l'invasion. Conseiller de la presse catholique et de l'enseignement religieux, il se dressa contre les mesures abusives prises en ces domaines par l'autorité occupante, il fut arrêté et déporté à Dachau où il mourut rapidement. Sa sérénité, sa bonne humeur, sa bonté, sa joie de souffrir comme le Christ avaient frappé tous ses compagnons de détention.

Récit exact, bienfaisant et d'une sobriété rare.

M.-L. T.

J.-M. GOSSELIN, S.J. : *Le Père Cruz, le Vincent de Paul du XX^e siècle.* Spes, Paris, 1954; 136 pp.

Le héros de cet ouvrage est un apôtre digne de figurer parmi les saints de la légende dorée dont les vies nous ravissent. Fidèle serviteur de Marie, il fut un des premiers pèlerins convaincus de Notre-Dame de Fatima. Apôtre infatigable, dévoré du désir du salut des âmes, cœur sensible et généreux, pitoyable à tous, il connut de son vivant au Portugal sa patrie, une renommée extraordinaire. Il mourut chargé d'ans et de mérites, après avoir revêtu quelques années auparavant l'habit des jésuites, souhait de toute sa vie, qu'une santé fragile l'avait empêché de réaliser.

G. B.

J. ALMIRAT DE SAINT-CLET : *Saint Norbert, soldat de lumière* La Colombe, Paris, 1955; 300 pp.; 950 fr.

Qui lira ce livre prendra de saint Norbert une idée assez juste. Le fondateur de Prémontré, le grand archevêque de Magdebourg, a exercé de son temps un pouvoir de séduction extraordinaire. A distance, l'auteur a subi ce pouvoir, et sa sympathie pour son héros lui a donné une grande acuité de vue. *Ubi amor ibi oculus,* disait-on au XII^e siècle. D'autre part, le souci constant qui a présidé à l'œuvre a été de remettre Norbert dans le climat de la Réforme grégorienne et de la querelle des Investitures. C'est très heureux.

On peut regretter qu'une hiérarchie plus exacte n'ait pas été établie parmi les sources. Une allégation d'un contemporain bien informé a plus de valeur qu'une phrase de l'une des deux *Vitae,* toujours un peu suspectes de panégyrique. Par ailleurs, les *Vitae,* écrites par des amis personnels de saint Norbert, l'emportent de beaucoup sur des jugements de Ch.-L. Hugo ou du Rme P. Godefroid Madeleine qui se représentent l'Église du XIII^e siècle à l'image de celle du XVII^e. Un style plus simple aurait peut-être été davantage au goût des lecteurs d'aujourd'hui.

F. P.

Éveil d'homme. Notes et correspondance de Patrice GARCZYNSKY, présentées par le P. J. LETOURNEULX, S.J. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1954; 192 pp.

C'est la vie d'un garçon de famille racée mort sous-lieutenant à vingt-cinq ans dans la guerre d'Indochine 1950. Toute une partie de l'élite de l'armée française est morte pendant dix ans en cette guerre harcelante. Patrice fut de ceux-là. C'est le type du garçon élevé par les Pères Jésuites qui réalise lentement la conquête de soi, par soi; on la suit tout au long au cours des années d'adolescence... il y a les carnets de retraite, les lettres à ses amis, car Patrice était une nature sensible et avait besoin d'être entouré. Il nous apparaît comme un esprit d'une grande rectitude appelant le bien et le mal par

leur nom, ce qui est rare à notre époque. Le scoutisme ou, plus exactement, « La Route », ainsi que *Le rôle social de l'officier,* de Lyautey, ont influencé également sa vie qu'il a menée dans une volonté d'enthousiasme.

Beaucoup de jeunes se reconnaîtront dans ces pages qui les aideront peut-être tout simplement à vivre. Souhaitons-le.

PH. VERCOUSTRE.

MADELEINE BASSET : *La Servante de Dieu, Anne de Guigné.* Brochure de 82 pp., 12×16, abondamment illustrée. Chez l'auteur, chalet des Fougères, avenue Prince-de-Galles, Cannes (A.-M.).

Beaucoup de personnes ont écrit sur la petite Anne de Guigné. Celle qui était le plus indiquée pour le faire, ayant vécu dans son intimité familiale, hésitait-elle à livrer au public ses plus chers souvenirs, ou craignait-elle de ne pas savoir mesurer l'expression de ses sentiments ? Bref, ce petit livre s'est fait attendre, il a raison de paraître. Je croyais tout savoir de la petite Anne; mais non, je ne sais pas ces mille détails que personne n'aurait songé à me raconter, qui se lèvent dans la mémoire quand on a été témoin et que, simplement, on se souvient...

M. F.

JOSEPH FOLLIET : *De la Loge à l'Église. H. C. E. Zacharias.* Coll. « Convertis du XX^e siècle ». Foyer Notre-Dame, Bruxelles; 1955; 16 pp.; 45 fr. français.

Du luthéranisme allemand à l'athéisme, puis de la franc-maçonnerie à l'anglicanisme, pour aboutir à « un catholicisme bénédictin, thomiste et missionnaire », Zacharias chemina longuement, péniblement, fidèlement vers la lumière. Nous l'avons connu en France au terme de cette évolution, aux premiers jours de l'*Ad Lucem* à Lille, alors qu'il collaborait à *La Vie Intellectuelle,* à *Sept,* aux publications de l'agence Univers. Il est mort pauvre et seul en 1953 dans la banlieue de Chicago, « éternel voyageur, pèlerin de la vérité et de la charité », gardant malgré tout « un cœur neuf et pur d'adolescent ». Joseph Folliet qui l'a bien connu en retrace un émouvant portrait.

M.-L. T.

JEANNE MORET : *Saint Yves.* Coll. « Nos amis les saints ». Éd. et Imp. du S.-E., Lyon, 1955; br., 260 fr., cart., 380 fr.

Cet abbé Pierre du XIII^e siècle est populaire encore chez les Bretons et son nom n'est pas ignoré des étudiants en droit, mais les petits enfants de France connaissent-ils sa vie, qui est simple et belle ? A leur intention a été rédigé ce petit livre, agréablement présenté, dont le texte, fidèle à la vérité historique, nous paraît très accessible à partir de dix ans.

R. M.

ROLAND CLUNY : *L'évêque des neiges. Mgr Breynat.* Collection « L'aventure missionnaire ». Éd. du Centurion, Paris; 1954; 124 pp.; 250 fr.

« Évêque des neiges », « évêque du vent », « évêque volant », chargé d'un diocèse situé de l'Alaska au pôle Nord et plusieurs fois grand comme la France, Mgr Breynat, Oblat de Marie-Immaculée, sillonna sans cesse son immense territoire, à la recherche des âmes pour les mener au Christ. En traîneau, en pirogue, en avion, il a bravé la solitude, le froid terrible, la faim, l'hostilité des indigènes. Pie XI admirait son ardeur inlassable et applaudissait à ses initiatives apostoliques. En 1943, après cinquante et un ans de vie missionnaire, il rentrait épuisé en Europe où il vécut encore dix ans.

Sa biographie est écrite par un journaliste qui s'est spécialisé dans les grands reportages religieux; le style est coloré, plus parlé qu'écrit, s'accordant avec les aventures poignantes ou cocasses du héros.

M.-L. T.

LIVRES REÇUS

ANSON (Peter F.) : *The Call of the Cloister*. S.P.C.K., London, 1955; 1 vol. rel., 640 pp.; 42 s.

ASENCIO (Félix, S.J.) : *Jesuscristo profecio y evangelio*. La Editorial El Mensajero del Corazón de Jesús. Bilbao, 1955; 1 vol. rel., 200 pp.

AUGUSTIN (saint) : *Dialogues philosophiques*. Traduits par R. JOLIVET, P. DE LABRIOLLE, F.-J. THONNARD. Préface d'Étienne GILSON. Bibliothèque augustinienne. Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 746 pp.

BASSET (Bernard, S.J.) : *Marjorie et moi, chrétiens optimistes*. Bonne Presse, Paris, 1955; 150 pp.

BAYON (Noël) : *Le Secours catholique, le grand Q. G. de la charité*. Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». Librairie Arthème Fayard, Paris, 1955; 254 pp.; 500 fr.

BOUYER (Louis) : *La spiritualité de Cîteaux*. Éd. du Portulan, Flammarion, Paris, 1955; 250 pp.

BOYER (A.) : *Notre histoire d'enfants de Dieu*. Éd. de l'École, Paris, 1955; 1 vol. cart., 134 pp.

BUZY (Denis, S.C.J.) : *Marie de Nazareth*. Éd. de l'École, Paris, 1955; 220 pp.

CADOUX (Chanoine L.) : *La Sainte Vierge*, élévations. Vitte, Lyon-Paris, 1955; 104 pp.

CHARTOUX (Alphonse) : *Le sacrifice d'Aloys Lankoandé*. Coll. « L'aventure missionnaire ». Éd. du Centurion, Paris, 1955; 112 pp.; 300 fr.

CONQUET (André) : *Aspects de l'éducation aux U.S.A.* L'enseignement et la formation professionnelle. Coll. « Les enfants et les hommes ». Vitte, Lyon-Paris, 1955; 316 pp.

CROTEAU (Armand, prêtre) : *Chemin de croix avec Marie*. Éd. du Richelieu, Saint-Jean, P. Q. (Canada), 1955.

CROTTOGINI (Jakob) : *Werden und Krise des Priesterberufes*, Benziger-Verlag, Einsiedeln, 1955; 312 pp.

CUNNINGHAM (Francis, L.B., O.P.) : *The Indwelling of the Trinity*. Priory Press, Dubuque, U.S.A., 1955; 1 vol. rel., 416 pp.; $ 7.50.

DANTEC (François) : *Foyers rayonnants*. Guide moral de l'amour chrétien. Préface de S. Exc. Mgr FAUVEL. Direction des Œuvres, rue Feunteunik-al-Lez, Quimper; 3 vol., 290, 354, 232 pp.

DELARUE (Chanoine Georges) : *Introïts*. Méditations. Coll. du Cyprès. Beyaert, Bruges-Casterman, Paris, 1955; 288 pp.; 570 fr.

DHEILLY (J.) : *A la trace de Dieu*. Ancien Testament. Éd. de l'École, Paris, 1955; 108 pp.

DURRWELL (F. X.) : *La résurrection de Jésus, mystère de salut*, 2e éd. revue et augm. Éd. Xavier Mappus, Le Puy-Paris, 1955; 430 pp.; 1.200 fr.

GUARDINI (Romano) : *Lettres du lac de Côme*, traduit de l'allemand par M. LIÈVRE. Éd. du Cerf, Paris, 1955; 216 pp.; 480 fr.

L'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie. Journées d'Études Cap-de-la-Madeleine. Société canadienne d'Études mariales. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1955; 200 pp.

IPARRAGUIRE (Ignacio, S.J.) : *Direccion de una tanda de ejercisios*. La Editorial El Mensajero del Corazón de Jesús. Bilbao, 1954; 184 pp.

IPARRAGUIRRE (Ignacio, S.J.) : *Historia de los ejercisios de san Ignacio*. Editorial El Mensajero del Corazón de Jesús. Bilbao, 1955; 588 pp.

JUNGMANN (Joseph-André, S.J.) : *Catéchèse.* Objectifs et méthodes de l'enseignement religieux. Éd. Lumen Vitae, Bruxelles, 1955; 300 pp.; 825 fr.

JUST (Bela) : *Le Portefaix de Dieu.* Mame, Tours-Paris, 1955; 310 pp.

LEKAL (Louis, S.O. Cist.) : *The White Monks. A History of the Cistercian Order.* Edizioni Cistercensi, 1955; 329 pp.; L. 2800.

LEPP (Ignace) : *Itinéraire de Karl Marx à Jésus-Christ.* Coll. « Conversion ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1955; 340 pp.; 690 fr.

LOCHET (Louis) et LIGIER (Simon) : *L'esprit apostolique dans la société du Cœur de Jésus.* Durassié, Paris, 1955; 68 pp.

MARIE DE SAINT-DAMIEN : *Sainte Claire.* Éd. Fleurus, Paris, 1955; 48 pp., 4 illustr. à la page; 190 fr.

MÉNARD (Jacques, P.S.S.) : *L'interprétation patristique de Jean, 7, 38.* Extrait de la Revue de l'Université d'Ottawa, janvier-mars 1955; 24 pp.

MERTON (Thomas) : *La manne du désert ou le mystère des psaumes.* Traduit par P. FUMAROLI. Éd. de l'Orante, Paris, 1955; 188 pp.; 420 fr.

MORET (Jeanne) : *Saint Yves, celui qui plaide notre cause au ciel.* Coll. « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1955; 80 pp. illustr.; 260 fr.

MOURAD (Youssef) : *L'éveil de l'intelligence.* Bibliothèque Scientifique Internationale. Presses Universitaires de France, Paris, 1955; 340 pp.; 1000 fr.

Mystische Theologie. Mit Beiträgen von André COMBES, Karl HÖRMAN, Friedrich WESSELY, Hildegard WAACH, Anna CORETH. Verlag Herold, Wien, 1955; 296 pp.; broché : S. 88,—

NIEDERMEYER (Dr. Albert) : *Philosophische Propädeutik der Medizin.* Herder, Wien, 1955; 1 vol. rel., 548 pp.

Nos enfants et l'amour. Du jeune âge à l'adolescence. Éd. des Feuilles familiales, Bruxelles, 1955; 108 pp.; 20 fr. b.

PANNETON (Chanoine G.) : *Le ciel ou l'enfer. Le ciel.* Beauchesne, Paris, 1955; 250 pp.

PAQUIN (Jules, S.J.) : *Morale et médecine.* Comité des hôpitaux de Québec, 1955; 1 vol. rel., 480 pp.

POUGET (Père) : *Logia.* Propos et enseignement présentés par Jacques CHEVALIER. Grasset, Paris, 1955; 324 pp.; 885 fr.

RICHOMME (Agnès) : *Saint Louis-Marie Grignion de Montfort.* Éd. de Fleurus, Paris, 1955; 48 pp., 4 illustr. à la page; 190 fr.

SAUVAGEOT (Abbé Paul) et JACQUIN (Abbé Gabriel) : *Nouvelle Retraite de communion solennelle.* Éd. Fleurus, Paris, 1955; 164 pp.; 240 fr.

SCHALLER (Jean-Pierre) : *Secours de la grâce et secours de la médecine.* Desclée de Brouwer, Paris, 1955; 390 pp.

SCHAMONI (W.) : *Le vrai visage des saints.* Cinquante portraits de saints. Préface du R. P. DONCOEUR. Desclée de Brouwer, Paris, 1955.

SIRASSER (Stephan) : *Seele und Beseeltes.* Franz Deuticke, Wien, 1955; 1 vol. rel., 254 pp.; DM 16.

STUART (Grace) : *Conscience and Reason.* Allen and Unwin Ltd, London, 1955; 1 vol. rel., 220 pp.; 15 /—.

TISSOT (Dom Henri) : *Les Pères vous parlent de l'Évangile.* II : Le sanctoral. Abbaye de Saint-André, Lophem, Belgique, 1955; 1 vol. rel., 724 pp.

VANDROMME (Pol) : *Le cinéma et l'enfance.* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1955; 120 pp., nombr. illustr.; 480 fr.

VANN (Gerald) : *La nuit sera ma lumière.* Trad. de l'anglais par A. DE NOBLET. Mame, Tours-Paris, 1955; 292 pp.

WIDMER (Dr. Phil. Bertha) : *Heilsordnung und Zeitsgeschehen in der Mystik Hildegard von Bingen.* Verlag von Heybing und Lichtenhahn, Basel, Stuttgart, 1955; 286 pp.

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
Saouaf y Khadige
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica
5.112 avenue Papineau
Montréal P. Q.

Garneau, 47, rue Buade
Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9 Ypreciados
Madrid

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*

Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1955. — Impr., n° 1193.